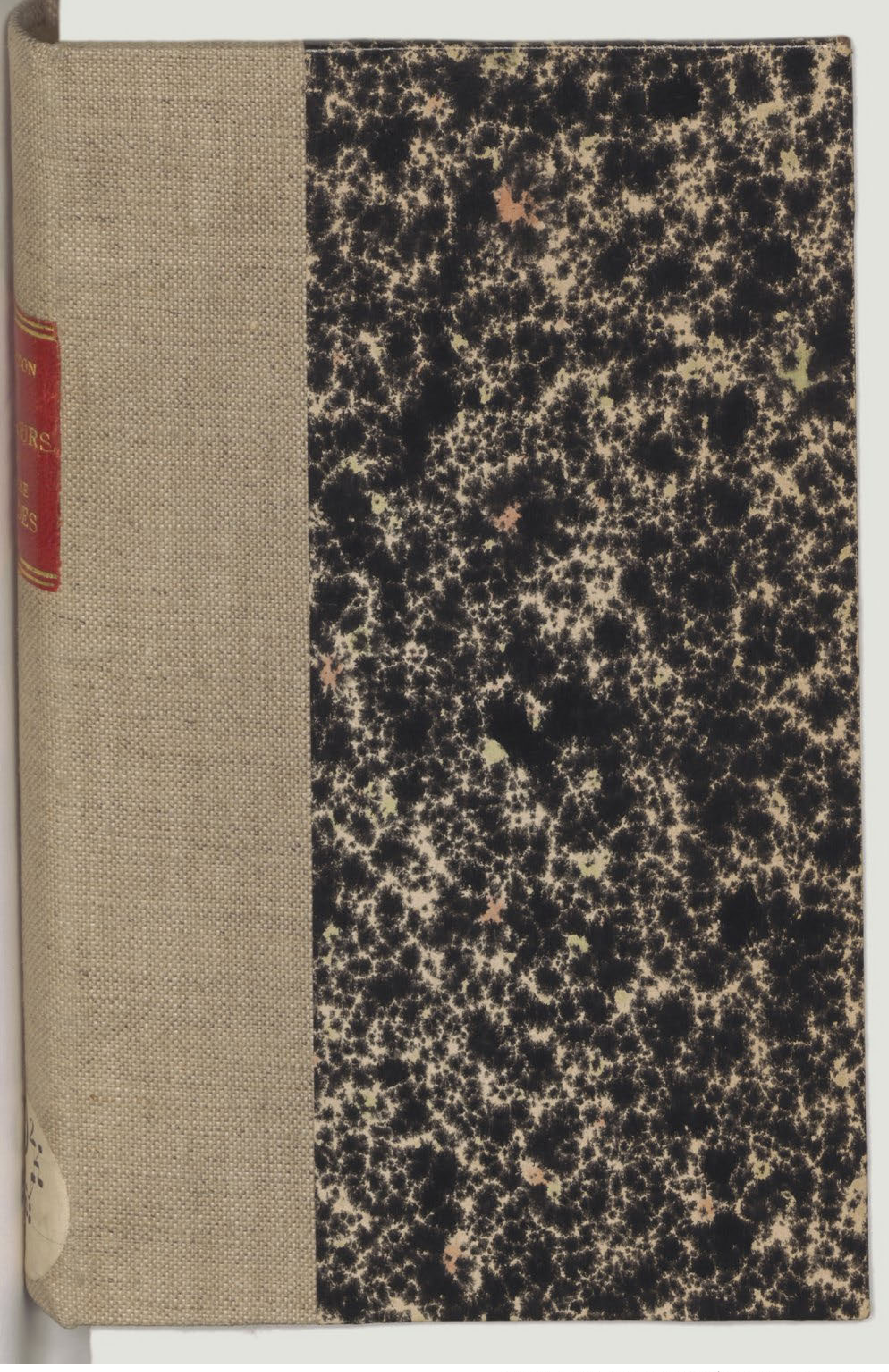
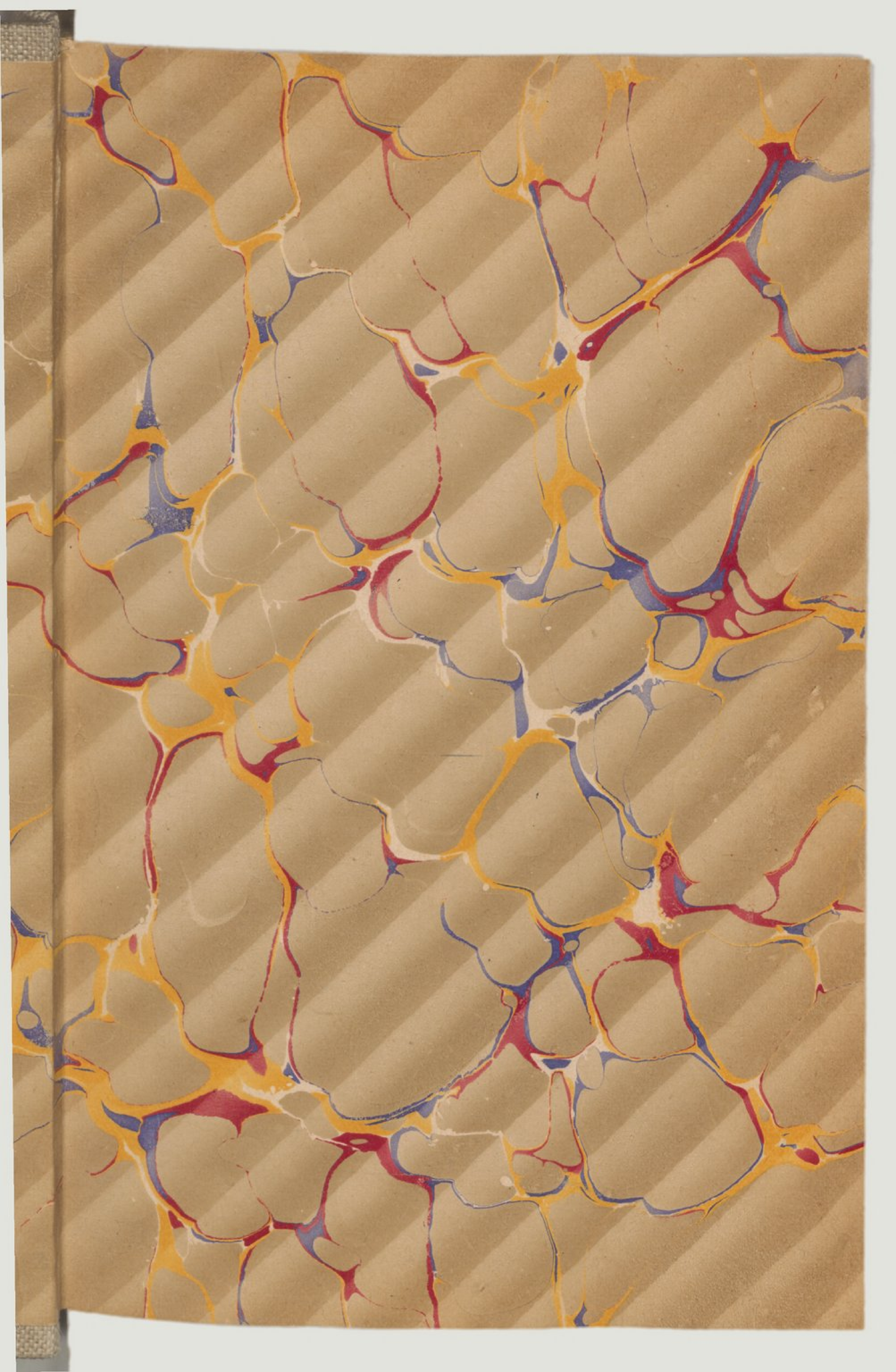
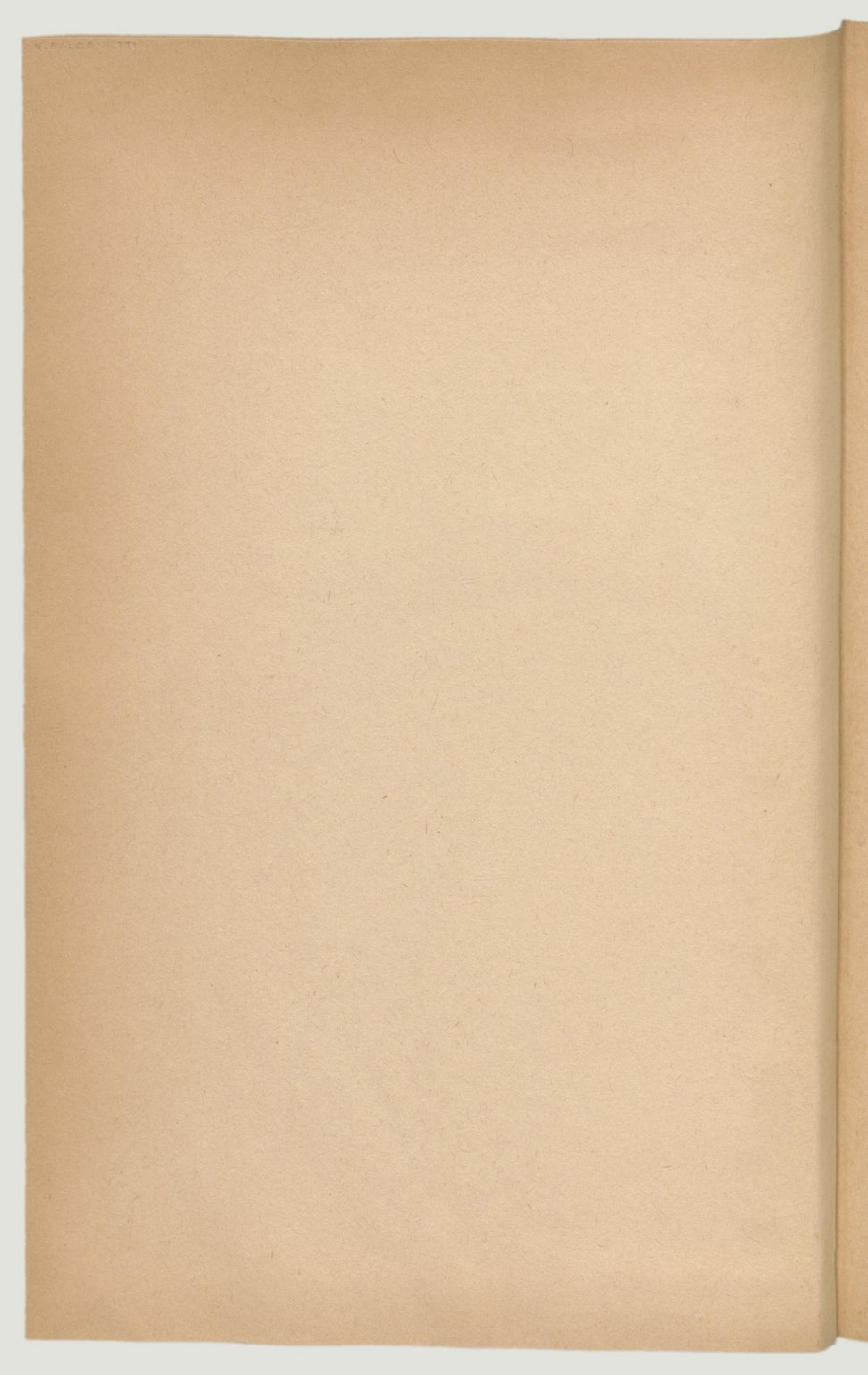








Mme J. BARTON KENT

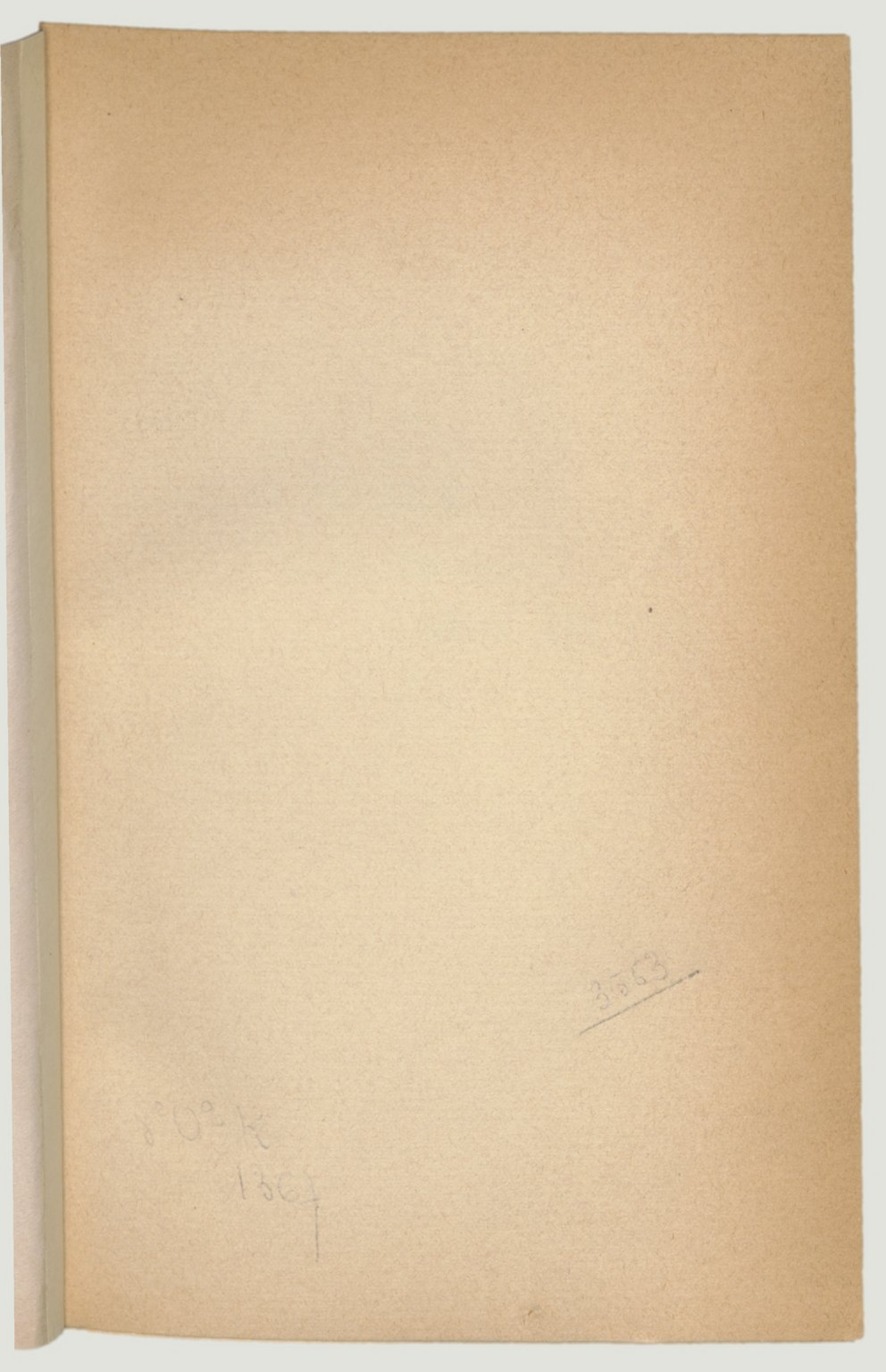
DE BOMBAY A COLOMBO PAR CALCUTTA

LES 28 JOURS d'une Française AUX INDES

Ouvrage orné de 24 planches
hors texte, d'après les photographies prises par
M. A. BARTON KENT



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)


3563

LES 28 JOURS d'une Française AUX INDES

Mme J. BARTON KENT

DE BOMBAY A COLOMBO PAR CALCUTTA

LES 28 JOURS d'une Française AUX INDES

Ouvrage orné de 24 planches
hors texte, d'après les photographies prises par
M. A. BARTON KENT



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

A MON FRÈRE CHÉRI

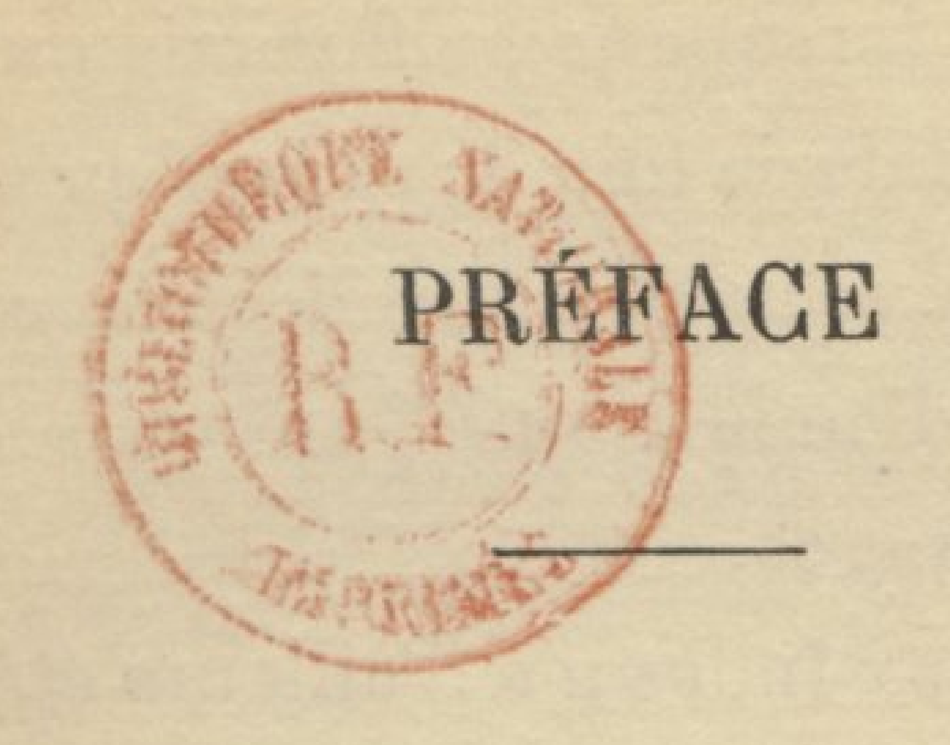
JULES COCHERIS,

dont la pensée m'accompagna au cours de mon voyage,

JE DÉDIE CE LIVRE

En souvenir de CELLE dont le culte nous unit.

J. BARTON KENT.



PRÉFACE

A une époque où il est de règle de tout savoir sans avoir jamais rien appris, écrire un livre est chose banale. Il est à croire que je ne suis pas de mon temps, car je tremble en paraphant le dernier de ces feuillets d'épreuves et, en lisant mon nom imprimé sur la couverture, je ne puis m'empêcher de penser, moi aussi, que ce qui m'étonne le plus, c'est de l'y voir.

Qu'on ne s'imagine pas que ce n'est là que pure phraséologie, modestie d'exorde. Non. Fille et sœur d'écrivains, élevée à l'Institut, dans le sanctuaire des Lettres, initiée, dès

mon enfance, aux difficultés de l'art d'écrire, j'en connais les écueils et je ressens toute mon insuffisance.

Aussi bien, lorsque je griffonnais mon carnet de route, étais-je loin de penser qu'un jour il serait publié. Je ne m'y suis décidée que sur les instances d'amis à qui j'en avais lu les principaux passages.

Ce voyage aux Indes n'a d'ailleurs été pour moi qu'un « accident ». Accident heureux, je m'empresse de le dire, car il m'a fait vivre des heures inoubliables.

Mon mari m'avait demandé de l'accompagner dans un voyage que ses affaires l'obligeaient à entreprendre en Australie, au Canada et aux États-Unis. *A business trip round the world.* Encore que le temps dont il disposait fût limité, je n'eus pas grand'peine à le convaincre — car il ne demandait qu'à l'être — de la nécessité de modifier son itinéraire primitif, pour faire un pèlerinage dans l'île où la Légende place le Paradis terrestre et dans la presqu'île que l'Histoire considère

comme ayant été le berceau de l'humanité.

Je ne me flatte pas d'avoir découvert les Indes, inventé Brahma ou mis à jour aucun cénotaphe. Je conte simplement ce que j'ai vu, imparfaitement mais avec sincérité.

Je remercie par avance de leur bienveillance ceux qui me liront, et je n'en saurais mieux reconnaître le prix qu'en usant d'une brièveté souvent difficile pour celui qui écrit, mais toujours agréable pour le lecteur.

LES VINGT-HUIT JOURS

D'UNE FRANÇAISE AUX INDES

I

DE MARSEILLE A BOMBAY. — LE DÉPART. — PORT-SAID. — LE CANAL DE SUEZ. — ADEN. — LA MER ROUGE. — LA VIE A BORD. — EN VUE DE BOMBAY.

Jeudi, 18 novembre.

Un temps maussade et gris de Toussaint. Des rafales de vent et de la pluie glacée. Le Paris d'hiver triste et boueux. A la gare de Lyon, nous attendent des parents, des intimes, désireux de ne nous quitter qu'à la dernière minute, lorsque sifflera la locomotive.

Douze heures plus tard, à Marseille, à bord de l'*Arabia,* de la Peninsular and Oriental Steam Navigation Company, qui, partie de Londres

six jours auparavant, fait escale dans la vieille cité phocéenne, afin d'y recueillir les voyageurs ayant coupé court par la voie de terre. Les passagers embarqués à Londres ont pris leurs petites habitudes à bord et s'y trouvent déjà comme chez eux. Aussi, accueillent-ils avec une moue significative la horde des importuns qui viennent ainsi troubler leur quiétude et qui, en moins d'un instant, encombrent de leurs valises, de leurs sacs, de leurs paquets, de leurs plaids, de leurs couvertures... et de leurs personnes, les couloirs et les salons du bord.

Dans le brouhaha du départ, ce n'est qu'un va-et-vient ininterrompu de matelots, de dockers, de stewards, de garçons d'hôtels, de guides, d'employés de toute sorte, de télégraphistes, de marchands de cartes postales et de fauteuils d'osier pour la traversée, tandis que, sur le quai, cochers, camionneurs et camelots se bousculent, s'interpellent, s'injurient en provençal ou dans le parler sonore de la Canebière, et que des chanteurs ambulants s'égosillent à brailler à tue-tête Santa-Lucia, la Marseillaise et God Save the King. La triple Entente cordiale !

Tout à coup, le tumulte de cette étourdissante cacophonie est dominé par le hululement de la

sirène. Un dernier baiser aux retardataires ; des sourires voilés de larmes ; des mains qui se tendent ; des mouchoirs qui s'agitent... On largue les amarres. Un tour en avant doucement. Nous partons. Nous sommes partis !

Un départ a toujours quelque chose d'émotionnant. Qui sait de quoi sera fait demain et ce que le destin nous réserve ? Reverrons-nous les êtres chers que nous quittons, le foyer où nous avons vécu, le sol sur lequel nous sommes nés ? Longtemps, à l'arrière, nos yeux restent attachés sur le port. Peu à peu le rivage s'estompe dans le lointain, et bientôt on n'aperçoit plus qu'un point gris à l'horizon : c'est Notre-Dame de la Garde qui étend ses bras vers nous et semble nous prendre sous sa protection par delà les mers que nous allons traverser.

Nous sommes maintenant en vue du Château d'If, immortalisé par les aventures fantastiques de l'abbé Faria et de Monte-Cristo. Voici les côtes sauvages de la Corse, si différentes de celles de la Sicile que nous longeons le surlendemain. Puis, pendant quatre longs jours, c'est la monotonie du large, la solitude absolue entre l'azur du ciel et l'eau bleue de la mer, où les vagues courtes et clapoteuses jettent çà et là,

en se heurtant, quelques flocons neigeux comme le duvet des cygnes.

L'agitation qui se produit à bord, le bruit des lourdes chaînes que l'on aligne sur le pont, celui des treuils que l'on met en mouvement, les coups de sifflets des officiers et des maîtres d'équipage indiquent que nous approchons de terre. Celle-ci est, en effet, signalée; mais, même avec de bonnes jumelles marines, il est impossible de l'apercevoir. C'est que cette terre dépasse à peine le niveau de la mer sur laquelle elle semble reposer comme une île flottante, et il nous faut attendre plus d'une heure pour reconnaître que nous ne sommes qu'à quelques encâblures de Port-Saïd.

Port-Saïd est situé à l'entrée du Canal de Suez. La ville ne date que d'une quarantaine d'années; elle n'existait pas avant le percement de l'isthme. Les navires s'y arrêtent régulièrement pour attendre la malle de Brindisi et faire du charbon.

Cette dernière opération, justement redoutée par les misses au teint frais et aux robes claires, est précédée de toutes les précautions d'usage. On empile en tas sur le pont, chaises longues et fauteuils, on ferme hermétiquement les hublots

des cabines où l'atmosphère devient étouffante, on étend dans les salons des cache-poussière ; on calfeutre les portes. Les hélices ont cessé de battre l'eau. Le navire est immobile. Tout est silencieux.

Soudain, la brise nous apporte le murmure d'une mélopée arabe qui se fait plus distincte à mesure que se rapprochent les voix d'hommes qui chantent à l'unisson, d'abord sur un ton plaintif, puis rauque et guttural. Dans la nuit noire qu'éclairent crûment par instants les feux des brasiers dont les flammes, activées par le vent du Sud, lancent vers le ciel des langues de feu, ces chants ont quelque chose de lugubre et la scène prend un aspect fantastique, digne du crayon d'un Gustave Doré, lorsque le radeau des charbonniers nous accoste et que, pareilles à une nuée de démons, des centaines de formes humaines, noires comme le charbon qu'elles apportent, montent à l'assaut de notre navire en poussant des cris sauvages.

Je connaissais déjà Port-Saïd pour m'y être arrêtée huit ans auparavant. C'était alors une ville sale aux rues ensablées, à peine tracées, sans trottoirs, éclairées à de rares intervalles par des quinquets accrochés aux murs, bordées de baraques plutôt que de boutiques, peuplées

d'Arabes, de Levantins, de Syriens, de Grecs, de tout le rebut de la population d'Orient, et où végétaient, exilés, les infortunés agents des Compagnies de navigation et du Canal de Suez; bref, un de ces coupe-gorge où il ne fait pas bon sortir seul la nuit. Les choses ont bien changé de face. Port-Saïd est maintenant une petite ville propre, saine, aux rues droites, éclairées par des réverbères, agrémentées de somptueux magasins. Elle s'est « décrassée » et fait bonne figure. Néanmoins, ce n'est et ce ne sera jamais qu'une escale ne comportant pas un séjour prolongé.

Le Canal de Suez a une longueur de 160 kilomètres. Les navires le traversent lentement pour éviter de dégrader les bords. Le trajet d'une extrémité à l'autre dure, en temps normal, une quinzaine d'heures, quelquefois davantage, lorsque les steamers en transit sont nombreux. Les rives sont tantôt encastrées entre de hauts monticules de sable rejeté par les dragues continuellement à l'œuvre, tantôt très larges et se confondant avec les eaux du Lac Menzaleh, ou celles du Lac Timsah ou des Crocodiles, qui offre l'avantage de servir de port à Ismaïlia et est l'une des grandes gares du Canal.

A partir de Suez, nous reprenons notre marche normale et faisons connaissance avec la Mer Rouge. A l'Est, une longue chaîne de montagnes dont la principale, le Sinaï, n'a rien d'imposant ni par la forme, ni par l'élévation. En revanche, nous jouissons d'un lever de soleil de toute beauté. L'horizon se colore de tons d'une inexprimable douceur, où le vert Nil se marie au rose thé, au jaune d'or, à l'orange, au violet tendre pour se confondre insensiblement avec l'azur du ciel où flottent de petits nuages pommelés d'un rose d'ibis.

La Mer Rouge mérite son nom. La chaleur est torride, et les *punkahs* ou éventails électriques l'atténuent à peine. Quant aux cabines, malgré les coupe-vent fixés aux hublots ouverts, l'air y est irrespirable. Aussi, le soir, les passagers font-ils monter leurs couchettes sur le pont et dorment-ils à la belle étoile.

La vie, à bord de ces *villes flottantes*, n'est nullement ennuyeuse. C'est un repos forcé qui ne manque pas de charme, d'autant que, dans chacun de ces petits clans qui se créent là comme partout où est réunie une agglomération humaine, on s'ingénie à inventer des divertissements et des jeux. Le temps s'écoule, somme toute, assez

vite. Le dernier roman paru, acheté la veille du départ et que l'on s'était promis de lire sans en sauter un feuillet, est monté le matin, mais, à peine entr'ouvert, il garde son secret jusqu'au lendemain. Et ce lendemain n'arrive jamais. Des parties de bridge ou de billard de bord, des sports de toute sorte, des five o'clock teas, des séances improvisées de piano ou de chant, permettent de tuer agréablement les heures.

Dans ces longues journées oisives, tout est prétexte à distractions, et les choses les plus insignifiantes revêtent une importance inusitée, telles que les manœuvres du bord, le repérage du loch, la vue d'un navire au loin, ou encore les ébats des poissons volants qui sautent hors de l'eau et rasent la mer comme les hirondelles, un jour d'orage. Les enfants vont de proche en proche, en quête d'histoires nouvelles et vous embarrassent de leurs curieux « Pourquoi ? » L'un d'eux, malade des fièvres, jaune comme un bonhomme en pain d'épice, en était à son second voyage aux Indes. Déjà ! Chacun le choyait et le cajolait.

Le soir, il y a souvent bal, voire bal costumé, projections, conférences ou concerts organisés par des amateurs et auxquels ne dédaignent

pas de prendre part les artistes professionnels lorsque, par bonne fortune, une tournée se rend dans quelque pays exotique ou en revient.

Vers dix ou onze heures, après avoir applaudi les « étoiles » vivantes, on va contempler celles du firmament, qui offrent aux imaginations les moins enthousiastes un spectacle merveilleux. Dans ce ciel d'Orient, elles sont plus nombreuses, plus brillantes et semblent aussi plus près de nous. Leur clarté de diamant se mire dans l'eau unie sur laquelle nous glissons, laissant derrière nous un immense sillage d'écume neigeuse. La fameuse « Croix-du-Sud », visible seulement sous les basses latitudes, est l'objet d'une traditionnelle curiosité. Elle est surtout l'occasion de nombreux flirts. Jeunes et vieux se sentent soudain attirés vers ce concert des astres dont parle le divin Platon, et si, de là-haut, quelque indulgent philosophe, doué d'un sens visuel plus acéré que le nôtre, distingue à travers les ombres de la nuit les faits et gestes des pseudo-contemplateurs de son habitacle, il doit certainement sourire de ces terriens qui, sous le fallacieux prétexte de sonder la voûte lumineuse, se perdent dans l'exploration des profondeurs du cœur humain...

Trois jours après avoir quitté Suez, nous longeons un archipel d'îlots volcaniques et mouillons en vue d'un immense rocher dont les terrasses superposées se couronnent de sommets découpés et pointus. C'est Aden.

Il est difficile de se représenter endroit moins hospitalier, aussi peu souriant. Pas le moindre arbre, la moindre verdure; à peine quelques arbrisseaux chétifs et rabougris. Nous restons trois heures devant ce site désolé pour faire du charbon et transborder des caisses et des colis à destination de l'Afrique équatoriale et de l'Ouganda *via* Mombasa. Des nègres viennent nous offrir des plumes d'autruche, tandis que voltigent au-dessus de nous les éperviers cruels et que les mouettes effleurent l'eau de leurs ailes, happant au passage les restes de notre déjeuner, que les stewards jettent par-dessus bord. Jadis, l'escale présentait un attrait particulier, grâce aux indigènes, nageurs émérites, qui, moyennant un faible bakchich, plongeaient d'un côté du navire et ressortaient de l'autre; mais les autorités ont fini par interdire ce sport d'un nouveau genre, en raison de la présence des requins qui infestent ces parages et qui considéraient par trop les plongeurs comme un aliment complaisamment offert à leur voracité.

A la sortie d'Aden, nous pénétrons dans cette partie de l'Océan Indien que les marins appellent la Mer d'Arabie. Cinq jours de traversée; puis, à l'aube, le navire ralentit sa marche, et, dans la brume, nous devinons plutôt que nous distinguons Bombay. Bientôt, le soleil se lève derrière des îles verdoyantes. Ses rayons colorent de tons féeriques tout ce qu'ils éclairent. C'est un spectacle inoubliable. Et l'on comprend alors que les anciens aient fait de l'Aurore une divinité. Fille du Ciel, jeune et souriante, elle devance le Soleil et annonce le recommencement de la vie.

II

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. — CLARTÉ DE L'ATMOSPHÈRE. — VILLES, VILLAGES ET ANIMAUX. — INFLUENCE PROFONDE DE LA RELIGION SUR LE PEUPLE HINDOU. — LE BRAHMANISME. — LE MAHOMÉTISME. — LES JAINS. — LES PARSIS.

Un séjour de vingt-huit jours aux Indes ne peut donner qu'un aperçu de cet immense Empire. Si l'on voulait étudier dans le détail les mœurs du pays ou l'esprit de ses habitants, visiter toutes les villes, leurs temples et leurs monuments, lesquels sont légion, en un mot faire métier de psychologue, d'ethnographe et d'archéologue, il faudrait des années pour mener à bien une pareille tâche. Le but que je me suis assigné est beaucoup plus modeste, et pour cause. Il consiste uniquement à décrire mes impressions. « A beau conter qui vient de loin », dit le fabu-

liste. Je ne narrerai, moi, que ce que j'ai vu. Cela répond à mon souci de la vérité et suffit à mon ambition.

La grande impression des Indes est la clarté de l'atmosphère, le contraste violent de la lumière et de l'ombre, la richesse des couleurs qui embrassent la gamme complète de l'arc-en-ciel.

Malgré cette limpidité extraordinaire qui semblerait devoir se refléter jusque dans l'esprit des hommes, il plane sur tout ce peuple une mélancolie profonde. Mélancolie de race vaincue, asservie, courbée sous la domination étrangère? Non, certes, car ces considérations laissent l'Hindou parfaitement indifférent. Il faut y voir uniquement la manifestation de l'influence religieuse.

Les péchés d'une existence antérieure pèsent lourdement sur le front de l'Hindou. Sa passivité impuissante, sa dépendance de forces extérieures et intangibles, sa conscience de n'être qu'un infiniment petit dans le temps et l'espace et de porter en lui les tares d'un passé qui lui échappe, se lisent sur ses traits. La division des castes l'empêche de prétendre à un rang plus élevé de l'échelle sociale : il s'y résigne docilement. Sa physionomie est placide et impénétrable. Il parle peu, sourit rarement et rit encore moins. Pendant

des heures entières, accroupi sur ses talons, les yeux perdus au loin, il demeure immobile, énigmatique, mystérieux comme les dogmes de sa religion ou les dieux de ses temples.

Dans cette traversée des Indes que j'ai effectuée en sa plus grande largeur de l'Ouest à l'Est, de Bombay à Calcutta, séparées par 1.700 kilomètres, une des choses qui m'ont le plus frappée est l'agglomération considérable des habitants des villes. La foule de nos cités d'Europe, même aux jours de grandes fêtes ou de manifestations populaires, n'en peut donner l'idée. Au sein de cette multitude bigarrée s'établissent des courants onduleux où s'engouffre un flot humain d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants. Pêle-mêle déambulent des chameaux grogneurs attelés à d'étroites carrioles grillées, ânons disparaissant jusqu'aux sabots sous les gigantesques meules de foin qu'ils portent, chiens errants, honteux de leur maigreur. Tout cela marche coude à coude, patte à patte, serré comme les fétus de paille d'un toit de chaume. Le vide ne se fait qu'à l'approche de quelque bœuf sacré passant majestueux et lent, l'œil étonné du prestige qu'il exerce sur ses milliers d'adorateurs.

L'aspect des campagnes, du moins dans la

saison où je les ai parcourues, en hiver, alors que la terre est desséchée, est tout autre. Elles sont pauvres et désertiques. Enfants et poulets étiques s'y ébattent à qui mieux mieux dans la poussière, tandis que, aux champs, hommes et femmes, courbés sous le poids d'une outre de peau de chèvre, arrosent d'un peu d'eau, péniblement retirée d'un puits voisin, le sol brûlé par le soleil.

Le règne animal, aux Indes, est aussi riche que varié. A côté des espèces les plus dangereuses : tigres, léopards, panthères, rhinocéros, loups, chacals, hyènes, lynx, serpents — avec qui j'ai eu la bonne fortune de ne pas faire connaissance — il y a la gent plus paisible des éléphants — sans lesquels l'Inde ne serait plus l'Inde — des buffles, des bœufs, des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes, des chiens, des chèvres, des moutons, puis, plus divertissante, celle des singes qui se querellent comme des hommes, et des écureuils malins dont les cris ressemblent à un bruit de crécelle. Les oiseaux y sont extrêmement nombreux, depuis les vautours qui planent en cercles concentriques autour des villes, jusqu'aux inoffensives tourterelles. Le corbeau à tête grise est aussi commun que nos moi-

neaux ; il entre sans frapper dans les maisons et y dérobe ce qui se trouve sous sa patte ou sous son bec. Tout autour de vous, sur les arbres ou sur les toits méditent les minahs, les houpous et les martins-pêcheurs, tandis que caquettent des compagnies de perruches et que sur les routes se pavanent les paons sauvages.

J'ai dit combien profonde est l'empreinte de la religion sur le peuple hindou. Cette religion — ou plutôt ces religions, car il y en a plusieurs — ont exercé une telle action sur les mœurs de ce pays, sur son histoire, ses arts, son économie même, qu'il est indispensable de posséder quelques notions à ce sujet si l'on veut pénétrer sa vie nationale.

Abstraction faite du christianisme, du catholicisme principalement qui y fait de rapides progrès, du judaïsme, indépendamment des sectes que je qualifierai de secondaires et qui sont au nombre de vingt-quatre, il existe, aux Indes, cinq religions : le Brahmanisme, le Mahométisme, la religion des Jains ou Djains, le Parsisme et le Bouddhisme. Elles comptent respectivement le nombre d'adeptes suivants : Brahmanes : 207.146.422 ; Mahométans : 62.458.061 ; Jains : 1.334.148 ; Parsis : 94.190 ; Bouddhistes :

9.476.750. Les Bouddhistes se rencontrant presqu'exclusivement en Birmanie et à Ceylan, je ne m'occuperai que des autres.

Le Brahmanisme ou religion hindoue, tire son origine des Aryas, premiers conquérants des Indes et dont les dieux étaient Agni, le feu ; Suria, le soleil et Indra, la pluie. Leurs hymnes étaient contenues dans le *Rig Véda,* le plus ancien des livres hindous. Plus tard, vers le XIIIe siècle avant notre ère, sous l'influence du réformateur Manou, de l'adoration des forces naturelles l'esprit s'éleva à l'idée d'un créateur unique du Monde et présidant à ces forces naturelles que l'on considérait comme autant de divinités, mais qui, hors de lui, ne sont que des êtres inférieurs et périssables. La parole de ce Créateur infini du monde a donné l'existence à tous les êtres, et le soleil est l'une de ses principales manifestations. C'est par la vertu, l'innocence et la piété que l'homme purifiera son âme sur cette terre. Après la mort, l'âme est transférée dans un nouveau corps, suivant la manière dont elle s'est comportée ici-bas. A la fin, complètement purifiée, elle retourne au sein de l'être créateur dont elle est émanée. Ce Dieu unique, cet Être suprême, Brahm, a produit Brahma le créateur, Vichnou

le conservateur et Siva, le destructeur, trinité qui forme la Trimourti et qui n'est autre que Brahm lui-même considéré dans ses trois attributs. Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le moyen d'une infinité de dieux subalternes ou *dewata,* comme Indra, dieu des cieux visibles; Sourya, le soleil; Saraswati, femme de Brahma, déesse de la musique, des lettres et des arts, représentée sur un paon, une lyre dans les bras; Laksmé, femme de Vichnou, déesse de la fortune, assise sur un serpent, emblème de l'éternité et dont le signe est le *Swastica,* que bien des élégantes européennes portent en breloque sans en connaître l'origine; Kali « la terrible », épouse de Siva, que l'on ne peut assouvir que par un sacrifice quotidien; Ganeça, l'un des fils de Siva, dieu de la sagesse et du bonheur, représenté avec une trompe d'éléphant, un ventre énorme et des jambes courtes, parfois monté sur un rat, dieu favori du peuple qui l'invoque comme grand dispensateur de la chance et du succès, et dont la silhouette est fréquemment reproduite sur les murs d'enceinte, les maisons et les boutiques.

On reconnaît les adorateurs de Vichnou à la marque qu'ils portent au front et qui se compose de deux lignes verticales séparées par un point

rouge ou jaune. Le signe distinctif des adorateurs de Siva varie, mais ils ont généralement le front enduit de cendre blanche, barrée de raies horizontales.

Ces marques avaient pour objet, à l'origine, de permettre de reconnaître les différentes classes sociales. Nulle part au monde le souci de la hiérarchie des conditions, l'horreur de l'égalité ne sont poussés aussi loin. Ainsi, les prêtres ou Brahmines sont supposés issus de la bouche de Brahma, les Kshattriyas guerriers ou Rajput, de ses bras, les cultivateurs et les commerçants, de ses cuisses, les Soudras, de ses pieds, ces derniers étant les serviteurs des classes précédentes.

L'égalité n'existait pas plus dans la famille que dans la société. Les Aryas, race de teint clair, répudiaient tout rapport avec les indigènes de couleur. Cela encore répondait à des nécessités d'ordre social. La polygamie étant pratiquée, il était indispensable d'édicter des règles de stricte préservation. Si, en effet, on avait admis indistinctement dans la classe de leur père tous les enfants nés de ce père et de mères différentes, il en fût résulté une confusion des castes, une déchéance de la race. L'enfant né d'une mésalliance était aussi méprisé que le sont actuellement les

hommes de couleur aux États-Unis. L'adultère étant susceptible de déterminer le mélange des classes, Manou le punit des pires supplices. Il recommande aux hommes de surveiller leurs épouses et de ne pas leur donner de liberté afin de les empêcher de succomber à la tentation. Mais il entend qu'elles soient traitées avec beaucoup de douceur et qu'on les comble d'égards et de parures.

En fait, l'Hindou se conforme assez fidèlement à ces préceptes. Il est bon époux. D'ordinaire, il se marie très jeune. Avec ses modestes économies, il achète à ses femmes des bijoux d'argent dont il orne leurs chevilles et leurs bras. Je dis « ses femmes », car il a le droit d'en avoir plusieurs, mais estime généralement qu'une seule suffit à son bonheur. Les mariages sont arrangés par la famille. Avant la cérémonie nuptiale, les conjoints ne se connaissent pas, ne se sont jamais vus. Les besoins du ménage sont très limités et ses dépenses infimes, car le végétarisme est rigoureusement pratiqué. Selon le prix du riz, du maïs ou du blé, un homme ne dépense pas plus de trente à quarante centimes par jour pour sa nourriture.

Si l'Hindou est bon époux, il est surtout bon

fils. Il a pour sa mère une affection et une vénération profondes et touchantes, et la plus grande preuve d'attachement qu'il puisse vous donner est de vous dire : « J'aime Memsahib comme ma mère! »

Le Brahmanisme interdit expressément de mettre à mort un animal, sauf en vue des sacrifices. Toute infraction à cette loi est punie d'une pénitence sévère. Ces sacrifices perpétuent le plus ancien des rites religieux. Ils commémorent la première conquête de la civilisation naissante, la découverte du feu que les Aryas attribuaient à une révélation divine. Ayant vu jaillir de la rencontre de nuages noirs l'étincelle qui embrase, ils frottèrent des morceaux de bois jusqu'à ce que la flamme en jaillît et, de nos jours, c'est encore ce procédé primitif que l'on emploie pour allumer le feu des sacrifices. La flamme ainsi obtenue porte aux dieux les prières des hommes.

Les Brahmanes brûlent leurs morts et jettent leurs cendres dans les fleuves sacrés. Le corps est drapé d'une mousseline blanche pour les hommes, rose pour les femmes. La veuve ne se remarie jamais; elle mène une existence misérable. Autrefois, la favorite était brûlée sur le

bûcher de son mari; mais cette coutume a cessé d'être observée depuis près d'un siècle. Il advient encore, cependant, qu'une veuve inconsolable exige d'être brûlée en même temps que son mari, la vie n'ayant plus pour elle d'attrait sans le cher disparu. Le fait m'a été certifié par un notable Hindou qui avait plusieurs fois assisté à cette tragique cérémonie appelée *Suttee*.

Les Mahométans sont, après les Brahmanes, les plus importants comme nombre. Je ne m'étendrai pas sur les divers préceptes de l'islamisme, ils sont trop connus : « *La Ilaha il Allah vé Mohammed reçoul Allah!* » « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu! » crie le muezzin du haut du minaret de la mosquée, à l'heure de la prière. Je me bornerai à rappeler que tout bon Musulman a quatre devoirs à remplir : prier cinq fois par jour; faire l'aumône; jeûner pendant le mois du Ramadan, et faire au moins une fois en sa vie le pèlerinage de La Mecque, ce qui lui donne le droit de porter un turban vert. Le Mahométan croit à la résurrection, au paradis, à l'enfer; et même à un second paradis pour les femmes, si elles peuvent en trouver le chemin.

La religion des Jains, ou adorateurs de Jina, est une secte particulière du Bouddhisme. Ils

admettent, cependant, le monde céleste du Brahmanisme, mais rejettent l'autorité des Védas. Comme les Bouddhistes, ils pratiquent une existence ascétique. Il leur est défendu de tuer le moindre être ayant vie. C'est pour cela qu'ils entretiennent des hôpitaux à l'usage de toutes les espèces d'animaux. Ils croient non seulement à la métempsychose, mais à la transmigration de l'âme dans les pierres.

Originaires de la Perse, les Parsis sont surtout répandus dans l'État de Bombay. Ce sont les sectateurs de Zoroastre, dont ils s'attachent par leur culte à représenter l'idée fondamentale de sa doctrine : la pureté dans la pensée, les paroles et les actions. L'objet le plus révéré des Parsis, c'est le feu, purificateur dans ses diverses manifestations, le feu du sacrifice, le feu domestique, etc... Le feu sacré, supposé apporté du ciel, est adoré dans les temples et y est continuellement entretenu. Le souiller comme, par exemple, si le prêtre vient à l'effleurer involontairement de son souffle, c'est commettre un crime punissable de mort. Aussi, les prêtres ont-ils la précaution de ne s'en approcher que le visage complètement voilé.

Les fêtes les plus importantes du Parsisme sont

les *Gahanbars,* qui durent six jours et furent instituées en commémoration des six journées qu'Ormuzd employa à créer le monde. Les prêtres sont divisés en plusieurs classes et portent tous une ceinture, signe de leur dignité.

Lorsque, persécutés par le fanatisme musulman, les Parsis émigrèrent de Perse aux Indes, les Brahmanes consentirent à ce qu'ils s'y établissent à la condition de vénérer le bœuf. C'est pour cette raison qu'ils portent une coiffure représentant le sabot de cet animal. La vénération des éléments : feu, air, eau, terre, les empêche de brûler leurs morts, de les jeter dans les fleuves ou de les enterrer. Ils les donnent en pâture aux oiseaux de proie et, à cette fin, les exposent sur des tours appelées *Dakhma* ou « Tours du Silence », que je décris plus loin.

Telles sont les religions qui se partagent les Indes.

Après ces considérations théologiques sur lesquelles je me suis peut-être un peu longuement étendue, mais qui, je le répète, étaient indispensables, descendons des cieux sur la terre, sur cette terre des Indes où je mets le pied pour la première fois.



Apollo Bunder. (Quai de débarquement), à Bombay.

Pl. 1.

III

BOMBAY. — LE QUARTIER ANGLAIS. — LA VIE ET L'HOSPITALITÉ AUX INDES. — LE QUARTIER INDIGÈNE OU « BAZAR ». — LES TOURS DU SILENCE. — L'ILE ET LE TEMPLE D'ÉLÉPHANTA. — UN DÉJEUNER EN PLEIN AIR. — NOTRE DOMESTIQUE MAC. — LE GÉNIE DE L'ESPIONNAGE CHEZ LES HINDOUS.

Ma première impression, en débarquant à Bombay, est une déception. Ce port, ces quais, ces docks, ces hangars, ces hautes cheminées d'usines, ces tramways, tout cela est de l'importation européenne. L'Inde « avec les Anglais » ne serait-elle qu'un faubourg de Liverpool ou de Southampton, — le brouillard en moins? Non, dès que nous avons franchi la zone maritime, la même dans tous les pays et sous toutes les latitudes, la couleur locale apparaît dans toute sa splendeur.

Bombay ou *Bonne Baie,* était autrefois une

île. Le petit bras de mer qui la séparait du continent a été comblé et elle est maintenant reliée à ce dernier. Fondée en 1530 par les Portugais, sous le nom de Boa-Bahia, elle fut apportée en dot par Catherine de Bragance, quand elle devint la femme de Charles II d'Angleterre, qui en fit don, en 1668, à la Compagnie des Indes Orientales. C'est, après Madras, la plus ancienne possession des Anglais aux Indes et, après Calcutta, la ville la plus peuplée de l'Empire : 800.000 âmes. Incendiée partiellement en 1803, elle a été rebâtie avec beaucoup de goût. Le quartier européen compte de très beaux monuments : la gare de Victoria, grande construction de style byzantin, l'hôtel de ville, le palais de justice, dont les dômes se voient de très loin, la cathédrale, l'église écossaise, le collège Elphinstone, célèbre par la richesse de ses manuscrits, le superbe hôtel du Taj, des fontaines, un important musée au milieu d'agréables jardins, des rues larges et bien entretenues, etc...

Dans les villes de l'intérieur des Indes, le quartier anglais est désigné sous le nom de « cantonnement ». Là, sont réunis les casernes, l'hôpital, les postes et télégraphes, etc.. Sous ce climat, le travail de bureau est pénible. La chaleur est telle

que, pour empêcher la transpiration de maculer le papier sur lequel ils écrivent, les employés doivent fixer à leur poignet un mouchoir qui fait l'office de barrage. Dans un coin, sommeillant à demi, un indigène agite machinalement la corde d'un *punkah*, grand éventail qui, battant l'air, donne à l'Européen un semblant de fraîcheur.

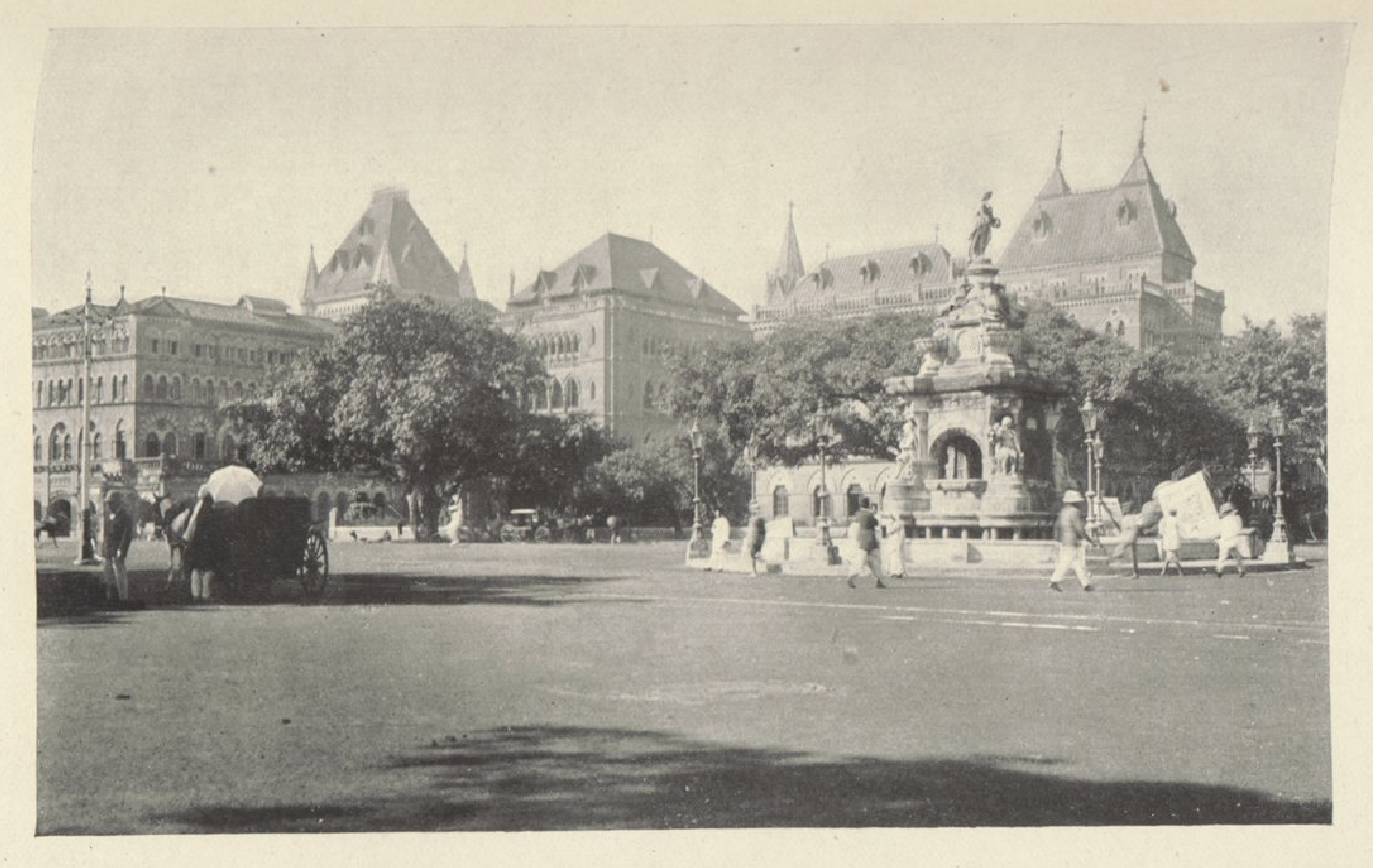
Proches du cantonnement sont les habitations des officiers et des fonctionnaires. Ces habitations ou *bungalows* sont de plain-pied et entourées d'une véranda. Les plantes grimpantes et les lianes qui les recouvrent en font de véritables nids de verdure.

L'hospitalité anglaise, aux Indes, est la plus cordiale qui se puisse imaginer. La carte d'un ami, une relation commune suffit pour que l'on vous reçoive à bras ouverts. A peine avez-vous franchi le seuil que vous êtes entouré d'une armée de domestiques. L'un s'empare de votre ombrelle ou de votre canne, un autre approche de vous un fauteuil, un troisième vous présente un verre de limonade. C'est, dans toute l'acception du terme, la division du travail! On vous épargne jusqu'à la peine de demander : on vous devine. Les serviteurs sont, d'ailleurs, dressés à obéir

au doigt et à l'œil. Lorsqu'on désire quelque chose, on n'appelle pas; on frappe simplement dans ses mains. Comme, malgré leurs prévenances, les Hindous sont ennemis d'une vaine fatigue, on compense la qualité par la quantité et l'on a cinq, huit ou dix domestiques, là où en Europe, un ou deux suffiraient.

L'indolence devenant une seconde nature, les personnes qui ont longtemps séjourné aux Indes, entourées d'un confort raffiné, ont grand'peine à s'habituer de nouveau au service de nos domestiques français ou anglais. J'ajoute que les gages des serviteurs hindous sont infimes et que l'on ne pourvoit point à leur nourriture.

Leur mentalité est assez étrange. Les remontrances les chagrinent et les désolent. Ils préfèrent sincèrement être rossés d'importance, ainsi que disaient nos pères. Mais, il y a rossée et rossée, comme il y a fagot et fagot. Un coup de pied est une insulte cuisante. Ils s'en vengent en se présentant devant vous, tête nue, sans turban, ce qui constitue à leurs yeux, l'affront le plus grossier. Il serait à souhaiter que nos propres domestiques ne profèrent jamais à notre égard d'autres injures.



Palais de justice, à Bombay.

Pl. 2.

Partout nous avons été accueillis avec un empressement touchant, avec un égal souci de rendre notre séjour agréable et de contenter nos caprices. C'était à qui me ferait préparer des friandises hindoues, les unes à base d'amandes variées, les autres à base de lait de chamelle; bref, de quoi satisfaire, sinon ma gourmandise, du moins ma curiosité.

Le quartier indigène, populeux et commerçant, est désigné dans toutes les villes des Indes sous le nom de « bazar ». Celui de Bombay offre cette particularité d'avoir conservé quelques maisons à plusieurs étages, plus larges du haut que du bas, ornées de sculptures, vestiges de l'occupation portugaise, voisinant avec des temples hindous aux murs peints de couleurs criardes. Dans les rues du bazar, parfois vastes, mais le plus souvent enserrées, grouille une population hétéroclite et compacte où se retrouvent les types les plus divers de l'Asie : Hindous, Arabes, Persans, Afghans, Lascars, Parsis, Sepoys, Chinois, nègres de Zanzibar, vêtus des costumes pittoresques, gais et voyants de leur pays, d'aucuns presque nus.

Inutile de chercher à distinguer l'extrémité des rues. La vue en est cachée par la foule d'abord, puis par les fardeaux, depuis les caisses

les plus lourdes jusqu'aux plus légers paquets, qui sont portés sur la tête. Il n'y a d'exception que pour les enfants, lesquels s'installent à califourchon sur la hanche de leur mère.

Dans cette cohue étourdissante et bariolée stationnent ou circulent, badauds, fakirs enfarinés, porteurs de palanquins, marchands d'eau, l'outre de peau de chèvre sur les reins, ânes, buffles, etc. Dans les boutiques, l'assortiment complet de toutes les productions d'Orient et de tous les métiers : bijoutiers, sculpteurs sur bois ou sur cuivre, selliers, forgerons, marchands de soieries, de châles, de mousselines, de percale, de parfums, de babouches, de calottes de drap d'or, de fruits, de sucreries, dont l'Hindou est si friand, de fleurs pour les temples, embaumant l'air aux alentours... Tout cela est brillant, éblouissant, et, l'imagination aidant, on se croit transporté dans un conte des Mille et une Nuits.

Dans la rue, cette foule est chez elle. Sa vie se passe en plein air. Les détails de la toilette n'ont de secret pour personne. Les hommes se lavent dehors, s'y nettoient les dents avec une mince spatule de bois, s'y font raser la tête et les aisselles, s'y turbannent avec dextérité et, nus jusqu'à la ceinture, s'entourent la taille d'un linge blanc

qu'ils ramènent ensuite pudiquement entre les jambes. Quant aux femmes, elles concentrent toute leur coquetterie dans les bijoux d'argent dont elles s'ornent de la tête aux pieds.

Les boutiques ne sont surélevées que de quelques marches et n'ont aucune profondeur. Pas de portes ni de vitrines. Tout est à l'étalage. Dans un coin, assis sur une natte, immobile et impassible, le marchand semble une figure de cire. Au-dessus de la boutique, l'habitation, généralement à un seul étage, avec un balcon ombragé d'un écran tantôt en pierre sculptée, tantôt en bois ajouré, rappelant les moucharabiehs de Constantinople ou du Caire, et derrière lequel bavardent les femmes. En guise de toit, des feuilles de palmier séchées, du foin ou du bois empilé.

Après avoir parcouru le bazar en tous sens, il fait bon, à la tombée du jour, lorsque le soleil décline, de longer la mer en voiture jusqu'aux collines de Malabar. L'œil se repose de ce kaléidoscope sur les luxueuses et ravissantes villas de la côte, revêtues de cauléas, de calathias et de toute une végétation luxuriante.

C'est sur ces collines de Malabar que se trouvent les fameuses Tours du Silence, auxquelles j'ai fait allusion plus haut.

Ces tours, au nombre de cinq, sont situées à l'Ouest de Bombay. Je tenais beaucoup à les visiter.

Un matin donc, de bonne heure, nous prenons un *ghari* (voiture de place) et partons à leur recherche. Notre automédon, qui ne connaît pas très bien la route, nous fait passer par le chemin des convois funèbres, tapis de verdure, encadré d'arbres que je n'ai encore jamais vus, et de taillis où caquettent des milliers de perruches. Les cris des vautours attendant leur proie indiquent que nous approchons. Les tours, rondes et d'assez grande hauteur, sont surmontées de trois rangées horizontales de barreaux de fer qui vont se rétrécissant vers le centre et sur lesquelles on pose les cadavres. Le cercle extérieur est réservé aux hommes, celui du milieu aux femmes, celui du centre aux enfants. Les hommes seuls sont admis à accompagner les corps, mais il leur est interdit de dépasser le seuil de la tour où ne pénètrent que le prêtre et les *nasr salars* ou porteurs. Les vautours attaquent immédiatement le cadavre et le dévorent, selon leur appétit, en un temps qui varie de trois quarts d'heure à deux heures. Les os, préalablement cassés par les porteurs, sèchent vite sous les rayons ardents du soleil et



Un « bungalow » (Habitation d'Européens).

Pl. 3.

leur poussière est emportée par la mousson. Quant aux matières liquides, elles coulent à travers les barreaux et tombent dans un réservoir *ad hoc* rempli de produits antiseptiques.

Ce mode de sépulture répugne naturellement à nos idées, à nos sentiments de respect pour les morts, mais il offre d'inappréciables avantages, au point de vue sanitaire, dans un pays de population aussi dense et où l'on a déjà tant de peine à enrayer les ravages des épidémies, de la peste et du choléra.

Moins lugubre, plus pittoresque aussi fut l'excursion que j'effectuai le lendemain à l'île d'Éléphanta, située à une heure de Bombay et ainsi nommée à cause d'un éléphant gigantesque, jadis sculpté dans le roc. Il y existe un des temples les plus anciens des Indes.

Les monuments hindous ne remontent pas, comme on le croit parfois, à une très haute antiquité. Tous sont postérieurs à l'expédition d'Alexandre, c'est-à-dire au IIe siècle avant notre ère. Il n'est question de temples, ni dans les Védas, ni dans le code de Manou. Les différentes architectures ont d'abord été celle des Jains, remarquable par la délicatesse des sculptures et la multitude des piliers; ensuite, celle des

Brahmanes; enfin, celle des Mahométans, qui comprend trois styles distincts : le style des Pathans, descendants d'une tribu afghane indépendante du Nord-Ouest des Indes, le style musulman proprement dit, qui date du XIIe siècle, et celui des Mogols, qui apparaît au milieu du XVIe siècle, sous l'empereur Akbar. Le temple d'Éléphanta, lui, date du VIIIe siècle.

Le tirant d'eau du steamer qui devait nous mener à destination ne lui permettant pas de pousser jusqu'à la rive, nous débarquons pêle-mêle dans une grande barque où prennent place avec nous de nombreux Parsis, dont l'un lit à haute voix la description des grottes qu'ils vont visiter. Les femmes qui les accompagnent sont drapées de voiles épais, sorte de crêpe de Chine aux tons harmonieux allant du vert tendre au rose pâle. Les grottes sont à deux kilomètres de la mer. On y accède par un sentier étroit et sinueux, bordé d'arbustes aux branches desquels sont suspendus des nids d'oiseaux, profonds d'au moins un mètre.

Le temple d'Éléphanta, creusé dans des grottes, rappelle, à première vue, celui d'Abou-Simbel, dans la Haute-Égypte. Ils sont loin, cependant, d'être contemporains l'un de l'autre, puisque ce

dernier remonte à 3.000 ans avant Jésus-Christ. La salle principale, de cinq mètres de haut, était ornée autrefois de vingt colonnes; il n'en reste plus aujourd'hui que dix-huit. En entrant, à gauche, on découvre une sorte de chapelle où est édifié l'autel du Lingam, emblème de Brahma et de la reproduction. Au fond, adossé contre la muraille, une énorme Trimourti, la Trinité de Brahma, Siva et Vichnou, une fleur de lotus à la main. Sur les murs, des sculptures, dont l'une représente Siva, le chef orné d'un bonnet, lequel soutient une coupe renfermant une forme à trois têtes, allégorie des trois grandes rivières, Djemna, Gange et Saraswati, qui se réunissent à Allahabad pour former le fleuve sacré du Gange. A noter également le mariage de Siva et de Parvati, scène naïve où, malgré la grossièreté de l'œuvre, est assez bien rendue l'expression timide de l'épousée. A gauche de la Trimourti, une cour à ciel ouvert et une plateforme où était jadis attaché le bœuf sacré Nandi. On gravit ensuite un escalier aux marches flanquées de lions en pierre et conduisant à d'autres autels, dont la description n'offre rien de particulier.

La visite des grottes et du temple terminée, nous nous apprêtons à regagner Bombay, lors-

qu'un de nos compagnons de voyage nous offre de partager son déjeuner et de nous reconduire ensuite en canot automobile. Nous acceptons d'enthousiasme et, comme par enchantement, une table est dressée sous un arbre géant, dont le feuillage épais nous abrite de son ombre. Autour de nous, spectateurs curieux et futés, se livrent à de joyeux ébats, singes, écureuils, perruches et oiseaux multicolores. Le repas se termine par des fruits de toutes espèces, entre autres le *papaia,* dont la saveur rappelle à la fois celle du melon et celle de l'abricot et dont les propriétés digestives sont réputées en raison de la pepsine que renferment ses graines, lesquelles ont l'apparence du caviar et le goût du cresson alénois.

Dans le décor merveilleux de cette île, sous ces arbres séculaires dont les branches se reflétaient dans le miroir lisse de la mer, à cette table improvisée, aux mets délicats et étranges servis par des hommes au teint cuivré, aux barbes noires et aux larges turbans, il me semblait vivre un roman de Jules Verne, quelque chose comme un Voyage à travers l'Impossible.

Rentrés à Bombay, nous y trouvons notre do-

Grottes d'Éléphanta (Environs de Bombay.)

Pl. 4.

mestique occupé aux préparatifs de départ. Car nous avons un domestique depuis notre arrivée à Bombay, j'avais omis de le dire.

C'est là, aux Indes, un objet de première nécessité, d'abord, parce que les hôtels manquent du plus élémentaire confort et que, sauf à table, il n'y a personne pour vous servir; ensuite, parce que, dans les gares, les porteurs sont rares et que l'on est réduit à porter soi-même au fourgon à bagages ou à les en retirer, malles, sacs et valises; enfin, parce que les trajets en chemins de fer sont longs et les wagons-lits inconnus; on doit, par conséquent, se munir d'une literie composée d'un *resais,* sorte d'édredon piqué, servant de matelas, d'oreillers, de draps et de couvertures. En outre, comme on ne sait jamais à quelle heure on pourra prendre quelque nourriture — et quelle nourriture! — on a toujours avec soi un panier *tiffin,* contenant un réchaud, une casserole, du lait en boîte et des biscuits. On reconnaîtra que, dans de pareilles conditions, la présence d'un domestique, autrement dit d'un *boy,* n'est pas superflue.

Le nôtre répond au nom euphonique et simple de Mackrampragne. Mais, pour simplifier, et bien qu'il n'ait rien d'Écossais dans l'allure, je me

borne à lui donner la première syllabe de son nom. C'est lui qui, chaque matin, au réveil, nous apporte le *chota hazri*, collation qui précède le premier déjeuner et consiste en thé, grillées et fruits aussi nombreux que variés. Ce brave homme excelle dans l'art — car c'en est un — de faire les malles. Jamais rien n'est froissé ni brisé; une épingle ne pourrait trouver place tant tout est serré; les objets s'emboîtent exactement les uns dans les autres. Il est vrai qu'il n'hésite pas à mettre les mouchoirs sur les semelles de bottines et le chocolat avec la brosse à cirage. Mais ce ne serait là qu'un inconvénient secondaire s'il se rappelait en quelle place il met les choses.

Je me souviens, à ce sujet, d'un incident typique. Un jour, quelques instants avant de quitter l'hôtel, mon mari, pressé, avait demandé à Mac d'importants documents qu'il lui avait confiés. Mac ouvre la malle, cherche, cherche, mais ne trouve pas. Il fallut procéder à un déballage complet, d'où perte de temps et, comme conclusion, une verte semonce. J'avais assisté à cette scène, le dos tourné, écrivant à une table. Mon mari venait de sortir lorsque j'entendis derrière moi un soupir. Je me retourne et vois Mac, mains jointes, tête baissée, l'air humble et con-

trit, murmurant : « J'aime Memsahib comme ma mère! Quand Sahib gronde, Memsahib lève les épaules et dit, parlant de moi : « Pauvre homme ! » Memsahib est toute bonté... J'aime Memsahib comme ma mère ! » Et sur cette déclaration, plus spontanée que flatteuse, — Mac était un *boy* d'environ soixante ans, un « petit garçon » frisant la soixantaine — il se retira à reculons, les mains toujours suppliantes et la tête inclinée.

Ce qui m'a frappée dans cet incident et ce qu'il importe d'en dégager, c'est que j'avais parlé de Mac, en français, langue qu'il ne comprenait évidemment pas, sans le désigner du geste ni du regard. Et cela prouve l'instinct extraordinaire de cette race à tout saisir, son génie à deviner ce que, naïvement, nous croyons lui cacher, sans en rien laisser paraître, sans se trahir par le moindre tressaillement. Ces hommes savent tout, voient tout, sont partout. Les secrets d'État, jalousement gardés dans les sphères gouvernementales anglaises, sont pénétrés, on ignore comment, par qui, et propagés avec une inconcevable rapidité de Bombay aux contreforts de l'Himalaya, à la frontière de Chine ou au Cap Comorin. Le pays entier est enserré dans les mailles d'une quantité de sociétés, de confréries,

de sectes, de comités occultes, d'êtres impalpables ou fuyants, dont Rudyard Kipling dans *Kim* a essayé de montrer la puissance et la formidable organisation.

IV

COMMENT ON VOYAGE AUX INDES. — TRAINS, GARES ET CHAMBRES D'HÔTELS. — LE BÉTEL. — JAIPUR. — POPULATION, RUES ET MONUMENTS. — LA VALLÉE DE GULTA. — AMBER LA « CITÉ MORTE ».

Pour gagner du temps, nous quittons Bombay à destination de Jaipur par un train de nuit qui nous amène, à huit heures du matin, à Ahmedabad où nous changeons de ligne. J'aurais bien voulu m'arrêter un jour ou deux dans cette ville, autrefois la plus belle de l'Ouest des Indes et peu connue des touristes, mais les heures passent et il nous faut brûler l'étape.

Mac transporte nos bagages dans le train de Jaipur où nous nous installons. Les wagons sont garnis de deux fauteuils à l'usage presque exclusif des Européens et de banquettes basses très profondes, en raison de l'habitude des Hindous de

s'étendre ou de s'asseoir en tailleurs, le tout parallèle à la voie et non, comme chez nous, face à l'avant ou à l'arrière. A vrai dire, les Européens voyagent toujours avec un fauteuil d'un genre spécial, se roulant comme un parapluie. C'est encore là un meuble dont on ne tarde pas à apprécier l'utilité.

Les gares de chemin de fer, aux Indes, semblent être autant d'entreprises de déménagements. L'Hindou emporte avec lui tout un attirail de paquets et d'ustensiles. Cohue et encombrement donnent l'impression d'une population fuyant devant l'invasion, l'inondation ou quelque cataclysme.

Pas de salles d'attente. En revanche, des fontaines et des filtres où chacun se précipite pour boire. Sur des monceaux de colis et de ballots, sont entassés : marchands, paysans, fakirs presque nus et gris de cendres, femmes musulmanes dissimulées sous de longs voiles de toile blanche, percés de deux trous laissant apparaître leurs yeux noir de jais. Sur les toits des wagons, les singes font des sauts périlleux, à la grande joie des perroquets et des perruches qui témoignent leur admiration par des cris perçants.

En vertu d'un accord tacite, Européens et indi-

gènes évitent de monter dans le même compartiment. Cependant, nécessité fait loi et lorsque la place manque, — ce qui arrive souvent — chacun s'installe au hasard.

Il avait été convenu que le chef de gare d'Ahmedabad nous réserverait un wagon; mais l'affluence est telle que, cinq minutes avant le départ, la portière s'ouvre et donne passage à un Hindou qui, dans le plus pur anglais, s'excuse de son importunité et nous demande la permission de s'installer pour déjeuner. Et bientôt la conversation s'engage. Notre compagnon est un homme intelligent, d'excellente éducation et de bonnes manières. C'est un ancien avocat, qui a quitté le barreau pour les affaires. Il aurait grand plaisir à visiter l'Europe, mais la chose lui est impossible, sous peine d'être déchu de toutes les prérogatives de sa caste. Il m'explique que s'il n'est pas monté dans le wagon-restaurant, c'est que sa religion lui interdit d'accepter aucune nourriture des mains de gens d'une caste religieuse inférieure à la sienne. Encore et toujours cette barrière des castes, cette hiérarchie impérieuse. Strictement, il ne devrait même pas manger devant un chrétien, ni employer des objets ayant déjà servi. Ainsi, lorsque, par hasard, une

personne de haute classe fait usage d'une assiette, elle la brise immédiatement après. On ne s'étonnera donc pas que les Hindous nous considèrent comme peu dégoûtés de nous servir toujours des mêmes assiettes, des mêmes fourchettes et des mêmes couteaux. Cette aversion pour tout ce qui a été souillé par un contact est telle qu'ils ne touchent de leurs lèvres aucun récipient. Ils boivent comme nos paysans du Midi « à la régalade », en versant le liquide à distance dans la bouche. J'apprends encore que les ouvrages malpropres s'effectuent exclusivement de la main gauche.

Son repas terminé, notre compagnon prend une feuille d'arbre assez analogue à celle du citronnier, quoique un peu plus longue et plus pointue, l'enduit d'une crème blanche, qui n'est autre chose que de la chaux délayée, y ajoute quelques graines sèches et, cette préparation terminée, la roule avec dextérité. C'est le fameux *bétel* dont on fait si grand usage aux Indes. J'ai grande envie d'y goûter mais n'ose en exprimer le désir. Mon regard me trahit sans doute, car le plus galamment du monde, l'Hindou me tend l'objet convoité. « Je l'ai fait très léger, me dit-il, parce que vous n'avez pas l'habitude. Cette mixtion est très simple : je n'y ai mis ni camphre,

ni ambre gris, ni aloès, ni musc, bien que ces ingrédients donnent une haleine agréable. C'est la coutume entre gens de qualité et même dans le peuple de s'offrir mutuellement du bétel, comme on fait, m'a-t-on dit, chez vous, pour le tabac à priser. On ne s'aborde jamais, on ne se visite pas, on ne conclut pas une affaire sans respecter cette tradition. »

J'avais, en effet, remarqué que les hommes et les femmes mâchonnaient continuellement quelque chose et qu'ils avaient l'apparence de saigner fortement de la bouche, ce dont, alors, je ne m'expliquais pas la cause. Cette coutume, toute répugnante qu'elle peut nous paraître, a son côté utilitaire et hygiénique, attendu qu'elle procure la chaux nécessaire à l'organisme, qui manque presque entièrement dans leur mode de nourriture; c'est de plus, un préventif contre la dysenterie.

Cependant, je mâche stoïquement mon bétel. Manque d'habitude, sans doute, je me sens la gorge en feu, et il me faut un violent effort sur moi-même pour ne pas rejeter cette horrible drogue si éminemment digestive pour les estomacs hindous, mais qui me détraqua le mien pour une huitaine de jours.

JAIPUR.

Il est plus de minuit quand nous arrivons à Jaipur. Un domestique à longue barbe noire, ayant toutes les allures d'un redoutable bandit, nous escorte jusqu'à l'hôtel.

La chambre que nous y occupons mérite d'être décrite pour permettre de bien apprécier le confort d'un hôtel aux Indes.

Cette chambre, assez spacieuse, est percée de deux fenêtres ou plutôt de deux larges baies de cinq mètres de haut, en face l'une de l'autre et par où s'engouffre un violent courant d'air. La porte, qui ne ferme pas, est, elle aussi, surmontée d'une baie faisant un nouvel appel d'air. Toutes ces ouvertures ont leur raison d'être en été, pendant les grandes chaleurs, mais, en la saison où nous sommes, la température, très supportable le jour, est extrêmement fraîche, la nuit. Les lits n'ont pas de sommiers. Ceux-ci sont remplacés par des lanières de toile rigides. La salle de bain, ou ce qui en tient lieu, est des plus primitives. En guise de baignoire, un simple baquet de zinc que l'on vide sur le plancher et dont l'eau s'écoule par deux trous percés dans le mur. Dès

l'aurore, nous sommes éveillés par le concert le plus discordant, les cris les plus abominables qui se puissent imaginer. Paons, pintades, vautours, chacals, singes se battent sur notre toit et sous nos fenêtres. C'est ce que notre aïeul Noë eût appelé un réveil en musique !

Jaipur est relativement moderne. Elle s'appelait autrefois Amber et s'élevait à deux lieues de là, dans une vallée si étroite qu'il lui était impossible de s'agrandir. C'est le Maharadjah Jai-Sing qui, en 1728, créa la Jaipur actuelle et lui donna son nom.

Centre commercial important, capitale d'une province riche et prospère, Jaipur est la plus belle ville des États de Radjpoute. On l'a surnommée la « Cité Surprenante ». C'est certainement, de tous les centres d'Orient, celui qui a le plus de couleur locale.

Les femmes sont nues jusqu'à la taille. Leur démarche est gracieuse. Une ceinture étroite soutient les seins. Sur les hanches, repose une jupe aux tons vifs, plissée en accordéon, garnie d'un galon d'or et ayant plus de vingt mètres de tour. Enveloppées d'un long voile de gaze dont elles se drapent à l'occasion, elles s'ornent de bijoux d'argent à profusion : lourds ornements sur le

front et aux tempes, anneaux aux narines et aux oreilles, bracelets aux chevilles et aux bras jusqu'au-dessus des coudes, bagues aux doigts et aux orteils, celles-ci agrémentées de petites boules d'argent qui tintent en marchant. Les enfants sont vêtus de robes blanches et coiffés de toques de drap d'or. Les hommes portent au front la marque distinctive de leur caste. La couleur et la forme de leurs turbans varient à l'infini selon la classe et la profession.

La ville elle-même, avec ses maisons peintes en rose, ornées de *chatris* ou tourelles, prenant l'air par des écrans en pierre ajourée, et sur les murs desquelles sont reproduites les images de tel ou tel dieu, offre l'aspect le plus propre et le plus riant. Les rues très larges, éclairées au gaz — chaque réverbère surmonté d'un paon à la queue déployée, oiseau lige de Kartik Keya, dieu de la guerre et des bons démons, fils de Siva, — se croisent à angle droit. Au milieu de la chaussée, des reposoirs où, sous une lampe toujours allumée, est nichée une vache microscopique, le cou entouré d'un petit collier de fleurs fraîches. La nuit, ces lumières scintillent comme autant de vers luisants.

Au pied des maisons, assis ou couchés sur

de grandes tables surmontées de baldaquins, rappelant nos lits à colonnes, les marchands hèlent les passants ou discutent le prix avec les acheteurs. C'est là que l'on trouve les plus beaux cuivres émaillés des Indes. On y vend aussi des bijoux, des mousselines, des toiles à ramages noirs, des parfums, des fruits, des légumes, etc... Les marchands de graines sont armés d'une gaule terminée par un morceau de papier qu'ils agitent sans cesse pour chasser corbeaux, tourterelles, minahs, perruches, qui, abusant de l'impunité que la religion leur assure, viennent audacieusement picorer les graines de l'étalage sous le nez et à la barbe du légitime propriétaire.

Le musée est moderne. La première pierre en fut posée en 1876 par le roi Édouard VII, alors prince de Galles, dans son mémorable voyage aux Indes. Les architectes se sont inspirés du style mogol. Sur les murs de la grande cour intérieure, où alternent arcades et piliers du plus gracieux effet, de nombreuses inscriptions en anglais ou en hindou, dont l'une, attribuée à Akbar : « Je n'ai jamais vu un homme se perdre dans le droit chemin. »

Le monument le plus important est l'observatoire, construit de 1718 à 1734 par Jai-Sing. Il

voisine avec le Kawa Mahal ou Palais des Vents, vraisemblablement ainsi nommé en raison des courants d'air qui se jouent à travers ses quatre-vingt-huit fenêtres.

Le temple de Siva m'a complètement déçue. C'est, d'ailleurs, l'impression que m'ont produite la plupart des temples hindous que j'ai visités. A en croire Loti, ce sont là de pures merveilles d'art, d'harmonie et de divin mysticisme, et la description qu'il en fait justifie cette opinion. C'est que Loti les a vus à travers son imagination de poète. La réalité est malheureusement moins séduisante. Ce temple de Siva, notamment, avec ses feuilles d'acanthe bleues sur fond or, est d'une désespérante banalité. Je n'en veux cependant pas trop médire, car, sur les marches du sanctuaire, le prêtre nous fait don d'une brindille de bois trempée dans de l'eau de rose au pied même de la statue de Siva et qui nous protègera contre les sortilèges et les maléfices. Ainsi soit-il!

Quant au palais du Maharadjah — car bien que placé sous la protection de l'Angleterre, l'État de Jaipur est gouverné par un prince hindou de la famille de Kachhwaha Radjpoute — n'étaient les sentinelles qui veillent à sa porte,

Pl. 5. Galta.

on le prendrait pour l'habitation d'un particulier quelconque. Détail qui a son importance : le corps de garde est, non loin de là, renforcé par un détachement de superbes tigres — en cages heureusement — dont l'un, nouvellement capturé, fait retentir l'air, à notre approche, de rugissements effroyables. Plus civilisés, les éléphants du souverain se promènent par la ville, le front orné de dessins jaunes et rouges qui conviennent assez mal, d'ailleurs, à leur genre de beauté.

Nombreuses sont les excursions à faire dans les environs de Jaipur. Nous avons la bonne fortune d'avoir avec nous un de nos amis, archéologue distingué, M. Froude Tucker, inspecteur général des Monuments historiques du Nord des Indes, qui va nous conduire à la vallée de Gulta et sera demain notre cicerone à Amber.

LA VALLÉE DE GULTA.

La vallée de Gulta est l'un des sites les moins connus des touristes. Elle est située à quelque distance de Jaipur, sur le versant d'une colline à pic que l'on gravit à pied. La route sinueuse

qui y conduit, est pavée de larges dalles de pierre. A mi-côte, on découvre Jaipur encadrée de montagnes arides dont chaque sommet est couronné d'une forteresse. Parvenus au faîte de la colline, nous dominons, de l'autre côté, une vallée profonde où sommeille une petite ville morte : c'est la vallée de Gulta.

D'après la légende, un saint homme fuyant le monde avait choisi cet endroit écarté pour s'isoler des hommes et méditer dans le silence. Le Radjah du pays, doutant de sa sainteté, résolut de le mettre à l'épreuve et lui ordonna de faire un miracle. L'ermite, qui vraisemblablement connaissait la Bible, s'inspira de Moïse. Franchissant la jungle, il s'arrêta devant un rocher où il avait remarqué des traces d'humidité, frappa la pierre de sa baguette et dit : « Que l'on creuse en ce lieu et l'eau jaillira ! » Et aussitôt, oh ! miracle ! l'eau jaillit du sol. L'endroit est devenu sacré et plusieurs temples ont été édifiés aux alentours pour commémorer ce prodige. A peine sortie de terre, cette source se déverse en cascade dans une citerne où les hommes font leurs ablutions religieuses, puis, dans une autre, entourée de chatris, et réservée aux femmes. Dans le fond de la vallée, à droite, un petit monastère où résident,

l'été, les *Sadhus* qui ont renoncé au monde.

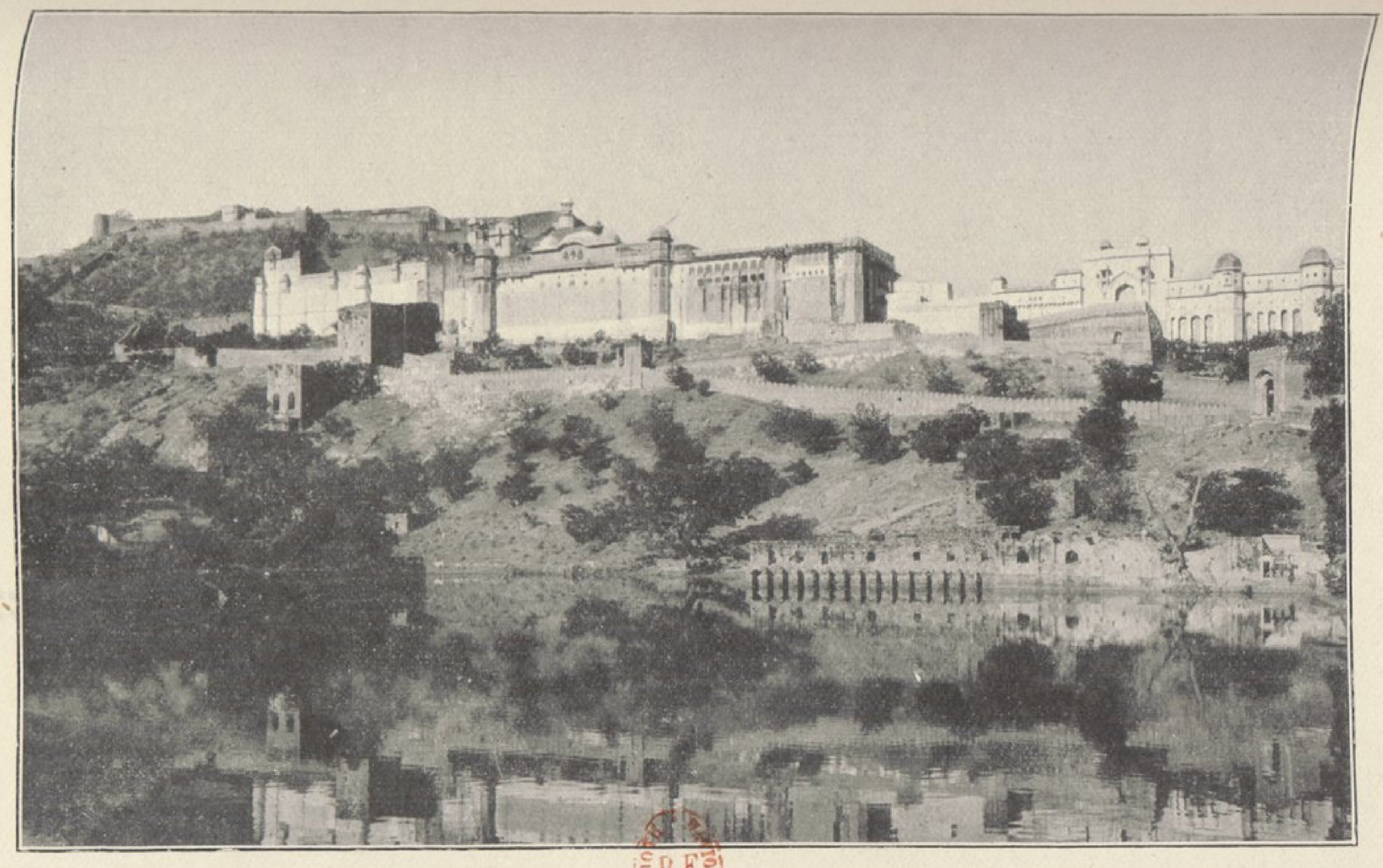
Quelques maisons bâties jadis en ce lieu sauvage, tombent en ruines et servent d'abri aux singes. « *Ao, Ba! Ao!* » leur crie-t-on. « Viens, frère! Viens! » Et aussitôt, ils apparaissent de tous côtés, bondissant de branches en branches et de rocs en rocs. Ils sont là des centaines, nous frôlant, nous escortant, prenant grains par grains, morceaux par morceaux, ce que nous leur tendons, mangeant à même nos mains pour aller plus vite, mais avec délicatesse et sans jamais nous faire mal. Ils sont grands, d'un joli gris, avec de larges favoris aux joues. Leurs ennemis irréductibles sont les singes verts, verts de poils s'entend, car la partie de leur corps qui en est dépourvue est d'un rouge éclatant. Les gris empêchent les verts de nous approcher. Ils les mordent et les chassent en poussant des cris de colère. Nos victuailles épuisées, la troupe simiesque nous interroge du regard, se consulte, puis comprenant qu'il est inutile d'insister, regagne ses pénates et disparaît. Qui jamais nous dira les motifs de haine de ces Capulets et de ces Montaigus?

Dans la pénombre qui insensiblement nous envahit, nous nous attardons à rêver. Pas un bruit.

Pas un murmure, pas même celui du vent. C'est bien le silence du néant. Soudain, Mac, notre fidèle domestique, s'approche et nous engage à nous hâter. C'est l'heure où les tigres quittent la jungle pour venir boire l'eau des citernes saintes. Nous gravissons la montagne descendue quelques heures auparavant, et nous nous retournons une dernière fois. Maintenant la vallée s'enfonce dans l'ombre, sombre comme un gouffre d'enfer, tandis qu'au lointain, sur l'autre versant, les derniers rayons du soleil couchant projettent leurs feux mauves sur les mille chatris de Jaipur la rose.

AMBER.

Le lendemain, dès l'aube, nous quittons Jaipur pour Amber, « la Cité morte », accompagnés d'un officier du Maharadjah, qui, par faveur insigne, me permet d'emporter mon appareil photographique, et de prendre quelques clichés. Longtemps, notre voiture longe des terrains incultes, des jardins abandonnés où croissent pêle-mêle les aloès et les cactus. Çà et là, creusées dans les murs, des petites niches de pierre, ornées d'offrandes



Amber, la « Cité morte ».

Pl. 6.

de plumes de paon, abritant une statue de Siva.

Nous atteignons une porte monumentale et quittons notre voiture pour monter sur l'éléphant que le Maharadjah a mis à notre disposition et qui doit nous mener à Amber. De la crête de la colline, le panorama est féerique. Rehaussé par les ruines grisâtres de la ville morte, le Palais, majestueux comme au temps de sa splendeur, se reflète dans l'eau calme d'un lac parsemé d'îlots fleuris.

L'éléphant redescend avec précaution, traverse lentement la ville abandonnée dont le sol, par instants, cède sous ses pas, et nous dépose enfin devant le palais, le seul endroit d'Amber où se trouve quelque vestige de vie.

Nos regards sont immédiatement attirés par le *Swastica*, signe symbolique de Laksmé, déesse de l'abondance, et qui se compose de deux tiges se croisant à angle droit, recourbées en sens contraire à chacune de leurs extrémités. Ce signe est le plus ancien du monde. On le retrouve dans les monuments aztèques ; les Chinois et les Japonais le connaissent également. Il est reproduit sur une quantité d'objets dont on ne se sépare jamais, car ils constituent autant de fétiches.

Tout d'abord, dans la cour d'entrée, un temple

dédié à Siva, dieu de la destruction, dont la présence n'a jamais été plus de circonstance. Au moment où nous y pénétrons, commence l'un des trois offices quotidiens, dont la célébration est annoncée par une cloche. Dans le fond, à droite, un prêtre debout prie. A gauche, un servant tape à tour de bras sur un tam-tam, tandis qu'un autre agite frénétiquement une kyrielle de sonnettes suspendues au plafond, charivari infernal bien plutôt que musique céleste. Les assistants s'agenouillent, et le prêtre présente un candélabre à plusieurs branches à Siva qui se dresse sur un autel, tout de rouge habillé, le masque effrayant. Les fidèles apposent alors leurs mains, puis leur front, leurs yeux, leurs oreilles, au-dessus des lumières pour se prémunir contre les maladies ou en obtenir la guérison. La cérémonie est terminée.

A droite du temple, un amas de sable encore rouge du sang d'une chèvre que l'on vient de sacrifier, comme chaque matin, à Kali « la Terrible ».

Nous montons à la cour d'honneur. Face à nous, le Diwan-i-Am ou salle d'audience dont le plafond repose sur trente-six colonnes de marbre blanc. Des portes en cuivre artistement



Éléphants du Maharadjah de Jaipur.

Pl. 7.

travaillé donnent sur deux salles plus petites. A gauche, dans la cour, le Ganesh-Pol (entrée des appartements privés), orné de peintures d'une finesse extrême. Dans le haut, des moucharabiehs en marbre sculpté à jour, rappelant la Cour des Myrthes à l'Alhambra, et par où les femmes voyaient sans être vues. A l'intérieur, l'entourage des portes est en bois de santal incrusté d'ébène et d'ivoire, d'une délicatesse de dessin pareille à celle des plus beaux coffrets à bijoux.

La porte principale, en cuivre ciselé, s'ouvre sur un jardin planté de jasmins, d'orangers et de bananiers et donnant accès à la salle des miroirs ou Shish Mahal. Sur les glaces et autour des portes, des branches d'arbustes et des fleurs en plâtre enduit d'un vernis qui donne, à s'y méprendre, l'apparence du marbre et, à profusion, des panneaux de marbre sculpté de toute beauté représentant partout des lis. L'amour que les Mahométans ont pour les fleurs se retrouve ici dans toute sa pureté.

Nous terminons notre visite par le Hammam, sur le toit duquel se donnaient les fêtes. De ce toit, la vue découvre la ville muette et, l'encerclant, les montagnes abruptes couronnées de forteresses d'où se détachent, pour descendre

jusqu'à la ville même, des remparts crénelés à l'instar de la grande muraille de Chine.

En redescendant, nous traversons les appartements des femmes. Rien ne peut donner une idée de la finesse des sculptures de marbre qui s'y trouvent. On ne comprendrait pas comment cette dentelle de pierre a pu résister aux outrages du temps si l'on ne savait que, redoutant les visées belliqueuses de l'Empereur Mogol Jahangir, le Maharadjah Mizza-Sing l'avait fait recouvrir de stuc pour le préserver d'une menaçante destruction. C'est là ce qui explique son parfait état de conservation.

Nous rejoignons, enfin, notre éléphant qui nous attend avec une sereine placidité qui n'a d'égale que celle de son cornac. Sur la route, la chaleur est accablante et la réverbération du soleil fatigue la vue. A trois heures, nous rentrons dans les murs de Jaipur, et à minuit, dans la nuit fraîche et étoilée, nous roulons vers Delhi.

V

DELHI. — LA CITADELLE IMPÉRIALE DES GRANDS MOGOLS. — LE DIWAN-I-AM. — LE DIWAN-I-KHAS. — MOSQUÉE DE JAMA. — LES RUINES DU VIEUX DELHI. — TOUR DE KUTUB. — MAUSOLÉES DE NIZAM-UD-DIN, DE HUMAYUN ET D'ALTAMASH.

Delhi — en sanscrit Indrapasthra (demeure d'Indra) — est située sur la rive droite de la Djemna, dont le cours est de 1.200 kilomètres et qui, prenant sa source dans l'Himalaya, se jette, grossie de nombreux affluents, dans le Gange, à Allahabad. C'était encore, au temps qui précéda la conquête mahométane, vers la fin du XIVe siècle, l'une des cités réputées les plus belles du monde. Les historiens persans ne tarissent pas d'éloges sur ses merveilles et l'on assure que sa population était alors de 2 millions d'âmes : elle ne compte plus aujourd'hui que 220.000 habitants. Selon la

tradition, les rues y étaient pavées en or et arrosées avec les essences les plus délicieuses; ses bazars regorgeaient d'objets précieux et le Palais des Pandous ou « Enfants du Soleil », dont l'empire était considéré comme le plus puissant de toute l'Inde, scintillait de diamants et autres pierres précieuses. Avec la race des Pandous, sa splendeur s'éteignit. Enlevée et pillée par Mahmoud, sultan de Ghasna, elle s'affranchit sous trois dynasties afghanes, dont la dernière fut dépouillée par Tamerlan en 1398. Elle devint alors la capitale de l'Empire des Mogols. Emportée d'assaut en 1738, par Nadir Shah, elle fut occupée en 1802 par les Anglais qui l'abandonnèrent comme résidence au Grand Mogol. Centre de la révolte des Cipayes, en 1857, elle fut reprise par les Anglais après un siège célèbre par ses actes d'héroïsme et ses atrocités.

La nouvelle Delhi, fondée par Shah Jahan, au XVIIe siècle, est divisée en deux villes habitées l'une par les Hindous, l'autre par les Musulmans. Les rues y sont généralement tortueuses, anguleuses et étroites, à l'exception du *Chandni Chauk*.

Notre hôtel, selon la coutume, est situé en dehors de la ville. Par-delà l'enceinte crénelée,

Hathi Pol ou Porte des Éléphants. à Delhi.

Pl. 8.

pointent vers le ciel les hauts minarets des mosquées. De ma fenêtre, je contemple les coupoles et les silhouettes des innombrables édifices debout ou en ruines, qui s'étendent à perte de vue, et font de Delhi un séjour enchanteur pour les archéologues.

Nous entrons dans Delhi par la porte de Kashmir. A gauche, la citadelle; à droite, la mosquée colossale de Jama.

La citadelle, résidence des Grands Mogols, est un amoncellement de palais, de kiosques, de mosquées, de bains, de jardins, où vivaient l'Empereur, les membres de sa famille au nombre de plusieurs centaines, et sa cour, dans le déploiement d'un faste, d'un luxe et d'un raffinement, dont les contes orientaux parviennent à peine à nous donner l'idée.

Deux portes ouvertes dans les hautes murailles crénelées, rappelant celles des châteaux forts sarrazins, y donnent accès : l'une, la porte de Delhi, hérissée de menaçantes pointes de fer, de chaque côté de laquelle montent la garde deux statues d'éléphants, grandeur naturelle, reproductions de celles qu'avait fait sculpter Shah Jahan, et dont la restauration a donné lieu entre archéologues à des levées de boucliers; l'autre, la

porte de Lahore, communiquant par une voûte avec une seconde entrée monumentale et massive, sur la terrasse de laquelle se tenaient jadis les fanfares militaires chargées d'annoncer l'arrivée des visiteurs admis à se présenter devant l'Empereur. Seuls, les princes de sang royal avaient le privilège de pouvoir continuer leur route à cheval. Les autres devaient mettre pied à terre et traverser ainsi une large esplanade jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une barrière où un maître des cérémonies proclamait à haute voix leurs noms et qualités.

C'est seulement après ces formalités qu'ils parvenaient à la salle d'audience publique ou Diwan-i-Am, où se tenait l'Empereur. Ce Diwan-i-Am est une salle ouverte, supportée par des piliers de proportions harmonieuses. Tout au fond, dans une sorte de loggia, la place qu'occupait autrefois le trône. Ce trône était en or massif, incrusté de rubis et d'émeraudes. Le dossier figurait deux paons aux larges queues déployées, rehaussées de perles, de saphirs et autres pierres précieuses et, dominant le tout, un perroquet, grandeur naturelle, taillé dans une seule émeraude. Les murs étaient ornés de mosaïques florentines représentant des fleurs, des fruits et des oiseaux, attri-

buées à un artiste français, Austin, de Bordeaux.

Notre jeune ami M. Froude Tucker, nous décrit avec détails et précision les réceptions royales des Grands Mogols, la magnificence de cette cour impériale avec les costumes des Radjahs et des princes constellés de joyaux, leurs fringants coursiers caparaçonnés, les éléphants recouverts de surplis de velours et d'or, portant des dais drapés de soieries aux couleurs chatoyantes, et tout un peuple de seigneurs s'inclinant devant la majesté du Grand Mogol scintillant de pierreries et qu'éventaient, avec de larges éventails de plumes rares, un cortège d'eunuques.

La troisième cour conduit au Diwan-i-Khas ou salle d'audience privée, reposant sur une plateforme à un mètre au-dessus du sol et ornée de colonnes massives de marbre blanc, incrustées de dorures aussi fines que les enluminures des plus artistiques manuscrits du Moyen-Age. C'est ce qu'on peut rêver de plus doux et de plus délicat.

Les appartements de l'Empereur ne sont pas moins remarquables; la fenêtre, dite « de la justice », a un écran d'albâtre ajouré d'une finesse prodigieuse, réputé, du reste, comme l'une des merveilles de Delhi. Les murs sont enjolivés de

délicates guirlandes de feuilles d'acanthe, tandis que le plafond est rehaussé de tons plus vifs, rappelant les broderies persanes entourées de liserés d'or. Tout cela est si frais que l'on a peine à croire que, du haut de ce plafond, « trois siècles vous contemplent ».

Les bains étaient d'une richesse inouïe. Un petit cours d'eau, s'échappant d'une fontaine incrustée de pierres précieuses, répandait son eau parfumée, qui s'écoulait dans une rigole de marbre gris et jaune, imitant dans ses dessins le frissonnement d'un ruisseau sous la caresse du vent. Dans la salle de repos, des divans de marbre blanc. Tout cela est en parfait état de conservation et témoigne du raffinement extraordinaire de l'époque.

Le lendemain, de bonne heure, ma première visite est pour la Jama Musjid ou Mosquée de Jama, également construite par Shah Jahan, et renfermant des reliques de Mahomet. C'est, dit-on, la plus importante mosquée de l'Islam. Elle est bâtie extérieurement en pierre de couleur sanguine. Au haut de l'escalier, de proportions monumentales, se trouve l'entrée principale, qui ne s'ouvrait autrefois que pour les Grands Mogols, et, de nos jours, pour le vice-roi ou des membres



Mosquée de Jama, à Delhi.

Pl. 9.

de la famille royale d'Angleterre. Les portes, de noble allure, sont entièrement ornementées d'arabesques en cuivre ciselé, d'une épaisseur de plusieurs centimètres.

Au centre de la cour, pouvant contenir 100.000 personnes, une large fontaine ou *hanafiyeh*, servant aux ablutions saintes des fidèles. Cette cour est entourée par une colonnade ouverte, à travers laquelle apparaissent, gris sous la poussière des ans, les ruines et les bouquets de palmiers du vieux Delhi.

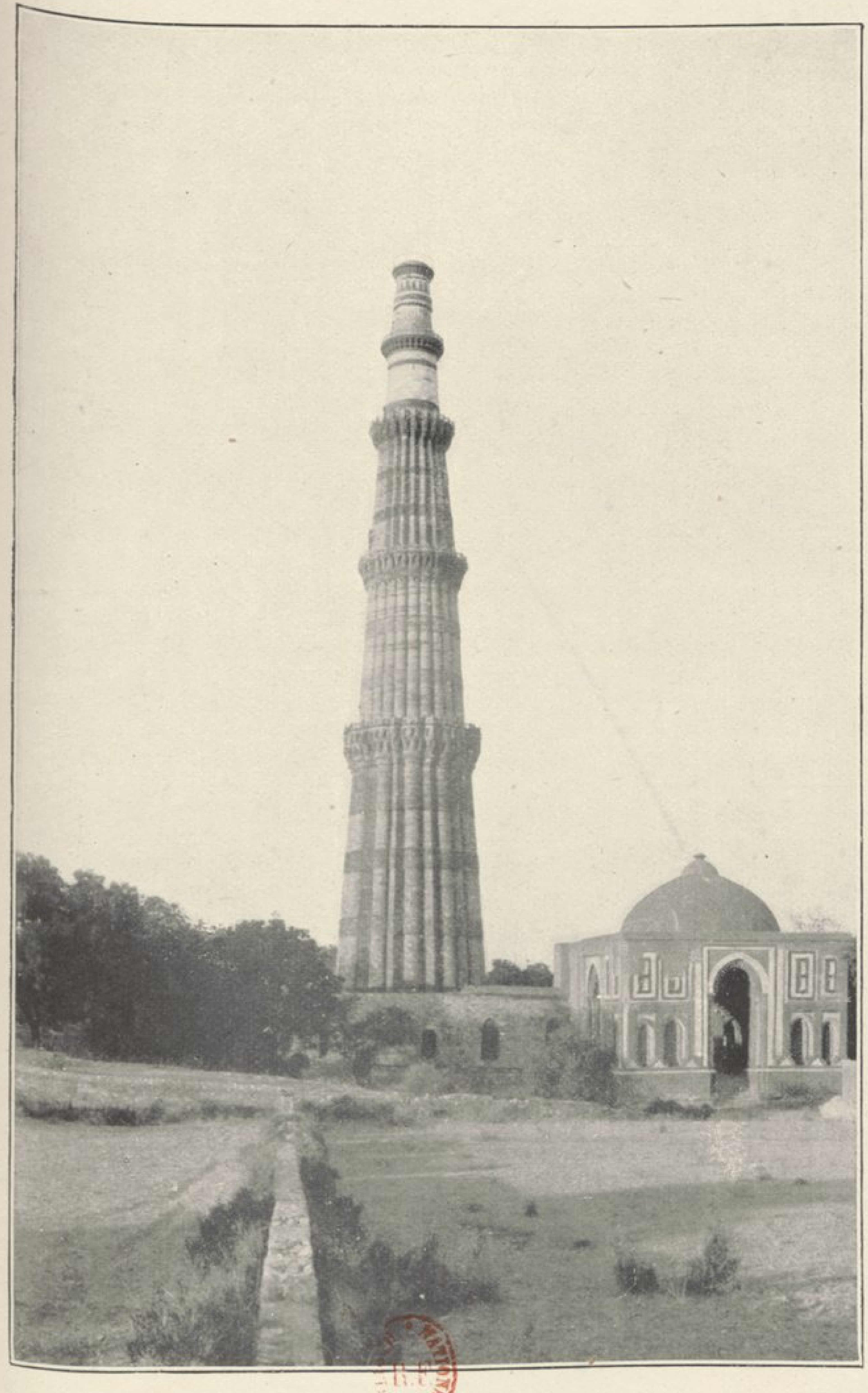
De chaque côté des coupoles de marbre blanc, s'élancent deux minarets d'une hauteur de cinquante mètres, qui ajoutent encore aux proportions harmonieuses de ce monument. De loin, ils ont l'apparence de deux bras levés vers les cieux et implorant la miséricorde divine.

Les ruines du vieux Delhi couvrent une telle étendue que plusieurs jours ne suffiraient pas à les parcourir. En effet, sur une surface de plus de 50 kilomètres, différents rois ont chacun construit leur propre ville. C'est une gigantesque nécropole, un amas de palais, de kiosques, de mosquées, de tombeaux, tel que celui d'Humayun, en pierre rose, dont le style, dit-on, a inspiré les plans du Taj Mahal. Les murailles

circulaires forment l'enceinte d'un jardin ornementé d'un cours d'eau qui paraît d'autant plus frais et joli que les environs immédiats sont poussiéreux et dénués de verdure. D'après la coutume tartare, les mausolées étaient toujours construits au milieu d'un jardin orné de fleurs, emblème de la vie, et de cyprès, emblème de l'éternité et de la mort. Pendant l'existence de son propriétaire, c'était pour lui un endroit de plaisir et de récréation.

Un peu plus loin, le tombeau de Nizam-ud-Din, un saint à qui la légende prête de surprenants miracles. Maints grands personnages désirant reposer dans cet endroit sanctifié par ce saint, y ont fait élever leur dernière demeure, entre autres la princesse Jahanara Begam, fille dévouée de Shah Jahan, célèbre par sa bonté et sa simplicité. Une épitaphe rappelle qu'elle ne voulut au-dessus d'elle qu'un peu de terre sur laquelle pussent pousser les fleurs. Ses admirateurs ont respecté sa volonté, mais ils ont entouré sa tombe d'un écran de marbre ajouré qui tamise les rayons du soleil. Un grand arbre donne une douce fraîcheur. Dans la pénombre de ce sanctuaire, on se sent gagné par un pieux recueillement.

Plus loin encore, le tombeau du premier Empe-



Tour du Kutub.

Pl. 10.

reur musulman Shamshudin-Altamash, et la Tour de Kutub, Kutb ou Kout-Ab, dérivation de Kutb-ud-Din (Étoile polaire de la religion), nom du premier souverain des Pathans ou Afghans, dont le minaret de pierre rouge a près de 44 mètres de circonférence, et qui avait autrefois 100 mètres de hauteur. Diminuant insensiblement de largeur à partir de sa base, elle est divisée en cinq étages couronnés de galeries, admirablement sculptée et ornée d'énormes inscriptions arabes en relief.

Tout autour, des vestiges de cloîtres, les restes d'un temple à trois arches, dont l'une immense, est d'une délicatesse de ligne exquise.

Sur la route que nous suivons pour rentrer à Delhi, de nombreux troupeaux de chèvres soulèvent des nuages de poussière qui nous aveuglent.

Avant de quitter Delhi, j'erre encore une fois dans ses bazars, moins attrayants que ceux de Jaipur, quoique pittoresques avec leurs tapis de prières, leurs étoffes chamarrées, leurs bibelots et leurs étalages de fruits étranges. Mais je les distingue à peine. Entre eux et moi se dresse la vision du Delhi d'autrefois, la vision des longs cortèges de Radjahs constellés de pierreries jusque sur les pommeaux de leurs selles et les fourreaux de leurs sabres, des princes et des

nababs aux tuniques chamarrées d'or et de perles, des sultanes aux voiles diaphanes, accoudées aux dentelles marmoréennes des balustrades ou nonchalamment étendues sur les divans des jardins, parmi les hibiscus, les palmiers et les tamaris, dont le feuillage léger baigne dans l'eau parfumée des ruisseaux d'albâtre. A mes oreilles retentissent les éclatantes fanfares de cuivre des hérauts d'armes du Nakkar-Khana, et il ne faut rien moins que le sifflet de la locomotive qui m'emporte à Agra pour me rappeler à la banale réalité.

VI

AGRA. — LA CITADELLE. — LE DIWAN-I-AM. — LE DIWAN-I-KHAS. — LA MOSQUÉE DE PERLE. — LE TAJ MAHAL. — FATEHPUR-SIKRI. — PALAIS D'AKBAR. — LA MOSQUÉE DE JAMI. — SIKANDRA. — MAUSOLÉE D'ITMAD-UD-DAULAH. — LES RUINES.

Agra est située à 180 kilomètres dans le Sud-Ouest de Delhi, sur les rives de la Djemna. Ce n'était, à l'origine, qu'un village, sur l'emplacement duquel Sekunder-Lody fonda, en 1501, Badulghur, qui devint la capitale de ses États. Au XVIe siècle, son nom fut changé par Akbar en celui de Akbarabad et, en 1647, en celui d'Agra, qu'elle a conservé. En recevant le nom d'Agra, elle perdit, en grande partie, son ancienne splendeur parce que, ainsi que je l'ai dit précédemment, le siège de l'Empire fut, à la même époque, transféré à Delhi. Principal centre de

l'insurrection des cipayes, avec Delhi, en 1857, elle fut le théâtre de luttes acharnées et mémorables.

Agra est l'une des villes des Indes qui comptent le plus d'édifices religieux : une soixantaine de temples hindous et plus de cent mosquées. Le quartier indigène ne ressemble en rien ni à celui de Delhi, ni à celui de Jaipur. Autant, à Jaipur, les voies sont propres, droites et larges, autant, ici, elles sont étroites et accidentées. On devine, rien qu'à interroger les enseignes des boutiques, les effrayants ravages que les épidémies doivent faire, lorsqu'elles éclatent dans les rues resserrées de cette ville. L'une des premières qui attire mon attention est apposée sur une masure sordide, merveilleux bouillon de culture pour tous les microbes de la création. J'y lis, en grosses lettres, l'avis suivant : *Remèdes contre les fièvres, les diarrhées, la dysenterie et le choléra.* Et l'on m'assure que l'Esculape du lieu fait des affaires d'or. Avis aux pharmaciens d'Europe en quête d'une clientèle!

La ville et ses environs renferment une si prodigieuse quantité de monuments, qu'il faut forcément limiter son choix aux plus célèbres : la citadelle, le Taj Mahal et Fatehpur Sikri.

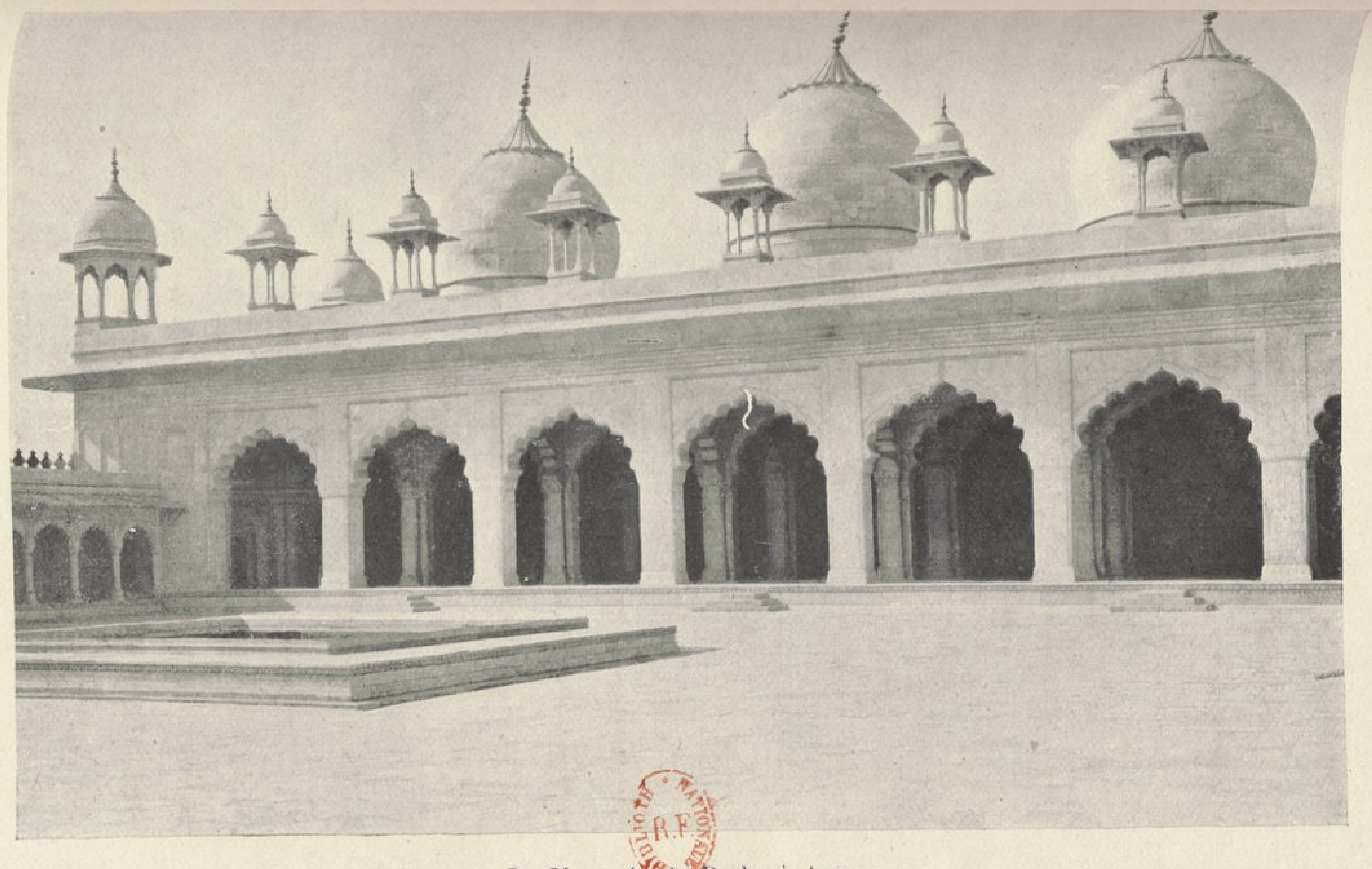
La citadelle, bâtie un peu en dehors de la ville, de même que celle de Delhi, était l'impériale résidence des Grands Mogols. On y pénètre par deux portes percées dans les flancs de ses formidables remparts, écrasants contreforts de ces palais de marbre, d'onyx, d'albâtre, d'agathe et de porphyre : 1° la porte de Delhi, appelée également « Hathi Pol » ou Porte des Éléphants, à cause des deux statues dont elle était autrefois flanquée ; 2° la porte d'Amar-Sing qui, selon la coutume musulmane, au lieu de s'ouvrir sur un espace libre, donne sur une muraille formant angle droit, de façon à briser, en cas de siège, le choc de l'assaillant.

Du haut des remparts, la vue domine la Djemna, aux eaux d'argent fondu, au cours ondulant et sinueux, la Djemna sainte.

Aussi loin que l'œil puisse voir, jusqu'aux confins de l'horizon, l'immense plaine est si désolée et si aride que, n'étaient l'éclat du soleil et la chaleur du jour, on la prendrait pour quelque froide steppe chinoise ou sibérienne desséchée par le vent d'hiver. De temps à autre, un Hindou passe, point blanc imperceptible dans cette immensité nue. Des caravanes de chameaux, dont l'ombre se profile sur le sol, se dirigent vers le

Nord, emportant sur les marchés du Népaul, du Thibet ou de la Chine mystérieuse, de lourds ballots de marchandises. Un chant funèbre monte jusqu'à nous, plus angoissant encore dans ce plein air qu'entre les murs resserrés d'un temple. Par bouffées, la brise enfle le son, à l'instar d'un soufflet d'orgue. D'où viennent ces voix? Personne au-dessous de nous. Personne aux alentours. Mais voici que, derrière un angle des remparts, débouche une troupe d'hommes, marchant d'un pas lent et cadencé comme le battement d'une horloge. C'est un cortège funèbre, celui d'une femme sans doute. Drapé de mousseline rose, un corps repose sur un brancard fait de lianes, que les porteurs balancent sur leurs épaules. La troupe s'arrête. Un bûcher est là. On y dépose le corps et on y met le feu. La flamme s'élève; la fumée monte, bientôt dispersée par le vent et disparaît dans l'éther bleu, douloureuse image de la vie.

La citadelle d'Agra, commencée par Akbar, en 1566, marque l'évolution de l'architecture à une série d'époques successives : d'abord, le style hindou, avec ses décorations de pierre très fouillées que l'on retrouve à Fatehpur Sikri; ensuite, le style persan, avec l'introduction du



La Mosquée de Perle, à Agra.

Pl. 11.

marbre blanc au temps de Jahangir, puis du marbre de couleur et, enfin, le style un peu efféminé de Shah Jahan.

Lorsqu'on entre par la porte de Delhi, on a, peu après, sur la droite la « Muti Musjid » ou Mosquée de Perle, dont la dénomination ne s'explique pas, de prime abord, car les murs sont rugueux et rougeâtres, les marches de l'escalier inégales et primitives. Mais, après les avoir gravies avec peine, on est aussi surpris qu'ébloui à la vue du plus beau sanctuaire musulman de toute l'Asie. Bassins, dalles, colonnades, dômes, sont d'une blancheur de neige, d'un marbre plus pur que le Paros.

Si au contraire, on pénètre par la porte Amar-Sing, la première chose qui frappe le regard est, à droite, le palais d'Akbar, d'architecture sévère et un peu froide. L'appartement des femmes y est attenant; les fenêtres sont de pierre ajourée et non de marbre; celui-ci n'apparut que plus tard. Nombreuses sculptures représentant des perruches, des fruits, etc...

La triple rangée de colonnades et d'arcades dentelées du Diwan-i-Am, commencée sous Shah Jahan et terminée sous Aurangzib est plus moderne. Les pierres sont recouvertes d'un ciment

spécial aux Mogols, appelé « chunam », enduit d'un vernis qui lui donne l'apparence du marbre et faisait ainsi ressortir davantage les peintures et les dorures.

Dans le Diwan-i-Khas, situé derrière le Diwan-i-Am, se révèle l'influence persane avec la profusion de ses décorations et de ses incrustations de marbre de couleur, de cornaline, de lapis-lazuli, de jade, etc.

Le Khas Mahal, de marbre poli, d'une éblouissante blancheur, et le Shish Mahal, autrefois salle de bain des Zananas (femmes du harem), donnent tous deux sur le Anguri Bagh ou « Jardin des Raisins », dont les parterres de gazon, encadrés de bordures de grès rose, étaient jadis des cours d'eau, dans le fond desquels du sable de couleurs variées formait des arabesques imitant des tapis de Perse.

Descendus aux appartements souterrains d'été où se retiraient les femmes pendant les chaleurs, notre attention est attirée par la transparence lumineuse des murailles d'albâtre, dont l'escalier est entouré et à travers lesquelles pénètrent les rayons du soleil.

Remontés au jour, nous gravissons quelques marches et nous nous trouvons dans une petite

salle à ciel ouvert, ayant au milieu une séduisante fontaine creusée dans le sol. Cette pièce donne accès, d'un côté, à la Mina Musjid, mosquée minuscule et particulière à Shah Jahan et, de l'autre, à la Sammam Burj ou « Tour du Jasmin », construction octogonale, d'une pureté de lignes incomparable. Les colonnes sont de marbre blanc ainsi que les panneaux de la véranda intérieure, sculptés avec un raffinement inouï et incrustés de toute une variété de pierres reproduisant avec une étonnante précision les tons des fleurs.

Cette Tour du Jasmin, édifiée par Jahangir pour sa sultane préférée, la jolie et bonne Nur Mahal, fut ensuite habitée par la femme de Shah Jahan, Mumtaz Mahal. Shah Jahan y résida pendant les sept dernières années de sa vie, en compagnie de sa fille Jahanara, lorsque, détrôné par son fils, il fut exilé à Agra.

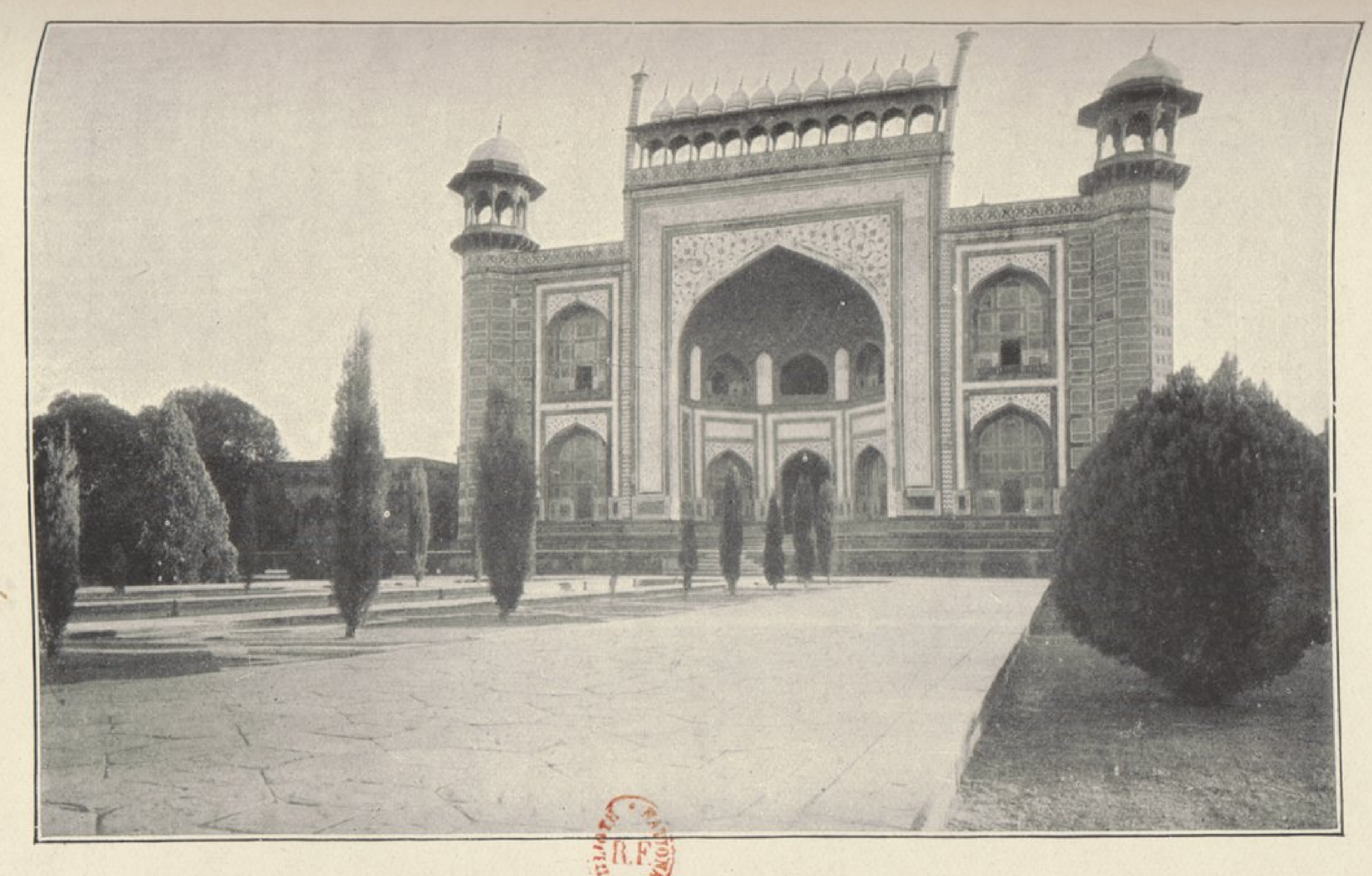
La triste légende de Shah Jahan, le souvenir de ces Sultanes gracieuses et belles, objet de tant d'amour, aux corps souples, drapées de voiles transparents et légers, le murmure de cette fontaine aux eaux limpides, la vue de cette nature calme et ensoleillée, la poésie et le charme spécial qui règnent dans tout l'entourage, vous enva-

hissent d'une indéfinissable douceur. C'est là que Shah Jahan s'asseyait, songeant à celle qu'il avait tant aimée. C'est là qu'il mourut, les yeux fixés sur le Taj Mahal, dernière demeure de sa Mumtaz adorée, le Taj Mahal, merveille des merveilles, dont les dômes blancs, là-bas, à l'extrémité de la plaine, se détachent sur l'azur immaculé du ciel.

LE TAJ MAHAL.

Le Taj ! Ceux qui ont contemplé cet admirable joyau comprendront l'émotion qui s'empare de moi, rien qu'à écrire son nom.

Arjumand Banu Begam, petite-fille de Mirza Ghias Beg, premier vizir de Jahangir, était connue sous le nom de Mumtaz Mahal, la *Couronne du Palais*. En 1612, à l'âge de dix-neuf ans, elle épousa Shah Jahan qui en avait vingt et un, et s'était déjà marié. Cette nouvelle union fut, dans toute l'acception du terme, un mariage d'amour. La charité et la bonté de Mumtaz Mahal n'avaient d'égales que sa beauté et sa grâce. Elle mourut en 1630, en donnant le jour à un fils, son quatorzième enfant. Ce fut pour Shah Jahan un coup terrible. Effondré sous le poids de la douleur, il se confina dans la solitude et songea à abdiquer.



Porte d'entrée du Taj Mahal.

Pl. 12.

Tout luxe fut banni de la cour. Les bijoux, les parfums, la musique furent interdits. Le corps de Mumtaz Mahal fut déposé au centre du jardin du Taj dans un tombeau provisoire.

Shah Jahan entendait que le mausolée de sa femme fût le plus beau de l'univers.

De nombreux artistes et architectes résidaient, à cette époque, à Agra.

Les plans des monuments les plus célèbres furent soumis à l'Empereur; aucun ne fut jugé digne de la défunte Sultane. Après bien des hésitations, le choix du souverain s'arrêta enfin sur un projet que l'on a attribué à un Italien alors au service des Mogols, Geromino Verroneo, mais qui est en réalité l'œuvre d'un Persan ou Turc byzantin du nom de Ustad Isa.

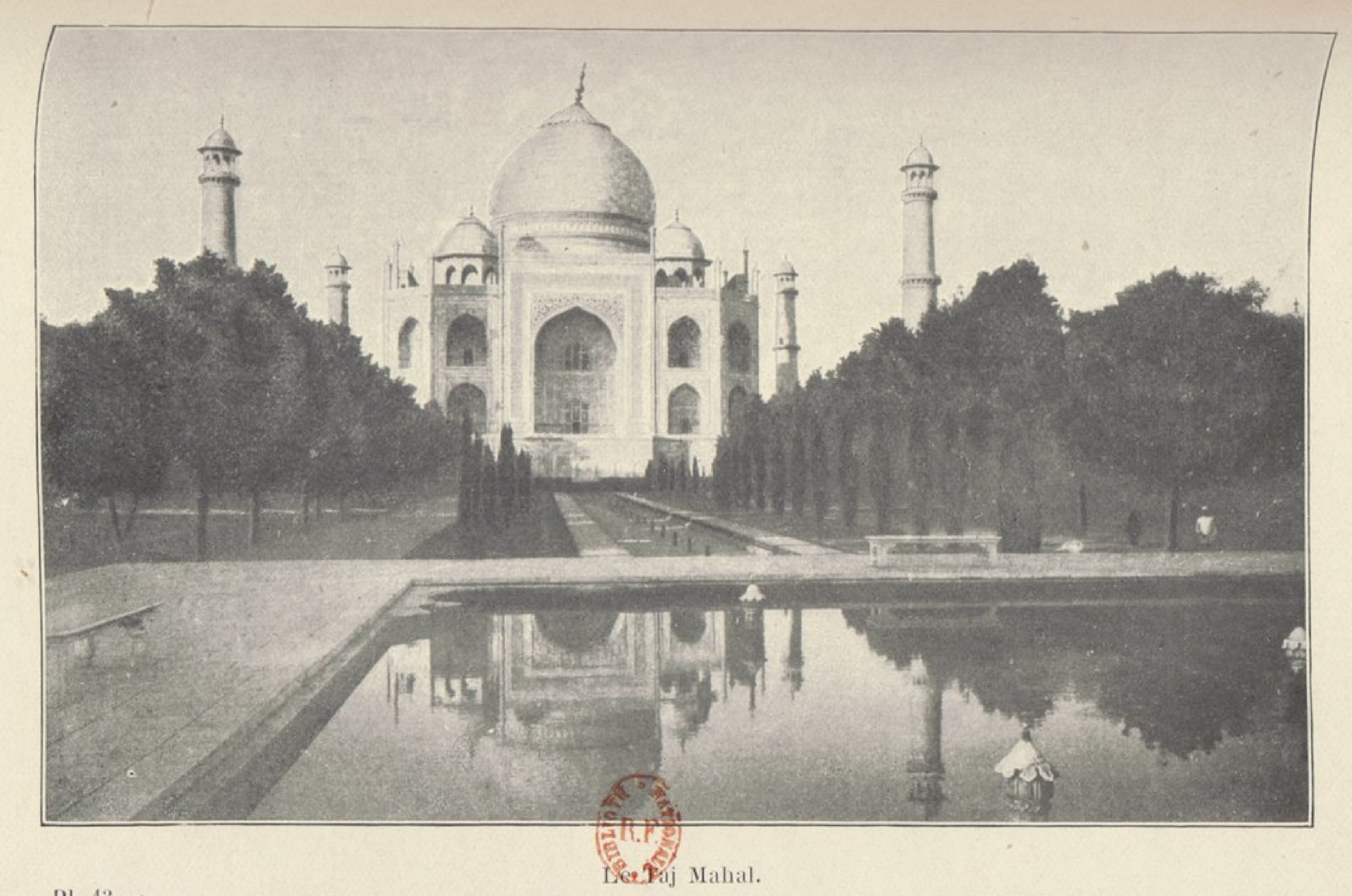
Le projet accepté, on commença immédiatement la construction de l'édifice, dans le jardin du Taj, à quelques kilomètres d'Agra. Cette construction dura dix-sept ans. Vingt mille hommes y travaillèrent sans interruption, recrutés parmi les plus habiles ouvriers de Judée, de Perse, d'Arabie et de Turquie. Le gros œuvre fut confié à des maçons de Bagdad, de Delhi et de Multan, les dômes à des Turcs, les mosaïques à des artistes de Bagdad, les inscriptions à des calligra-

phes de Chiraz. Jaipur fournit les marbres; Fatehpur Sikri, le grès rose; Ceylan, le lapis-lazuli et les diamants; le Punjab, le cristal; le Thibet, les turquoises; la Perse, l'onyx et les améthystes; l'Arabie, le corail et la cornaline.

L'enclos du Taj est précédé par le Caravansérail, bâtiment où les pauvres trouvaient asile et nourriture. Chaque année, le jour anniversaire de la mort de la Sultane, des sommes d'argent étaient réparties en offrandes prises sur des fonds laissés au Taj, à cet effet.

L'entrée est une porte monumentale, d'allure fière et noble. De chaque côté, deux ailes surmontées de chatris. Au centre, une large baie ogivale, ornée d'inscriptions en marbre noir se détachant nettement sur le grès rose, versets du Coran conviant les cœurs purs à pénétrer au paradis.

Nous traversons dans toute sa longueur cette baie centrale dont les parois sont revêtues d'ornements identiques à ceux de la façade. Une pénombre douce et reposante y règne. A son extrémité, la clarté aveuglante du jour m'éblouit un instant, puis mes yeux s'habituent à la lumière et, alors, je demeure sur place, interdite et muette devant l'apparition inattendue et su-



Le Taj Mahal.

Pl. 13.

blime du Taj Mahal dont les eaux lisses d'un cours d'eau reflètent la simplicité majestueuse, la pureté harmonieuse et divine.

Ce trouble, dont je ne songe pas à me défendre, d'autres ont dû l'éprouver avant moi. En présence de ce décor grandiose, qui n'est, cependant, qu'un amas de pierres, l'âme est envahie par un sentiment d'humilité, de recueillement, de respect infini. Assise à l'ombre d'un cyprès, sur le rebord d'une fontaine, je contemple longuement, sans oser proférer une parole, — comme si le moindre bruit eût été un blasphème — cette œuvre incomparable, où le génie de l'homme a su révéler le néant de la vie et l'insondable abîme de l'au-delà.

A pas lents, nous nous dirigeons vers le mausolée que supportent deux socles superposés, l'un en grès rose, l'autre en marbre blanc, aux quatre extrémités desquels des minarets pointent vers le ciel. La porte, jadis d'argent ciselé, volée et fondue en 1764 par les Jats, est aujourd'hui en bronze. Sous le portique, des incrustations de marbre noir et de couleur, reproduisant des versets du Coran. La coupole, de 60 mètres de haut, est éclairée par de doubles écrans à jour qui laissent pénétrer une lumière bleutée sur le

cénotaphe de la princesse, au centre même de la voûte. Frêle et gracile comme le corps de celle qu'il abrite, ce cénotaphe est en marbre blanc, d'une blancheur immaculée. Sur ses contours s'enroulent des mosaïques de toutes petites fleurs, dont certaines renferment jusqu'à vingt-sept pierres de tons différents. Un peu sur le côté, le cénotaphe de Shah Jahan, plus imposant que celui de l'héroïne. Les entourant tous deux, un écran de marbre tellement léger, tellement fouillé dans ses dessins et ses arabesques ajourées, qu'il semble que le moindre contact doive le briser et le réduire en poudre, chef-d'œuvre unique, dépassant tout ce que l'imagination peut concevoir.

Sur les bas côtés du mausolée, et en retrait, huit salles où les Mullahs psalmodiaient le Coran et où des musiciens jouaient, sur des instruments à cordes, de plaintives mélodies hindoues et persanes.

Sous cette immense voûte, l'acoustique a des effets étranges qui accentuent encore le mysticisme du lieu. Un arpège de septième chanté à mi-voix n'est répété qu'après un certain temps, avec une telle douceur de son qu'il semblerait que des voix célestes et non un simple écho le redisent.

Dans une crypte, immédiatement en-dessous des cénotaphes, sont les vrais tombeaux où dorment de l'éternel sommeil l'Empereur et sa Sultane adorée. Jadis, cette crypte ne s'ouvrait qu'une fois l'an, le jour anniversaire de la mort de Mumtaz Mahal. Un grand service solennel était alors célébré, auquel assistaient l'Empereur et sa cour.

Tel est rapidement et imparfaitement décrit ce Temple de l'Amour et de la Mort.

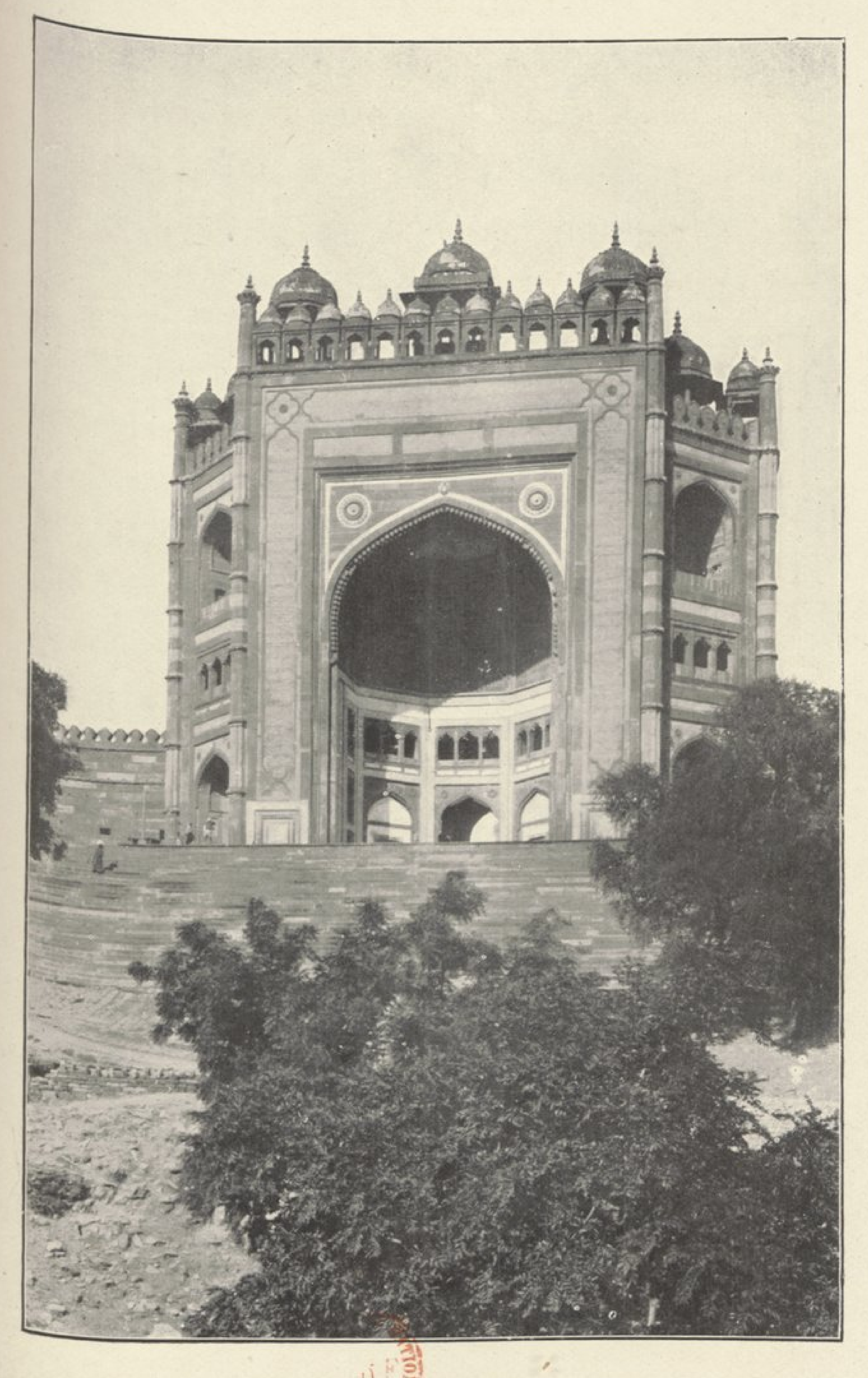
Le Taj n'a pas son égal au monde. Il perpétue le souvenir d'une femme, mais il est surtout le symbole de la Beauté. Sur cette rive de la Djemna sainte, c'est elle qui y règne perpétuellement en maîtresse. Fraîche et gracieuse à l'aurore, brillante et digne le matin, éblouissante et superbe au midi, pensive et mélancolique au crépuscule, elle répand autour d'elle, la nuit, à la pâle clarté de la lune et des étoiles, le rayonnement divin de sa splendeur et de sa sérénité. Sous l'un quelconque de ses aspects, elle vous séduit et vous charme. Et devant elle s'efface le spectre hideux de la mort pour ne plus laisser entrevoir que l'image de la vie éternelle.

FATEHPUR SIKRI.

Au loin, dans la plaine, à une trentaine de kilomètres d'Agra, une ville morte, des cendres de laquelle émergent des palais et des temples : Fatehpur Sikri.

Dans la relation de son voyage aux Indes, M Brieux l'a qualifiée de « ruines inutiles ». « Inutiles »! Epithète d'autant plus irrévérencieuse sous la plume de M. Brieux, que c'est précisément à des « ruines » que les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres doivent l'honneur d'être ses collègues à l'Institut. Mais les ruines ne sont jamais inutiles, pas plus celles de Fatehpur Sikri que celles d'Athènes, de Rome, de Pompei, de Louksor ou de Timgad. D'ailleurs pour morte qu'elle soit, Fatehpur Sikri est encore parfaitement conservée ; elle ne tombe pas en poussière et constitue l'un des vestiges les plus intéressants de l'ancienne civilisation hindoue.

D'après la légende, Akbar (1542-1605), le plus grand Empereur Mogol, le conquérant qui, par la force des armes, soumit tout l'Hindoustan à ses lois, se désolait de la perte de ses deux fils. Ayant appris, un jour, qu'un derviche, du nom de Chishti,



Pl. 14. Porte Buland Dharwazah. Fatehpur Sikri.

retiré à quelques lieues d'Agra opérait des miracles, il vint le consulter et obtint de lui l'assurance que, s'il fondait une ville à l'endroit même où il se trouvait, un fils lui naîtrait. L'Empereur se soumit et son vœu fut exaucé.

Pour si grand guerrier qu'il fût, Akbar aimait à s'entourer d'artistes, de penseurs, de savants et de poètes. Il fut le grand protecteur des lettres et des arts de son temps. Intelligent, tolérant, diplomate, ayant à lutter contre des influences contraires, désireux de concilier les éléments discordants de son Empire et de conquérir la sympathie des Hindous, ses sujets, il fit montre du plus grand éclectisme. Ainsi, quoique fervent Mahométan, il ne dédaignait pas de consulter les fakirs qui prétendaient lire dans les astres. Respectueux de la religion brahmanique, il ne cachait pas son admiration pour le christianisme, à telles enseignes qu'il autorisa les Jésuites à s'établir à Fatehpur Sikri. Il assista même à une messe catholique et — fait peut-être unique dans les annales de l'Islam — il enleva son turban et se mit à genoux, puis, en bon fils du Prophète, il se tourna vers La Mecque et se prosterna trois fois. Si respectueux des rites et des dogmes les plus divers, Akbar doit certainement occuper une

place de choix dans l'un quelconque des Paradis!

Tous les monuments impériaux de Fatehpur Sikri portent l'empreinte de son réel sentiment artistique. Son Kwabgah ou résidence privée est ornée de peintures et de dorures. De cette résidence, il pouvait pénétrer dans toutes les autres parties de la ville impériale, notamment chez la Sultane Turque, dont la chambre, qui ne mesure pas plus de cinq mètres carrés, est un petit bijou. Les murs sont décorés avec une recherche extraordinaire, mélange d'art hindou, persan et chinois. Pas un pouce qui ne soit peint ou ciselé. Des fruits, raisins ou grenades enlacent les piliers; sur les panneaux, des animaux, des arbres et des fleurs.

Un peu plus loin deux autres palais : le Diwan-i-Khas, salle d'audience privée, au milieu de laquelle un énorme pilier se partageant, au sommet, en trente branches, soutient le trône de l'Empereur ; puis, la demeure de Birbal, favori du monarque, réputé comme l'un des plus beaux monuments du règne d'Akbar, et qui comprend deux étages dont les murs sont aussi ouvragés à l'intérieur qu'à l'extérieur. On peut lui appliquer le mot de Hugo : « Le plus petit des palais ; le plus grand des coffrets à bijoux. »



Le Diwan-i-Khas. — Fatehpur Sikri.

Pl. 15.

Le Panch Mahal, palais de repos pour les femmes du harem, est un immense kiosque à cinq étages, terminé par un chatri. Le premier étage ne compte pas moins de cinquante-six piliers de styles hindou, jain, et mahométan, tous plus fouillés les uns que les autres.

Le Hammam, décoré de peintures persanes, lisérées d'or et d'écrans en plâtre ajouré, est, dit-on, le plus beau des Indes.

Dans une des larges cours, on remarque, placée au milieu de dessins quadrillés tracés sur le sol, une table en pierre, fort basse. C'était là que l'Empereur s'asseyait, lorsqu'il assistait à son jeu favori de *Pachisi*, genre d'échecs, dont les pièces étaient représentées par des esclaves femmes.

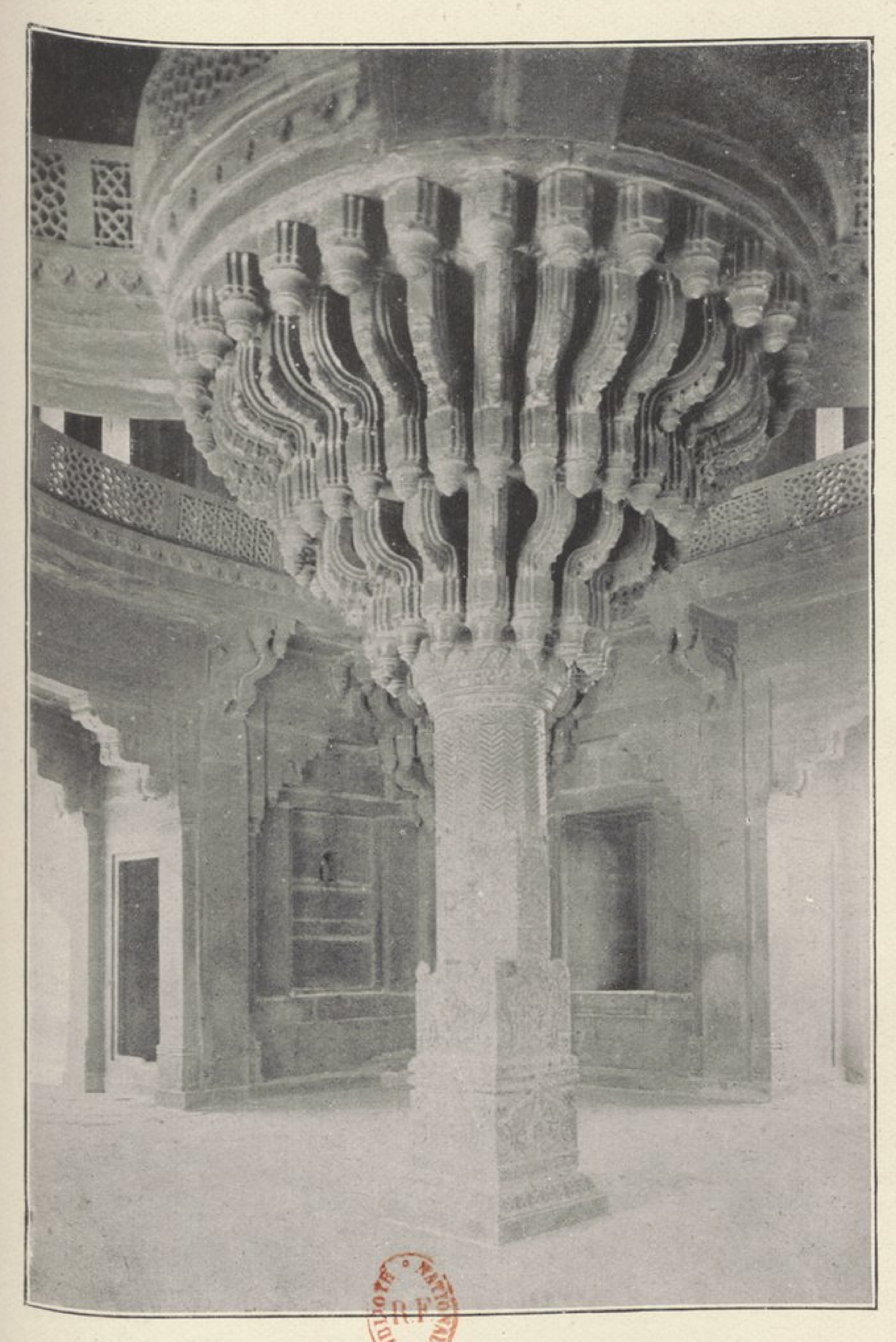
L'une des plus jolies choses de Fatehpur Sikri est la Jâmi Musjid ou mosquée de Jâmi, imitation de celle de La Mecque et édifiée en 1571, en l'honneur du derviche Chishti. Trois hautes coupoles et cent cinquante chatris la dominent. Au centre de la cour, le mausolée de Chishti, tout en marbre blanc ravissamment découpé, chef-d'œuvre de forme et de détail. Les femmes stériles viennent prier contre les *jalis,* ou écrans ajourés, et y suspendent des morceaux d'étoffes, s'engageant

ainsi à faire un don, si leur vœu est exaucé. Le tombeau est abrité par un dais d'écaille incrustée de nacre, de style persan, et sous lequel brûle constamment une lampe parfumée d'encens. L'une des colonnes de ce dais ayant été brisée, le gouvernement la fit réparer, et il fallut plus de deux ans pour réunir la quantité de nacre nécessaire.

La mosquée est entourée d'un cloître jadis habité par les Mullahs ou prêtres et les Maulvis, savants Arabes et leurs élèves.

Accroupi contre un pilier, un vieil Hindou, indifférent à ce qui se passe autour de lui, sans même lever les yeux à notre approche, psalmodie d'une voix chevrotante et nasillarde, une chanson naïve aussi primitive que le violon dont il râcle machinalement les cordes.

Ce cloître est percé de trois entrées : l'une, la Porte royale ou *Badshahi*, surélevée de quatorze marches, fait face à l'autel ou *Kiblah ;* l'autre, la Porte de la Victoire ou *Buland Darwazah* construite beaucoup plus tard, pour célébrer la conquête du Dekkan, passe pour la plus monumentale de tout l'Islam. Ses proportions gigantesques écrasent un peu les coupoles du temple. C'est là une faute de goût que n'eut pas laissé accomplir Akbar.



Colonne du trône d'Akbar.
Diwan-i-Khas. — Fatehpur Sikri.

Pl. 16.

SIKANDRA.

Akbar avait soixante-trois ans lorsqu'il mourut. Il fut enterré à Sikandra, à quelques lieues d'Agra. L'entrée principale, en grès rose incrusté d'albâtre, précède un jardin d'une végétation luxuriante. Sur les parois de la voûte centrale se détachent des inscriptions persanes. Il en est de même pour les deux ailes qui l'encadrent et où sont des loggias nommées *Nakkar Khana,* dans lesquelles, le matin à l'aurore et le soir au crépuscule, des musiciens jouaient du fifre et du tam-tam en l'honneur des morts. Aux quatre angles de cette entrée, des minarets couronnés par un chatri.

Ce mausolée d'Akbar, commencé de son vivant et achevé par Jahangir, est très différent de ceux des autres Grands Mogols.

Le monument se compose de quatre étages. Dans le sous-sol, la salle du tombeau, celui-ci tout en marbre blanc, d'une simplicité extrême. L'armure de l'Empereur, ses costumes d'apparat et ses livres préférés avaient été placés dans cette salle. Quoique ne sachant ni lire ni écrire, Akbar possédait, en effet, une vaste bibliothèque d'ouvrages hindous, arabes, persans, grecs, etc., dont il se faisait

faire la lecture. Toutes ces reliques ont naturellement été pillées par les maraudeurs.

Au premier étage, large de 110 mètres carrés, des galeries inclinées rappelant, en petit, celles des Pyramides d'Egypte, conduisent au tombeau. Le deuxième et le troisième étage sont en granit rose comme tout le reste de l'édifice. Ils contrastent par leur simplicité avec l'élégance du dernier étage, entouré à l'intérieur par des arcades de marbre blanc, à corniches sculptées de motifs persans, et à l'extérieur par les dentelles de marbre ajouré des jalis. Au centre de la salle à ciel ouvert, repose sur des assises basses, le cénotaphe, qu'enlacent des gerbes de fleurs en relief dans le marbre. Aux deux extrémités, des inscriptions arabes : *Allah o Akbar* (Akbar est grand). *Jalli Jalalohu* (Que sa gloire règne). Dominant le tout, le *Kalam*, signe distinctif du sexe du défunt. Entre le cénotaphe et la galerie circulaire, une stèle remarquablement sculptée sur laquelle était autrefois apposée une lampe d'or où l'encens brûlait nuit et jour. On dit que c'est sur cette stèle qu'était placé le fameux Koh-i-Noor ou « Montagne de Lumière », gemme colossale de 187 carats qui fait aujourd'hui partie des diamants de la couronne d'Angleterre. Il est



Entrée du tombeau d'Akbar à Sikandra.

Pl. 17.

à remarquer, en passant, que le roi Edouard VII, ne s'en para jamais, car il fut prédit que tout homme portant ce joyau mourrait dans l'année.

MAUSOLÉE D'ITMAD-UD-DAULAH.

Sur la rive opposée de la Djemna, des nécropoles et encore des nécropoles. Et là aussi, que de richesses, que de chefs-d'œuvre! L'un des mausolées qui m'ont le plus frappée est celui de Mirza Ghias Beg, connu sous le nom d'Itmad-ud-Daulah, seigneur grand argentier et grand-père de celle qui dort son dernier sommeil sous la coupole neigeuse du Taj.

Itmad-ud-Daulah était venu de Perse, son pays natal, avec sa femme et ses enfants pour chercher fortune à la cour d'Akbar où il avait des parents. La route était longue. A bout de ressources, ses provisions presque épuisées, il abandonna dans un buisson un enfant que sa femme venait de mettre au monde; mais, celle-ci s'étant aperçue, le lendemain, de la disparition du petit être, le supplia de retourner en arrière pour le chercher. A point nommé, arriva une caravane qui leur vint en aide, leur donna des vivres et leur rendit le nouveau-né, une fille qui devait être plus tard la Sultane

Nur Mahal, femme de Jahangir. Itmad-ud-Daulah devint premier vizir, poste dont hérita son fils Asaf Khan, père de Mumtaz Mahal, femme de Shah Jahan.

Construit de 1622 à 1628 par la Sultane Nur Mahal, le mausolée d'Itmad-ud-Daulah est situé comme tous les autres au milieu d'un jardin. C'est une merveille d'art, d'une gracilité, d'une finesse exquises. Les deux étages ne sont qu'incrustations de marbres de couleur. Au premier étage, se trouvent les tombeaux en marbre jaune d'Itmad-ud-Daulah et de sa femme, sur lesquels les dentelles des jalis projettent une lumière tamisée, si douce que les mosaïques des corniches semblent des peintures. Au second étage, au centre d'une salle aux dalles de marbre, décorées de larges et gracieuses arabesques, les deux cénotaphes sont abrités par un immense chatri.

Derrière ce jardin, au bas duquel coule la Djemna, une mosquée de pierre rose, d'une grande pureté de ligne, imposante par sa simplicité, réveille en vous le sentiment de respect dont on ne devrait pas se départir en ce lieu, car l'élégance et la recherche des décorations du mausolée vous laissent sous le charme et bannissent toute idée de recueillement.

Un peu plus loin, nous nous arrêtons devant un autre tombeau, véritable coffret émaillé de porcelaine bleue persane. C'est là que repose Chini-Ka-Rauza, premier ministre de Shah Jahan.

Se profilant à l'infini, des blocs de marbre encastrés les uns dans les autres, au hasard des chutes, des restes de chatris, à l'ombre desquels broutent des troupeaux de chèvres, des portiques dentelés, puis des minarets et des coupoles de marbre blanc sur lesquels le soleil couchant projette de doux rayons roses, comme une dernière caresse, avant de disparaître à l'horizon.

VII

BÉNARÈS.

Après les splendeurs de Delhi et d'Agra, Lucknow paraît bien pâle et bien terne.

Des mosquées, des temples, des mausolées, des palais, mais d'une architecture dégénérée, où s'étale la décadence du style mahométan de la grande époque. Ceci sert de repoussoir à cela.

Où sont les merveilles du Taj Mahal, de Fateh-pur Sikri, de la Mosquée de Perle et du Diwan-i-Am?

Du haut du minaret de la Jami Musjid, le panorama de Lucknow paraît plus vaste que celui du Caire, vu de la Citadelle. La ville est florissante, son commerce prospère, sa population, de 264.000 âmes, active, ses jardins verdoyants, ses bazars animés. Les bijoux d'argent ou *bidri* et les poteries de fer incrusté d'argent y sont jolis; ils constituent la spécialité de l'endroit.

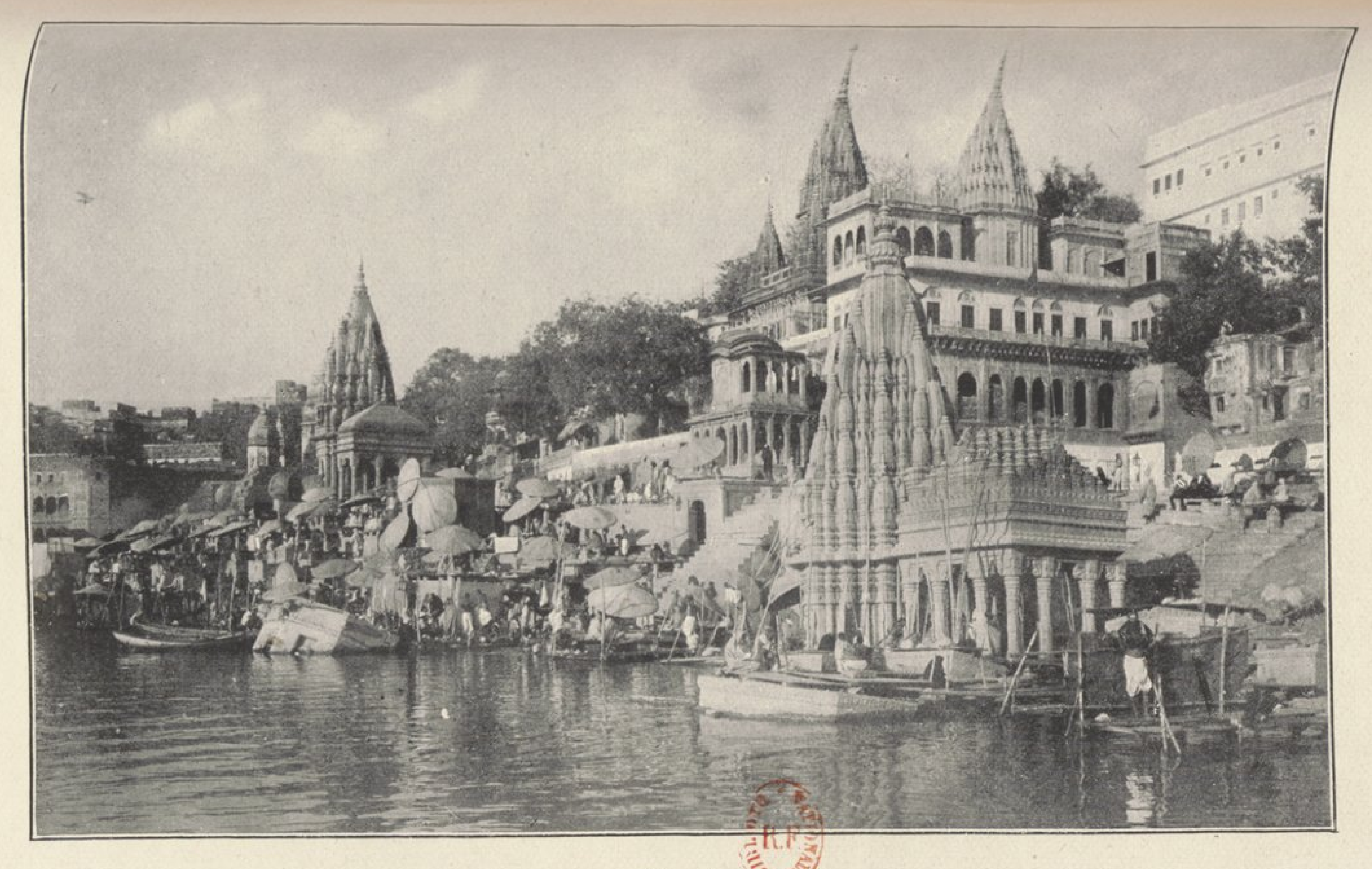
Partout, des souvenirs ou des vestiges de l'insurrection de 1857, telles les ruines de la Résidence. On sent que la résistance a dû être acharnée et la répression terrible.

Les heures sont longues, interminables, tant j'ai hâte d'arriver à la ville sainte, Bénarès.

M'y voici!

Six heures du matin, par un ciel couvert avec éclaircies de soleil. En barque, remontant lentement le courant du Gange dont l'eau jaune charrie des gerbes d'œillets et des grappes de tubéreuses. Sur la rive droite, la plaine; sur la rive gauche, la ville, déployée en amphithéâtre, pyramide de maisons et de temples serrés les uns contre les autres, les uns sur les autres, amoncelés, entassés, superposés, bloc titanesque de granit et de marbre, de terrasses, de toits, de kiosques, de tours, de minarets et de coupoles, dont les assises baignent dans l'eau sacrée et dont le faîte de cuivre et d'or se dresse vers le ciel.

En bas, le long des berges, des Ghâts, — larges escaliers de marbre — et des milliers d'appontements et de radeaux s'enfonçant dans la vase sous le poids des fidèles qui se prosternent devant le Fleuve, y font leurs ablutions, boivent son eau fétide, y versent l'huile sainte et parsèment sa



Bénarès.

Pl. 18.

nappe de pétales de gardénias et de plinnerias.

A mesure que l'heure s'écoule, cette foule se fait plus dense. Ceux qui ont fini leurs ablutions laissent la place à d'autres, s'en vont présenter des offrandes aux dieux nichés dans les Ghâts, puis remontent plus haut et restent debout ou assis, les jambes croisées, les mains jointes, murmurant jusqu'à midi, heure à laquelle les berges se vident, d'interminables prières.

Chaque année, plus d'un million d'êtres humains viennent à Bénarès faire leurs dévotions et se prosterner devant le Fleuve, dans l'espoir d'y mourir : fidèles de Bombay, de Lahore, de Madras, de Kaboul, des États de Radjpoute, du Kashmir, du Punjab, du Bengale, du fin fond de l'Afghanistan, de la Perse et de la Chine, montagnards de l'Himalaya, paysans des plaines de l'Indus, solitaires de la jungle.

Sur les pentes des rives et sur les terrasses échelonnées comme les gradins de quelque gigantesque cirque antique, pèlerins aux costumes bariolés, radjahs, marchands, misérables en loques sordides ou vêtus d'un pagne, d'aucuns presque nus, le front ceint de turbans démesurés ou minuscules, mais, tous, le cou entouré de colliers de fleurs, fakirs aux longs cheveux lisses, leur in-

séparable houlette à la main, brahmines abrités sous d'énormes parasols de paille, vieillards à longue barbe neigeuse couvrant une poitrine de bronze, femmes aux membres de poupées, voilées d'impalpables mousselines parme, lilas, pervenche, réséda, bouton d'or, sont unis dans une même extase. Tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui croit est là. Et de cette masse humaine, comme d'un géant essaim d'abeilles, monte dans l'air un bourdonnement confus, une clameur sourde, où les timbres graves des hommes s'unissent aux voix plus aiguës des femmes dans une fervente prière à Brahma tout puissant.

Notre barque lentement remonte jusqu'à l'extrémité de la ville, où les Radjahs ont leurs résidences. Là, grâce à leur munificence, des caravansérails monstres, à l'usage des pèlerins, ont été bâtis. L'un d'eux, sous son poids énorme, s'est peu à peu enlizé dans la vase d'où seule sa toiture émerge.

Maintenant, nous redescendons le courant. La foule est plus compacte encore que tout à l'heure. Entre des taches blanches, on ne distingue plus que des têtes, des yeux obstinément fixés sur le vieux Gange. Sur les dernières marches des Ghâts et sur les berges, des mains déversent dans le Fleuve l'huile sainte renfermée

dans des aiguières de cuivre et, d'un geste pieux, lui jettent des guirlandes de jasmin et de soucis, des couronnes de fleurs légères, bleues, rouges, jaunes qui flottent et embaument. Des radeaux accotés, des hommes et des femmes plongent, les uns jusqu'à mi-corps, les autres jusqu'aux aisselles et, se faisant une coupe du creux de leur main, boivent religieusement l'eau sacrée.

Plus loin, sur une grève basse, un espace vide. Dans le fond, le feuillage épais d'un arbre retombant sur une petite muraille. A droite, les marches d'un Ghât. A gauche, un large pilier. Notre barque s'arrête. Du geste, le batelier me désigne, baignant presque dans l'eau, un petit amas de bois que je n'avais pas remarqué d'abord. C'est un bûcher, sur lequel, tout à l'heure, on va brûler un mort. Un bûcher, ces vingtaines de branches étalées dans la vase ? Et cela suffira pour consumer un corps ? Dans mon imagination, je m'étais figurée la scène plus théâtrale : quelque auto-da-fé d'apparat du Moyen-Âge, hommage posthume au défunt. Et comme je m'étonne, notre batelier de me faire observer que c'est un « bûcher de pauvre ». Ici, comme chez nous, il y a des services de première et de septième classe.

Voici le cortège qui amène le corps recouvert

d'une mousseline blanche et porté sur un brancard de bambous. Triste cortège. Trois ou quatre parents suivent. Ils placent eux-mêmes le cadavre sur le bois qu'ils allument. La flamme lèche la mousseline. Les branches crépitent. Une épaisse fumée grise nous cache la vue du cadavre, mais deux pauvres pieds dépassent, rigides. Les parents regardent, debout. L'un d'eux, accroupi, ramasse les brindilles tombées et les replace dans la fournaise. Ils resteront là jusqu'à ce que le feu ait tout consumé, ils briseront les os à coups de bâton, pour activer son œuvre, et lorsqu'il ne restera plus qu'un petit amas de cendres fines, ils les disperseront dans le vieux Gange.

Une odeur âcre de bois vert brûlé et de chair roussie nous saisit à la gorge. Des nuées d'oiseaux de proie battant l'air de leurs lourdes ailes, passent et repassent au-dessus de nous en croassant. Notre barque est toujours immobile et sur ses avirons qui plongent dans l'eau, s'amoncellent les fleurs que le courant apporte. Le batelier voudrait attendre encore jusqu'à ce que le crâne éclate... Partons... Partons!

De nouveau, nous longeons les radeaux et frôlons les baigneurs. Nous abordons, enfin, à l'un de ces innombrables Ghâts aux larges marches



Crémation d'un corps, à Bénarès.

Pl. 19.

de granit. Sur la dernière, un prêtre puise dans un vase de cuivre l'eau du Fleuve, destinée aux offices ou à quelque malade ne pouvant atteindre la rive sainte.

Ce Ghât est le plus sacré de tous. Une foule de pèlerins jette, chaque jour, dans un puits qui y est foncé, de multiples offrandes de fleurs, de lait, de bois de santal. Entre deux haies, nous gravissons l'escalier. Dans des niches, des statues de dieux aux rictus horribles. Sur un palier, dans un angle, une autre statue? Non, un fakir nu, d'une maigreur effrayante, enduit de cendres blanches, le front bariolé de raies rouges. En haut, une pierre portant l'empreinte du pied de Siva et un autel consacré à son fils Ganesh, hideux avec sa face couleur brique, ses trois yeux féroces et sa trompe d'éléphant. Un masque d'argent cache le bas du visage. A ses pieds, un gros rat en marbre blanc, son attribut.

Nous voici dans la ville. J'y retrouve l'animation des autres cités hindoues, mais dans un décor plus féerique et surtout dans une atmosphère de piété plus intense, d'exaltation religieuse qui vous pénètre et vous trouble. Tout, ici, évoque la pensée de la mort, non pas de la mort telle que nous la concevons, non pas la fin même de la vie,

mais, au contraire, la naissance à une vie éternelle et heureuse. « Mourir à Bénarès, c'est l'assurance d'aller au Paradis. » Et, dans une prière éperdue, qui plane au-dessus de la ville comme un nuage invisible, ce peuple appelle la mort. Oui, c'est bien la Cité Sainte, celle où s'achève l'étape suprême avant l'envolée vers l'infini.

Cette sensation profonde se lit sur le visage du plus rustre des croyants, des pèlerins, des brahmines, des fakirs immobiles comme des spectres et dont les yeux hagards semblent voir l'au-delà. Elle s'impose à vous par les manifestations extérieures du culte, ces processions de fidèles, ces jets de pétales de fleurs, ces offrandes naïves, ces bœufs sacrés et doux, ornés de couronnes d'œillets d'Inde, qui déambulent au gré de leur caprice et sur le passage desquels chacun s'écarte avec respect, ces pierres saintes qu'on salue très bas, ces divinités grimaçantes, nichées dans les anfractuosités des maisons et ces pagodes dorées, d'où s'exhalent des parfums d'encens, de plinnerias, de tubéreuses, et dont les voûtes propagent au loin les chants funèbres ou les hymnes éclatants.

Ces pagodes superposées et si resserrées que, vues du Gange, elles semblent les mille chapelles

d'un temple gigantesque, sont couronnées par une mosquée, ancien vestige de la domination musulmane, construite par Aurangzib sur le point culminant de la ville et qui depuis est restée là.

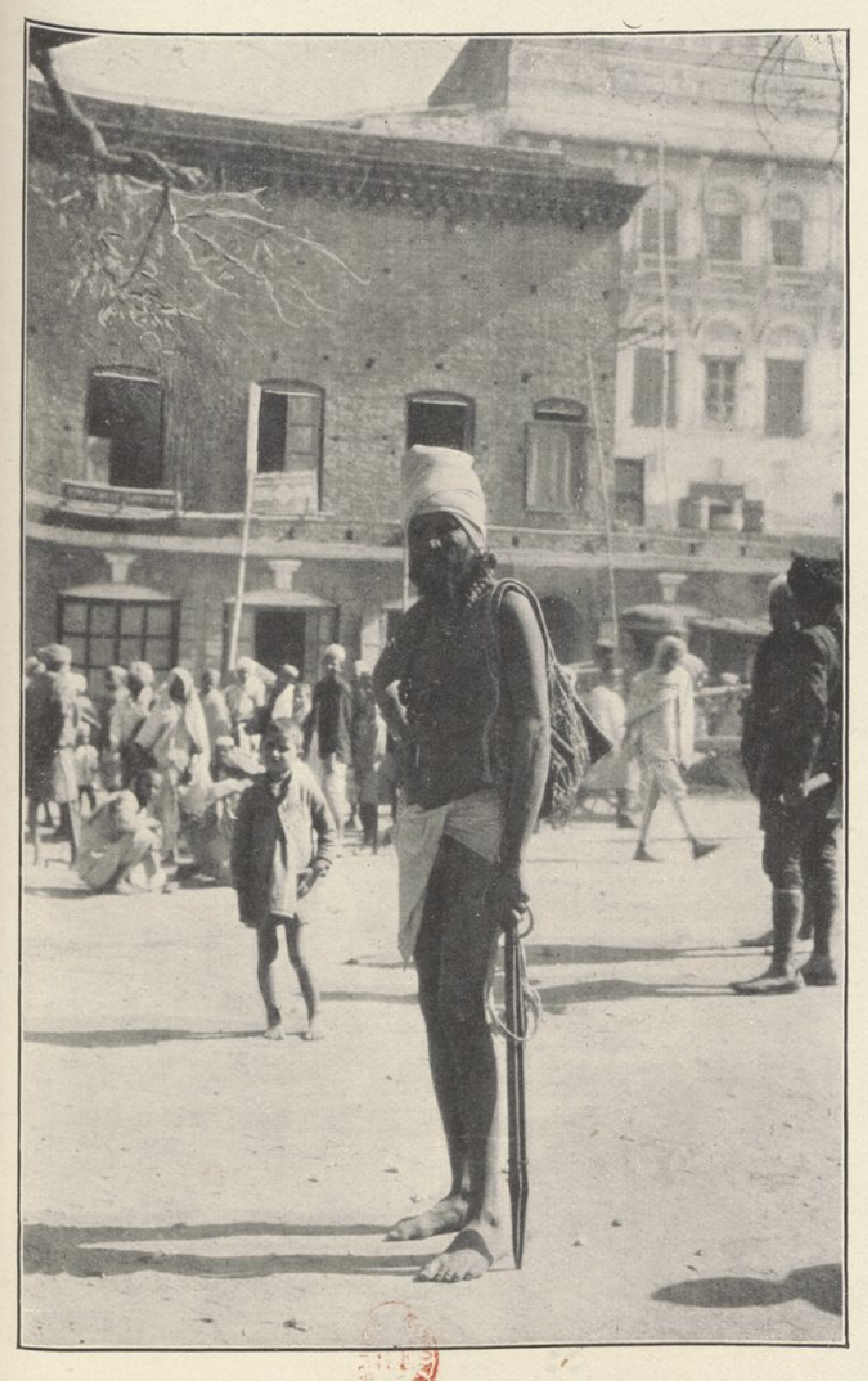
La plus célèbre des pagodes est le Temple d'Or. Au haut de la porte étroite et massive, une statue de Siva devant laquelle les fidèles jettent des fleurs et se prosternent, se frottant le front avec la boue du sol. Aucun chrétien n'y saurait séjourner. J'obtiens, cependant, la permission de la traverser, à condition de ne rien toucher du doigt. Dans la cour, une infinité de chapelles et de niches abritant des idoles. Au milieu, sous un dais formé de quatre piliers, un brahmine assis, apposant sur le front des fidèles la marque distinctive de leur caste. A l'une des extrémités, le puits de la Science, autour duquel des pèlerins fanatiques poussent des lamentations et des cris suppliants. Il faut se hâter de sortir.

Nous avisons, face au temple, le balcon d'un marchand de guirlandes de fleurs, où nous nous installons. Un office va commencer, et la foule arrive en masse à la pagode dont les coupoles d'or repoussé brillent sous le soleil du matin. Des sonneries de fanfares, des tintements de cloches de bronze, des battements de tam-tams couvrent

les voix humaines, puis c'est le brouhaha de la prière.

Dans le labyrinthe inextricable des rues et des ruelles étroites et sinueuses de la ville, se meut une multitude qui s'engouffre dans les voies plus larges conduisant au Gange. Tous les cent mètres, une pagode au long toit pointu de cuivre. La plupart sont affectées au culte de Siva. Le bœuf sacré a aussi son temple, mais les profanes n'y peuvent pénétrer. Force nous est de contempler du seuil l'animal placide, couronné de fleurs. Dans la pagode du Kali se sont installés des singes devenus sacrés « par destination » et que l'on gave de friandises. Perchés sur les murs des jardins, des paons déploient leur queue mirifique et des tourterelles roucoulent. Ici et là, des tombeaux, autour desquels des femmes accroupies chantent en s'accompagnant de tam-tams et d'instruments à cordes étranges. Et toujours cette odeur de musc, cette senteur pénétrante des fleurs enroulées autour du cou des hommes et des femmes et dont les pétales jonchent le sol.

Aux fenêtres des maisons, les mêmes balustres ajourés qu'à Jaipur et à Delhi. Nous traversons le quartier des bayadères vêtues d'étoffes criardes, le cou entouré, elles aussi, de guirlandes de



Un Fakir, à Bénarès.

Pl. 20.

fleurs, les narines percées d'anneaux, les chevilles et les bras serrés dans des bracelets d'argent qui tintent en marchant.

Malgré l'heure tardive, nous errons dans les bazars réputés pour leurs objets de cuivre aux formes bizarres. Le cuivre jaune n'est employé que par les Hindous, le cuivre rouge par les Mahométans.

Ayant remarqué dans un des étalages un vase d'aspect ancien, je voulus l'acheter, mais, à mon grand étonnement, on me le refusa. Naturellement l'esprit de contradiction bien féminin s'éleva aussitôt en moi, et je priai le domestique de notre ami de me procurer sans plus tarder l'objet de mes désirs. Une violente discussion s'éleva, et finalement le vase me fut cédé. De retour à l'hôtel, toute fière de mon acquisition, je le montrai à Mac, qui me regarda avec stupéfaction, le dégoût peint sur son visage. « Oh ! Memsahib !... » dit-il. Et ne pouvant trouver le mot exact de ce récipient, il me fit comprendre son utilité par un éclaircissement de sa gorge très significatif : c'était un crachoir !... Et la raison pour laquelle le marchand ne voulait pas le vendre, était qu'il s'en servait ! ! ! Je ne puis m'empêcher de sourire, lorsque des amis, les yeux attirés vers la cheminée où repose aujourd'hui ce vase, admirent

sa forme gracieuse et la finesse de sa ciselure.

Avant de quitter Bénarès, nous redescendons, une dernière fois, vers le Gange. Sur la rive droite, un léger brouillard bleu s'est levé ; la nuit est venue ; tout est calme...

Chaque année, à l'occasion de la fête de Dawalli, la ville illuminée s'embrase dans un immense feu de bengale, et offre un aspect de beauté dont on peut difficilement se faire une idée.

Maintenant, tout est plongé dans les ténèbres. A peine, au loin, quelques rares lumières scintillent-elles aux fenêtres des palais des Radjahs. Les tam-tams se sont tus. Le bourdonnement des prières a cessé. Les minarets des mosquées et les toits dorés des pagodes ont disparu dans la brume. Tout dort, sauf quelques fakirs invisibles. L'ange mystérieux du trépas plane sur la Cité sainte, comme dans la fresque d'Orcagna.

Bénarès repose dans l'ombre et le silence.

VIII

CALCUTTA. — LA VILLE EUROPÉENNE ET LA VILLE INDIGÈNE. — NOËL. — LES COURSES. — LES JARDINS PUBLICS. — UNE EXCURSION SANS GUIDE À LA PAGODE DE KALIGHÂT. — ADIEUX A UN AMI.

Aux approches de Calcutta, l'aspect du pays change. Finies les landes desséchées et poudreuses, les longues plaines parsemées de tumuli et d'aloès. A mesure qu'on avance, la végétation devient plus luxuriante. C'est l'exubérance tropicale dans toute sa splendeur. Forêts d'arbres séculaires qu'enlacent des lianes gracieuses aux larges feuilles retombantes, champs de bananiers, de palmiers, de dattiers, de cocotiers se succèdent. Au bord des étangs, enfouies dans les fleurs et les hautes herbes, quelques huttes en

terre. Devant le train qui nous emporte défilent, rapides, des villages aux maisons recouvertes de feuilles sèches de palmier. En longues processions, une amphore sur l'épaule, des femmes s'en vont, nouvelles Rebeccas, puiser de l'eau à la fontaine.

Nous sommes à la veille de Noël, c'est-à-dire en pleine *season* de Calcutta. Hindous et Anglais de l'intérieur affluent, à cette époque de l'année, vers la capitale où les attirent les fêtes du « Christmas » national et les réjouissances publiques, les courses surtout. Aussi, notre train est-il bondé. Dans un compartiment voisin du nôtre, un riche Hindou, vêtu de satin bleu rehaussé d'or, aspire lentement la fumée d'un long narghileh qu'un domestique, pénétré de l'importance de sa fonction, tient respectueusement. Il descendra à Calcutta, son éternel tuyau d'ambre aux lèvres et ne le quittera même pas dans la calèche aux coussins capitonnés, où monté derrière lui, son domestique se tiendra impassible.

Calcutta tire son nom d'un village appelé Kalighât, sur l'emplacement duquel un agent de la Compagnie des Indes, Charnock, fonda, dans les dernières années du XVIIe siècle, un premier

comptoir. Ce comptoir, qui se développa, est devenu la capitale du Bengale et de tout l'Hindoustan. Sa population est aujourd'hui de 1.200.000 habitants.

Ce nom de Kalighât a lui-même une histoire, beaucoup plus ancienne et moins véridique. Kali, femme de Siva, ayant été coupée en morceaux par le disque du soleil de Vichnou, un de ses doigts tomba sur la rive du fleuve ou « Ghât », d'ou Kalighât, et par déformation, Calcutta.

La ville est située dans le delta du Gange, sur la rive gauche du Hoogly, principal bras occidental du fleuve. Elle est bâtie sur un sol marécageux, très malsain, malgré les travaux entrepris par le Gouvernement, les assèchements des marais et les éclaircies opérées dans les forêts voisines.

Quoique cité asiatique, Calcutta possède toutes les institutions et les jouissances matérielles d'une grande ville européenne. Ses rues larges et droites, que parcourent des équipages anglais et des tramways électriques, ses maisons modernes, maisons de commerce et de banque, le mouvement incessant qui caractérise tout centre d'affaires, contrastent avec les remparts crénelés, les grès et les marbres ajourés, les échoppes

mystérieuses d'Agra ou de Delhi et la langueur nonchalante de leurs habitants.

Elle est divisée en trois parties : la Ville Noire, au Nord; la Ville Blanche, au centre, et le Fort Williams, au Sud. Ce dernier est une citadelle renfermant des casernes, un arsenal etc. La Ville Blanche, appelée aussi Tschauringhy, séparée du Fort Williams par l'esplanade de Maidan, est habitée par les Européens, circonstance à laquelle elle doit son nom.

On a qualifié Calcutta la « Cité des Palais ». Palais, ces bâtisses en briques rouges, séparées les unes des autres par d'étroits jardins. Palais, ces hôtels où l'absence de confort fait regretter les plus modestes de nos auberges. Palais selon l'appellation des Italiens qui dénomment ainsi tout immeuble de deux étages.

Le jour de Noël. Huit heures du matin, après une nuit d'insomnie, troublée par les miaulements énervants des chacals, aussi nombreux ici que naguère les chiens à Constantinople. Nous traversons l'esplanade de Maidan, imposante par ses proportions et sa symétrie, et gagnons le quartier indigène ou *Bara Bazar*. Ce quartier, exclusivement habité par des Asiatiques, est bâti de hautes masures singeant les constructions européennes

et faisant piètre figure. Derrière ces murs pauvres et sales, se brassent des affaires colossales, car Calcutta est l'entrepôt de l'Hindoustan proprement dit et le grand centre de tout le commerce des Indes Orientales avec l'Angleterre.

C'est le jour du Grand-Prix ou pour mieux dire de la « Coupe du Vice-Roi ». Evidemment, ce n'est ni le Grand-Prix de Paris, ni le Derby; mais, toutes proportions gardées et la couleur locale en plus, le spectacle n'est pas si différent. Sur l'esplanade de Maidan, une foule aussi compacte que celle de la place de la Concorde ou de l'Avenue du Bois, assiste au départ ou au retour des équipages, foule d'Hindous, de Birmans, de Malais, de Chinois, d'Afghans, de Persans, etc. Sur l'hippodrome, au pesage, toute la fashion anglaise, d'une suprême élégance. Les femmes de la haute société arborent, ce jour-là, les derniers modèles des grands couturiers d'Europe. Çà et là, les costumes somptueux de riches Hindous jettent une note exotique. Enfin, toujours comme au Grand-Prix, le Vice-Roi se rend aux courses, dans un attelage à la Daumont, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie; mais ici les cuirassiers sont remplacés par des cavaliers du Bengale, de belle allure et sanglés dans de superbes uniformes.

Le charme de Calcutta, ce sont ses jardins publics : l'Eden, près du fleuve, le Jardin Zoologique, proche de l'Esplanade de Maidan, et le Jardin Botanique, hors la ville. Ce dernier est de toute beauté. Je laisse à penser ce que peuvent être, sous ce climat tropical, les plantes et les arbres, entretenus et soignés avec un soin constant. J'y ai remarqué notamment un *banian* ayant quelque chose comme 300 racines retombant de ses branches et repiquées en terre.

Las d'être perpétuellement à la merci des cochers et des guides, nous nous aventurons seuls à la recherche de la pagode de Kalighât. A peine sortis de la ville, nous avisons un nid de verdure, oasis bienfaisante sous ce ciel de feu. C'est un ancien cimetière mahométan abandonné, entouré d'un verger aux étangs parsemés de ravissants lotus roses et rouges vifs. Sur les bords de ces étangs, des *dhobis* ou blanchisseurs battent à tour de bras leur linge mouillé contre des pierres, ce qui donne à penser l'état dans lequel reviendra le nôtre. Nous nous remettons à la recherche de la pagode. Les Hindous à qui nous nous adressons ne nous comprennent pas. Allons-nous rentrer bredouilles ? Enfin, l'un d'eux, parlant anglais, a pitié de notre détresse et, après m'avoir assurée

qu'il m'aime comme sa mère — c'est le centième enfant inconnu que je me découvre en ce pays — s'offre à nous accompagner.

Nous traversons des villages et, par un dédale de ruelles, nous parvenons à la pagode. Celle-ci n'a rien de particulièrement curieux, sinon ses idoles, plus hideuses et plus effrayantes encore que celles que j'avais vues ailleurs.

A notre arrivée, la foule s'était écartée devant nous. Mais, en sortant, nous sommes assaillis par une véritable cour des miracles, une nuée d'estropiés, de manchots, d'aveugles ou soi-disant tels, qui s'agrippent à nos vêtements ou se frappent la poitrine à se briser les côtes, poussant des gémissements et demandant l'aumône. Notre guide occasionnel nous supplie de nous hâter. « Memsahib, me dit-il à voix basse, restez près de moi, ne me quittez pas, venez, venez vite! » Nous parvenons, enfin, à nous dégager, et c'est seulement alors que nous apprenons que nous sommes tombés en plein foyer fanatique et insurrectionnel. La veille, à la place même où nous sommes, un paisible touriste, pris pour un fonctionnaire anglais, a été assassiné. C'est là que se sont ourdis les complots dont il a été tant parlé en Europe, ces temps derniers, et dont, malgré

ses investigations, la police n'est jamais parvenue à démêler la trame. D'un cercle étroit et insaisissable, partent des mots d'ordre propagés avec une rapidité inconcevable jusqu'à Bombay, par l'entremise des membres des sociétés secrètes et, un jour, le fonctionnaire ou l'officier désigné tombe sous le poignard d'un fanatique. Tel est le guêpier où nous nous sommes fourvoyés. En le choisissant comme but d'une promenade solitaire et tranquille, nous avons été vraiment bien inspirés !

Calcutta marque notre dernière étape dans l'Hindoustan.

Les nombreuses relations que nous y laissons fêtent notre départ. Nous les quittons à regret, et, en particulier, le plus fidèle, le plus dévoué des amis, M. Froude Tucker, notre compagnon depuis Jaipur, dont la science inépuisable nous a permis de percer tant de mystères, d'apprécier tant de merveilles, et qui va maintenant regagner seul le Nord des Indes pour y poursuivre ses recherches archéologiques et arracher aux pierres le secret du passé. Après de si bonnes journées vécues ensemble, la séparation est pénible. Du haut du navire qui nous conduit à Ceylan, nous lui adressons un dernier adieu. Il y répond avec

tristesse, et quand l'hélice se met en marche, lorsque flotte au vent le pavillon, emblême de la mère patrie, nous sentons que ce n'est pas trop de sa puissance sur lui-même, de sa volonté de fils de la Vieille Angleterre, pour ne pas fondre en larmes, tel le dernier des rois Maures perdant de vue le Véga de Grenade.

Qui m'eût dit alors que, quelques mois plus tard, cette mer bleue sur laquelle nous voguions lui servirait de linceul?

IX

CEYLAN.

LES RIVES DU HOOGLY. — COLOMBO. — LES DIVERSES POPULATIONS DE CEYLAN. — LE BOUDDHISME. — DE COLOMBO A KANDY. — LE TEMPLE DE LA DENT. — LE JARDIN DE PERADENIA. — CONCLUSION.

A bord du « Syria », le 30 décembre. La nuit est venue. Nous jetons l'ancre, car le Hoogly, sur lequel nous naviguons, est une rivière dangereuse à cause des bancs de sables mouvants qui déplacent constamment son lit. Aussi, les navires ne marchent-ils que le jour, et encore à marée montante, sous la direction de pilotes expérimentés, personnages importants, dont les appointements, supérieurs à ceux d'un amiral, se chiffrent en moyenne par une cinquantaine de mille francs.

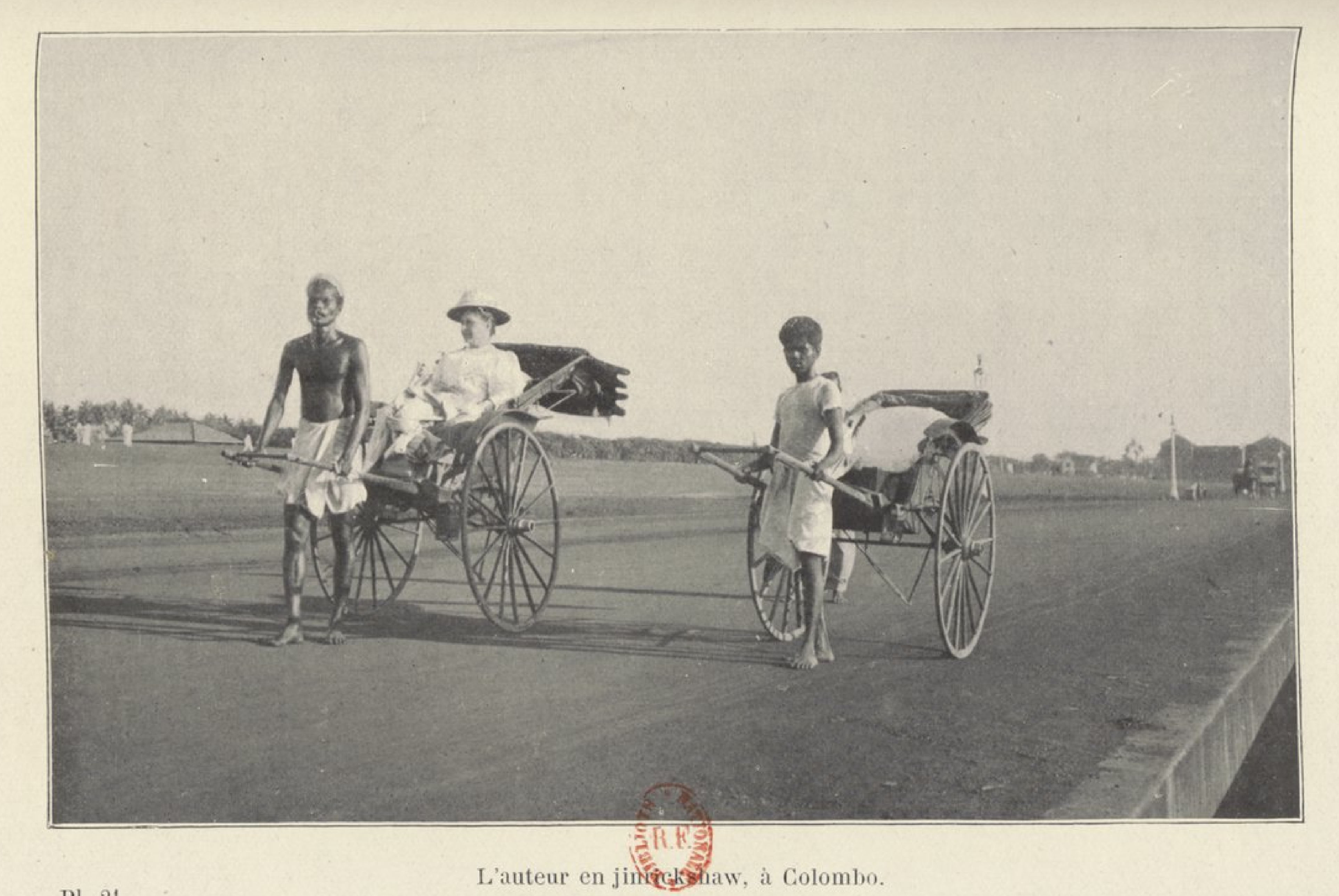
Les rives du Hoogly, avec leurs forêts de hauts cocotiers dont les racines trempent dans la mer, sont extrêmement pittoresques. Elles le seraient davantage encore sans les myriades de moustiques qui nous assaillent et se glissent partout, à travers les voiles et les gants.

Voici, enfin, l'immensité du large et le recommencement de la vie monotone, plus monotone après les semaines si activement employées.

Colombo!

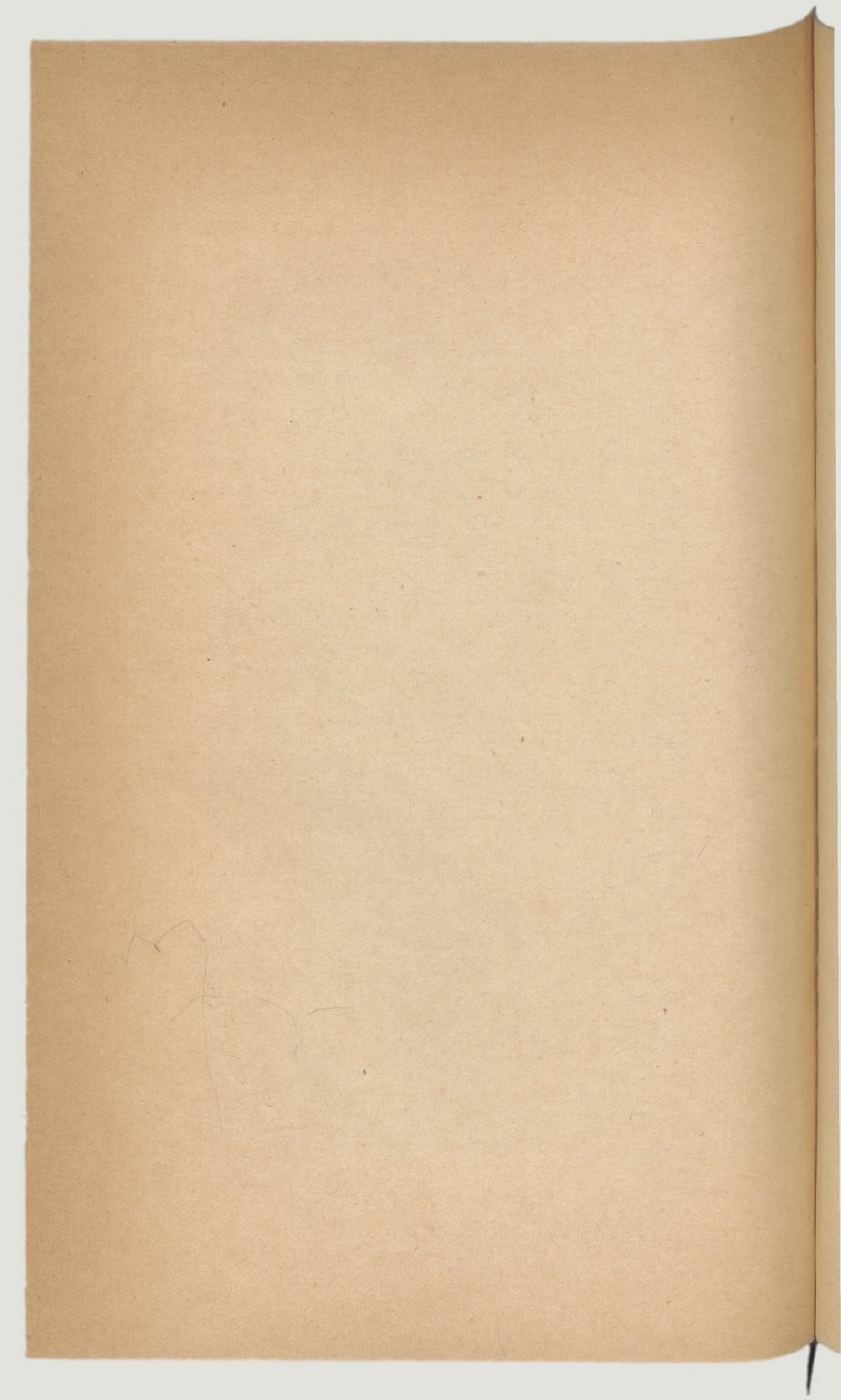
La « santé » monte à bord. Défense de débarquer! Calcutta n'aura décidément voulu nous laisser que de bons souvenirs! Des cas de choléra se sont déclarés pendant la traversée, et il nous faut attendre la décision des autorités, qui, comme toutes les autorités du monde, ne procèdent qu'avec une désespérante lenteur. On nous inspecte, on nous désinfecte et on nous permet, enfin, de mettre le pied sur l'île au printemps éternel où la légende place le paradis terrestre.

Colombo, par elle-même, n'a rien d'attachant. C'est surtout une escale pour les navires qui font route vers Calcutta, la Chine, le Japon, l'Australie, ou qui en reviennent, une ville cosmopolite où les vieilles traditions locales subsistent à côté



L'auteur en jinrickshaw, à Colombo.

Pl. 21.



de ce que l'on est convenu d'appeler les « bienfaits de la civilisation ».

Les charrettes rustiques attelées de zébus minuscules croisent les tramways électriques, et les gentlemen aux complets impeccables du West End coudoient les indigènes tout de blanc habillés, leurs longs cheveux lisses et noirs enroulés en chignon derrière la tête et maintenus par un peigne rond.

Une des spécialités de Ceylan c'est le pousse-pousse ou *Jinrickshaw,* sorte de cabriolet léger, tiré par des hommes au torse de bronze, n'ayant pour tout vêtement qu'un pagne de toile blanche.

Les habitations des Européens sont en pierres, ombragées par des cocotiers, entourées d'un mur en terre et situées, pour la plupart, dans les environs du fort. Quant aux maisons et aux huttes des indigènes, elles sont enfouies sous une voûte épaisse d'arbres des tropiques, à tel point que la ville semble un petit bois, et ce petit bois donne une idée de ce que doivent être les forêts de l'intérieur.

Malgré ses origines, le peuple ne rappelle en rien celui des Indes. Je ne parle pas seulement du costume, des mœurs, des traditions, mais aussi de la mentalité. Il est gai, souriant,

bon enfant, et l'on ne lit pas sur son front cette marque indélébile qu'y trace chez l'Hindou la religion brahmanique, ce souci constant de l'au-delà mystérieux. C'est qu'ici, le Bouddhisme prédomine, si différent dans son essence, ses dogmes et ses manifestations, du Brahmanisme.

La population de Ceylan se compose de plusieurs races distinctes : 1°) les Veddahs, derniers débris des aborigènes, réduits aujourd'hui à 3.500, petits, grêles entièrement nus et subsistant uniquement du produit de leur chasse. Cette peuplade, qui n'a aucune espèce de communication avec le reste des habitants de l'île, existe depuis deux mille trois cents ans, sans mélange. Les hommes ne se rasent jamais, et il n'y a pas d'exemple qu'une fille se soit alliée à un homme d'une autre race ; 2°) les Tamils, au nombre d'un million, descendants des premiers conquérants de l'île venus du Sud de l'Hindoustan ; 3°) les Singhalais qui composent les 65 % de la population, descendants, croit-on, des Radjpoutes de l'Inde, habitant surtout le Sud de l'île, bien faits, agiles, industrieux et ayant apporté avec eux le goût très vif de leurs ancêtres pour les arts ; enfin, les Malabars, venus également des Indes, habitant le Nord et l'Est ; les Maures, descendant

d'Arabes émigrés et de Mahométans du Nord des Indes, dispersés sur tous les points de l'île; des Parsis; des Malais; des Javanais, etc.

Ces diverses races professent naturellement des religions différentes, le Brahmanisme, le Mahométisme, mais, surtout le Bouddhisme qui est la religion des Singhalais, c'est-à-dire de la plus grande partie de la population.

Bouddha, en sanscrit, signifie « sage ». C'est le titre d'honneur qui fut donné à Gautama ou Çakya-Mouni, (le docteur ou le pénitent de la famille Çakya), fondateur du Bouddhisme, qui compte plus de 300 millions de sectateurs, et dont l'incarnation vivante est aujourd'hui le dalaï-lama du Thibet.

Les Çakyas étaient une famille noble de l'Inde Gangétique et appartenaient à la deuxième caste. Celui à qui l'on devait donner le nom de Bouddha était le fils d'un roi de cette famille et naquit au VIe siècle av. J.-C. A l'âge de vingt-neuf ans, profondément ému de la corruption, de la souffrance et de la misère humaines, il renonça aux honneurs, à sa famille, à ses enfants, et se retira pendant six ans dans la solitude. Il reparut alors dans le monde comme réformateur de la religion des Védas, vint solennellement à Bénarès, puis

alla de province en province, visita trois fois Ceylan, prêchant partout sa doctrine, terrassant de sa parole les Brahmanes et les adorateurs du feu. C'est à Ceylan qu'il mourut. A son dernier voyage dans l'île, il monta au ciel du haut du pic d'Adam qui porte à la fois l'empreinte de son pied et celle du pied du premier homme.

Bouddha n'est donc pas un dieu, mais un réformateur, un prophète, précurseur de Jésus et de Mahomet.

Le Bouddhisme est, en somme, une réforme du Brahmanisme. S'adressant à tous les hommes, même aux étrangers, détruisant la division des castes et sapant ainsi les bases de l'ordre établi par les Brahmanes, il recruta ses premiers adeptes parmi les humbles et les déshérités.

Dans cette doctrine, un Dieu suprême régit le monde ; il est invisible, immatériel, et ne saurait, par conséquent, être représenté par aucune image ; il est juste, bon, compatissant et ne peut être mieux honoré que par une contemplation silencieuse. L'homme n'arrive à la félicité éternelle que par la vertu. Et la première des vertus est la charité. Il ne doit ni mentir, ni tuer, ni voler, ni se venger. En remplissant complètement ses devoirs, il parviendra déjà sur la terre à la

dignité de bouddha ou de sage et, après sa mort, il sera réuni à l'Être suprême. Cette réunion s'appelle *Nirvâna*, c'est- à-dire « repos » ou « félicité ». Quant aux âmes des hommes qui n'ont pas obéi à ces préceptes, elles transmigrent dans les corps des animaux.

Les Bouddhistes ont conservé les cosmogonies hindoues, ainsi que la plupart des dieux de l'Inde, mais ne leur témoignent pas grande vénération. Par contre, ils poussent beaucoup plus loin que les Brahmanes le respect de la vie animale. Non seulement ils ne mangent jamais de viande, mais ils rejettent les sacrifices sanglants et n'adressent à leurs saints et à leurs demi-dieux que des offrandes de fruits et de fleurs. Ils proscrivent également certains rites dégradants du Brahmanisme. Enfin, le sacerdoce n'est pas chez eux indélébile. La division des castes n'existant pas, les prêtres se recrutent dans toutes les classes de la société et leurs fonctions ne constituent pas un privilège social. Tandis qu'un brahmine serait souillé s'il acceptait la moindre nourriture des mains d'un homme d'une classe inférieure à la sienne, le prêtre bouddhiste fait la charité à quiconque et l'accepte de qui que ce soit.

Les prêtres bouddhistes se rasent la tête. Ils

vivent dans le célibat et souvent en communauté dans des couvents, ce en quoi ils se distinguent essentiellement des brahmines pour qui le mariage est un devoir. Leur costume est uniformément fait de mousseline jaune, mais varie dans le détail, selon les sectes auxquelles ils appartiennent et qui sont au nombre de trois. Ils ne subsistent que de charité, de légumes et de fruits.

La conservation de la vie des animaux est leur principal souci. Quant à leurs dévotions, elles consistent à prier dans les temples, surtout au moment de la pleine lune et à y faire des offrandes de fleurs.

Vestige du Brahmanisme, les Bouddhistes croient aussi en l'existence de divinités malfaisantes. Les maladies sont uniquement le fait de démons qui révèlent ainsi leur présence dans le corps de l'homme. Les « Danseurs du Diable » se sont donné pour mission de chasser ces mauvais esprits. Le moyen est à la portée de tous. Il consiste à se recouvrir la figure d'un masque, le plus laid possible, à s'attacher des sonnettes et des grelots à la ceinture, et à se livrer à des danses échevelées dans la chambre des malades. Je me hâte de dire que je ne garantis pas les heureux résultats de cette thérapeutique, dont je n'ai pas



Le Mont Lavinia, à Ceylan.

Pl. 22.

jugé à propos de faire personnellement l'expérience.

Les temples bouddhistes se composent de plusieurs bâtiments, de cours, de jardins : un *Vihara* où sont exposées les statues des dieux et les images saintes, un *Dagoba,* reliquaire surmonté d'une coupole, une enceinte spéciale pour les prédications, un *Pausala*, littéralement « une habitation sous les feuilles », où résident les prêtres et, enfin, le traditionnel arbre *bo*, en souvenir de celui sous lequel Bouddha a longuement médité.

Dans le calme de cette nature tropicale, le tintement métallique des cloches des temples résonne au loin. Le vent nous en apporte les vibrations tremblotantes dans ce nid de verdure du Mont Lavinia, où nous avons élu domicile.

Dormant la fenêtre grande ouverte, bercés par le murmure des vagues, nous sommes réveillés, le matin, par les nombreux oiseaux des alentours. Quelle n'est pas ma surprise en voyant un corbeau faire irruption dans notre chambre, se poser sur la table où l'on vient d'apporter notre *Chota Hasri* et s'emparer d'un morceau de pain grillé. Malgré mon beau langage, et contrairement à la fable du bon La Fontaine, il ne lâche nullement sa proie. Indignée de tant d'au-

dace, je me lève, lorsqu'un de ses frères entre, m'effleure le visage de ses ailes et m'arrache une banane que je portais à mes lèvres... Je remarque alors un avis apposé au mur, où l'on prie les voyageurs de ne laisser aucun bijou de valeur sur les tables, en raison des méfaits habituels de ces oiseaux voleurs.

*
* *

De Colombo à Kandy, apparaissent dans toute leur splendeur la richesse et la diversité de cet Eden enchanteur.

Passée la forêt, ce ne sont que plantations, rizières, champs, vergers, palmiers, dattiers, cocotiers, bananiers, mangos, et ces jacks dont le fruit, gros comme un melon qui pèserait 40 livres, pousse, telle une excroissance, sur le tronc même.

Ah! les grands cocotiers aux panaches de plumes vertes et aux noix laiteuses! Le long de la route, sous le soleil de feu qui brûle à travers les branches et les feuilles, je me délecte de ce lait sucré et parfumé, dont la fraîcheur glisse dans mes veines. Dans quelques semaines, ce

lait deviendra plus consistant; on le mangera à la cuiller. Légèrement assaisonné de sucre, de muscade et de citron, c'est le mets le plus délicat et le plus fin qu'ait jamais savouré palais de gastronome. Plus tard, la pulpe se durcira et perdra le meilleur de sa saveur.

Les diverses utilisations du cocotier sont innombrables. Il y a là une petite leçon de choses amusante. Avec la graisse du fruit, on fait du beurre; avec son huile, du savon et des bougies; avec sa coquille, des coupes, des bols, des cuillers et des manches; les fibres de son écorce deviennent des balais, des brosses, des paillassons et des cordages; les feuilles de l'arbre servent à fabriquer des paniers et des nattes; le tronc fournit des poutres solides; creusé, il se transforme en canot; ses boutons ou choux constituent un légume succulent; enfin, la fermentation du sucre de sa sève produit une boisson alcoolique appelée *arrack*. En un mot, un arbre de Robinson Crusoë.

Un autre arbre est l'objet de soins attentifs de la part des Singhalais, le palmier areca, mais pour un usage exclusif et spécial. Sa noix, coupée en morceaux mélangés de chaux, de tabac et d'épices, enroulée dans une feuille de bétel

poivré, est d'un usage constant parmi les indigènes qui la mâchonnent avec délices.

La fertilité de Ceylan est telle que l'on fait régulièrement deux récoltes de riz par an, de janvier à mars et d'août à octobre. Et quelle préoccupation pour les Singhalais que cette culture du riz!

Les rizières s'étagent dans les vallées par gradins, qu'arrosent des barrages soigneusement entretenus. Au moment de la mousson, c'est-à-dire lors des grandes pluies, le sol est labouré par des buffles attelés à une charrue primitive. Le cultivateur rend alors visite à un devin, lui offre des feuilles de noix de bétel et de noix d'areca, et le consulte sur le jour propice pour ensemencer. Le devin se recueille et rend son oracle. Muni d'une pioche, le paysan se dirige vers la rizière. Mais, malheur à lui s'il se croise en route avec un homme armé, s'il entend le cri de la chouette, celui du lézard ou l'aboiement du chien! En ce cas, tout est à recommencer, et il faut de nouveau recourir au devin. Si, au contraire, il rencontre une vache laitière, un récipient rempli d'eau ou un homme vêtu de blanc, alors c'est le présage d'une récolte abondante que l'on célèbre par avance dans

un banquet dont le riz fait tous les frais : riz poché, riz au lait, gâteaux de riz, etc...

L'homme peut, enfin, se mettre à l'œuvre. Aidé de parents et d'amis, tourné dans la direction du pic sacré d'Adam, il pioche, pioche, pioche, chacun criant à tue-tête : « *Ha Pura hodai!* » — « Ah! l'heureux commencement! »

Le sol étant prêt à recevoir le grain, le cultivateur récite force prières et litanies, prend pieusement une poignée d'épis de riz, l'enterre dans un sillon, le recouvre d'un petit monticule de terre et plante au sommet une fleur de noix d'areca, puis, d'un geste large, il sème.

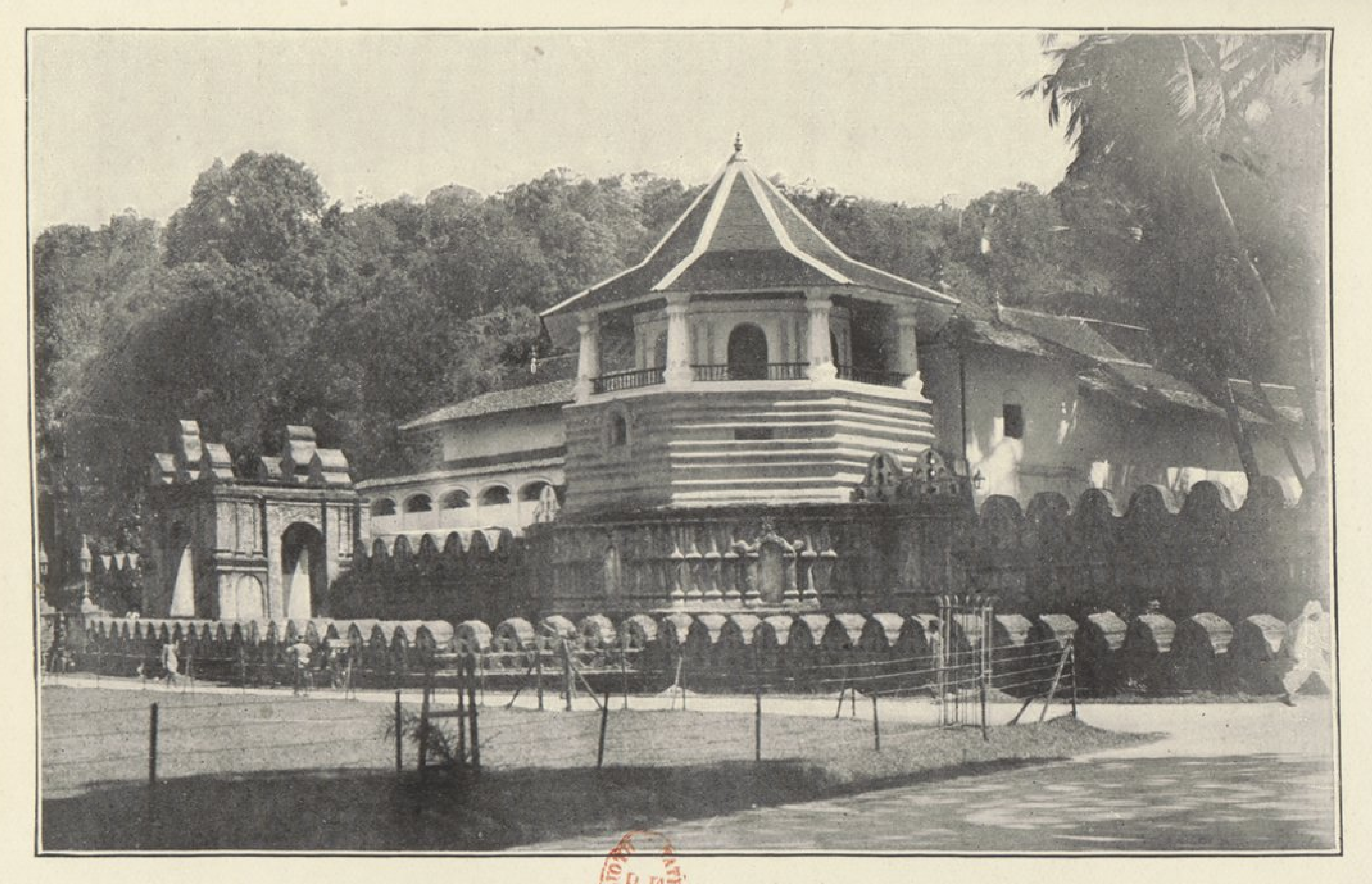
Au moment de la récolte, nouvelles cérémonies. Après s'être purifié selon les rites, il renferme trois épis de riz dans une feuille de *bo*, l'arbre de Bouddha, il enfouit le tout dans la *khalativa*, endroit où sera battu le grain, et supplie Dieu de protéger sa récolte contre le feu, l'eau, les oiseaux et les bêtes sauvages. Le devin, qui, pour la circonstance, a revêtu ses oripeaux des grands jours, trace sur le *khalativa* des signes cabalistiques. Le mauvais génie est réduit à l'impuissance : l'homme peut dormir tranquille.

La culture du riz, à Ceylan, remonte à la plus lointaine antiquité. Celle du thé est d'introduc-

tion récente et n'y a fait son apparition que depuis une quarantaine d'années. Toutes les plantations sont entre les mains de Compagnies anglaises.

Il en est de même du caoutchouc, aujourd'hui l'une des plus grandes richesses de Ceylan. L'histoire de son importation mérite d'être contée : elle est peu connue.

C'est en 1876 qu'un M. H.-A. Wickham fut chargé par le département britannique des Indes d'implanter à Ceylan le caoutchouc de Para. La mission était singulièrement délicate. M. Wickham se rendit dans la région amazonienne de Topagos, au Brésil; il engagea un certain nombre d'Indiens, s'enfonça avec eux dans la forêt vierge, entassa dans des paniers 70.000 graines et redescendit à la côte. Ici, nouvelles difficultés. Il fallait, à tout prix, détourner l'attention des autorités brésiliennes qui n'eussent pas manqué de s'opposer à la sortie des graines précieuses et de les confisquer. A force de ruse, M. Wickham y réussit. Mais, il n'était pas au bout de ses peines. Les graines n'eussent pas résisté à la longueur d'un voyage à Ceylan. Le temps pressait; il les emporta donc à Londres et les planta, la nuit même de son arrivée, dans les serres chaudes des



Le Temple de la Dent, à Kandy.

Pl. 23.

jardins de Kew. Sept mille petits caoutchoutiers sortirent bientôt de terre et, sur ce nombre, on en préleva 1.700 qui furent expédiés à Ceylan dans des serres en miniature. Ces arbustes sont devenus des arbres énormes mesurant 3^{m},50 de tour et ont produit, depuis, des millions et des millions de graines. On compte, à l'heure actuelle, 600.000 hectares plantés d'arbres.

Telle est l'origine de cette industrie célèbre qu'exploitent des Compagnies, chaque jour plus nombreuses, dont le capital se chiffre par près d'un milliard et demi de francs.

*
* *

Dans un cirque de collines boisées où gazouillent des milliers d'oiseaux, Kandy, la capitale des anciens rois singhalais, est enfouie parmi les cocotiers et les palmiers, les fougères géantes et les cactus arborescents, les lis et les spétodias rouges.

Sous la brise tiède, les panaches des arbres ondulent. La lumière est éblouissante, une lumière d'Éden. Pas un nuage au ciel, du zénith à l'horizon. Dans l'air, d'une pureté céleste, des

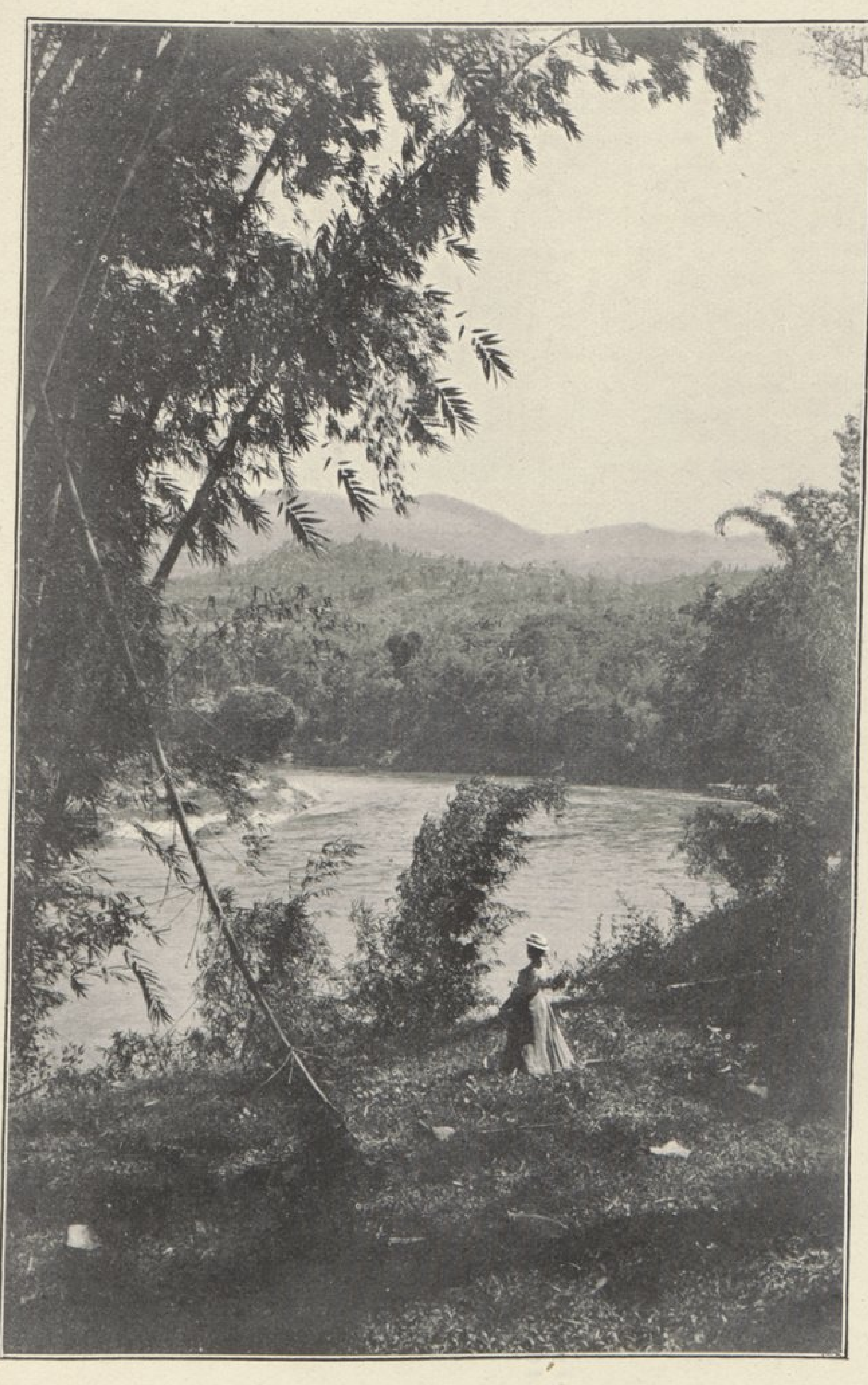
insectes diaphanes ou dorés, des papillons, des oiseaux rouges, verts, bleus, volent légers, laissant sur leur passage le parfum des tubéreuses, des jasmins et des plinnerias sur lesquels ils se sont posés... Le Paradis!

A la lisière d'une charmille, un lac artificiel aux bords fleuris et dont l'eau dormante se fait, la nuit, le miroir de la lune et des étoiles brillantes.

Un silence de cathédrale. La sérénité du calme. A certaines heures, on perçoit l'écho assourdi des tam-tams et des gongs qui retentissent en l'honneur de Bouddha, là-bas, dans les temples cachés sous le feuillage épais des grands arbres.

C'est à Kandy que se trouve le plus fameux des temples bouddhistes de Ceylan, le *Maligawa* ou Temple de la Dent, qu'entoure un fossé où, paisibles, vivent les poissons et les tortues sacrées.

Au bas de la première marche, une pierre sculptée représentant la lune, apportée du champ de ruines d'Anaradjapoura, la ville sainte. Sur les murs, des peintures représentant les tortures de l'enfer, selon les péchés commis en cette vie. Dans la cour intérieure, des marchands de fleurs



Le Jardin de Peradenia, près de Kandy.

Pl. 24.

pour les offrandes. Au centre, le *Maligawa,* monument à deux étages, supporté par des piliers de bois sculpté, peints en rouge et en jaune, et entouré d'une terrasse sur laquelle s'ouvrent des portes aux chambranles de pierres ouvragées venant également d'Anaradjapoura. La principale de ces portes donne accès au sanctuaire, dont le grand prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, nous fait admirer les incrustations d'argent sur ivoire et écaille. Il ouvre une vitrine ciselée où repose un petit meuble composé de sept coffrets en forme de cloche, enfermés les uns dans les autres, incrustés de diamants, de rubis, de saphirs, de perles, et dont le dernier contient la sainte relique, la dent sacrée de Bouddha, reposant sur un lotus d'or.

Un kiosque, amusant avec ses toits relevés et pointus, contient une somptueuse bibliothèque. Le prêtre nous montre les manuscrits en pâli, — langue sacrée, — où l'écriture est tracée sur des feuilles de palmier talipot, ouvrage de patience et d'art, aux reliures d'or et d'argent ciselés.

Du balcon de ce kiosque on a vue sur le lac, et sur plusieurs *dagobas* ou reliquaires, à l'ombre d'un immense arbre bo. De ce même balcon, les

rois singhalais assistaient à la procession de Perahera, à laquelle prennent part les prêtres, les danseurs du diable et les éléphants superbement harnachés. Cette procession a lieu, tous les ans, au mois d'août, dure quinze jours et ne se termine qu'à la pleine lune.

*
* *

A une lieue de Kandy, le Jardin de Peradenia, le plus beau au monde, où sont rassemblées les admirables richesses végétales de Ceylan : bambous hauts comme des mâts de navire et dont le bruissement des feuilles rappelle le sifflement du vent dans les haubans et la chanson des vagues; banians séculaires, appuyés sur les mille racines qui retombent gracieusement de leurs branches; cocotiers aux panaches ondoyants; bananiers; palmiers talipot qui ne fleurissent qu'une fois et meurent après la maturité de leur fruit; dragonniers aux pyramides de fleurs blanches; noyers d'areca, ébéniers, cotonniers, caoutchoutiers, aux racines excentriques et monstrueuses; arbres à pain, arbres-serpents aux tiges compliquées et contorsionnées, arbres-chandelles,

lustres aux mille bougies pendantes, upas aux exhalaisons narcotiques qui plongent dans un sommeil éternel ceux qui se reposent sous son ombre pernicieuse.

Voici le cacaoyer dont le fruit, sorte de grande et grosse noix, est le régal des écureuils : le poivrier, le caféier, dont chaque branche porte quatre à cinq fruits gros comme des merises; la canne à sucre, le tabac, la vanille, de la famille des orchidées, frileuse comme elles; le canellier à l'écorce parfumée; le muscadier, le giroflier aux grappes légères; la coca, qui contient dans les veines de ses feuilles la cocaïne; puis des lianes sylvestres de toutes dimensions et toutes formes, aux ondulations gracieuses et souples, aux enlacements câlins ou à la nonchalance pesante, tel que le *serpent* grimpant, dont la tige rampante donne l'impression de la vie, ou encore le *salandra*, qui s'enroule autour des troncs jusqu'aux plus hautes cimes et dont les larges fleurs tigrées de jaune tombent mélancoliquement à mes pieds.

Des fleurs, partout des fleurs, non pas les fleurs d'un jardin, mais celles de l'Éden : fleurs de velours, de soie et de satin, camélias et galathias blancs, hibiscus et lis rouges, lantanas violets, plinnerias et tubéreuses aux parfums enivrants,

murrayas et jasmins odoriférants, œillets frisés, pervenches graciles, amherstias aux grappes de glycine rose.

Et devant ce spectacle, qui vous éblouit et vous grise, on rend grâces à la bonté infinie de Dieu, s'il est vrai qu'il ait choisi ce lieu enchanteur pour la demeure du premier homme et de la première femme.

*
* *

En mer, entre Colombo et Sydney.

Des hommes en smoking. Des femmes en toilettes de bal. Un hôtel d'Europe voguant sur l'Océan.

Ai-je rêvé par une belle nuit d'été? Ces temples, ces bois, n'étaient-ils que le mirage d'un songe? Non, c'était bien la réalité. Pourquoi les avoir si tôt quittés? Comme ils sont loin déjà les grands cocotiers, les bosquets de lianes grimpantes et chevelues, les lacs sacrés et les nénuphars roses épanouis comme des soleils.

Voici venir les pays neufs, avec leurs cheminées d'usines, leurs puits de mines, leurs trolleys, leurs fils télégraphiques, leurs globes élec-

triques, leurs rues alignées au cordeau et tout leur attirail de civilisation prétentieusement moderne.

Certes, la Nature me réserve encore de belles surprises : les forêts des *Black Spurs* du Victoria, les sites de la Nouvelle Galles-du-Sud, du Queensland, de la Tasmanie, les geysers de la Nouvelle-Zélande, les paysages pittoresques de Fiji et de Honolulu, les escarpements abrupts des Montagnes Rocheuses, les prairies et les mers intérieures du Canada et des États-Unis... Oui, mais l'Inde m'a laissé son ineffaçable empreinte. Son décor de féerie sera toujours là devant moi. En fermant les yeux, je revois les ombrages d'Éléphanta, la foule bigarrée des bazars de Bombay, les chatris de Jaipur, les citernes saintes de la silencieuse vallée de Gulta, les hauts minarets et les murs enluminés de Delhi, la pureté harmonieuse du Taj Mahal, les écrans de dentelle marmoréenne d'Agra, les palais des Grands Mogols, les mausolées de Fatehpur Sikri, les coupoles d'or de Bénarès, la jungle de Ceylan. Je respire l'air parfumé de jasmin, de rose et d'œillet. Et je songe aux jardins paradisiaques de Kandy, où il ferait si bon vivre près du bien-aimé, vieillir comme Philémon et Baucis et s'éteindre doucement, le soir d'un beau jour...

TABLE DES GRAVURES



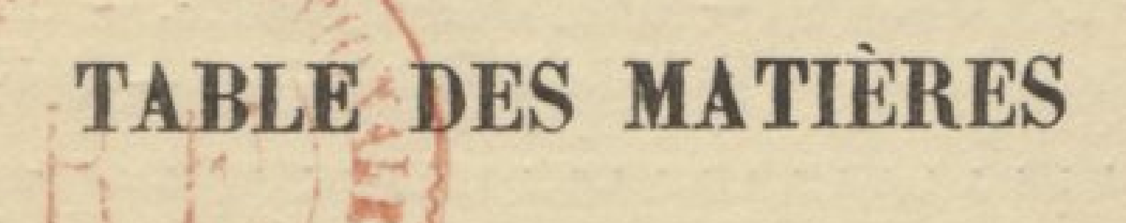


TABLE DES MATIÈRES

